00083470

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 June, 2016

VOYAGE
AUX INDES ORIENTALES ET A LA CHINE.

Fait par ordre du Roi, depuis 1774 jusqu'en 1781:

DANS lequel on traite des Mœurs, de la Religion, des Sciences & des Arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins & des Madégasses; suivi d'Observations sur le Cap de Bonne-Espérance, les Isles de France & de Bourbon, les Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines & les Moluques, & de Recherches sur l'Histoire Naturelle de ces Pays.

Par M. SONNERAT, Commissaire de la Marine, Naturaliste Pensionnaire du Roi, Correspondant de son Cabinet & de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Membre de celle de Lyon.

TOME SECOND.

83470

A PARIS,

Chez
- l'Auteur, rue S. André-des-Arts, vis-à-vis la rue de l'Éperon, maison de M. Ménissier, Marchand d'étoffes de soie.
- FROULÉ, Libraire, pont Notre-Dame.
- NYON, rue du Jardinet.
- BARROIS, le jeune, rue du Hurepoix.

M. DCC. LXXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

00083470

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

LIVRE TROISIEME. *De la Religion des Indiens.*

CHAP. I. *Des Dogmes des Indiens.* Page 1

CHAP. II. *Du Culte des Indiens.* 27

CHAP. III. *Des Livres Sacrés des Indiens.* 31

CHAP. IV. *Des Temples.* 45

CHAP. V. *Des Fêtes des Indiens.* 55

CHAP. VI. *Des Céremonies particulières des Indiens.* 101

CHAP. VII. *Des Religieux Indiens.* 111

CHAP. VIII. *Des pratiques de vertu, de la Métempsycose, du Paradis & de l'Enfer.* 127

CHAP. IX. *Du Gange.* 143

CHAP. X. *Système des Indiens sur la Création du Monde.* 153

CHAP. XI. *Système des Indiens sur la durée du Monde & ses différens âges.* 176

CHAP. XII. *Division des Siécles, des Années; des Mois & des Jours.* 191

CHAP. XIII. *Des jours heureux & malheureux.* 198

CHAP. XIV. *Symbole des Brames.* 214

LIVRE QUATRIÈME.

CHAP. PREMIER. *De la Chine.* 221

CHAP. II. *Du Pégû.* 285

CHAP. III. *De l'île de Madagascar.* 315

CHAP. IV. *Des îles de France & de Bourbon.* 359

Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES ET A LA CHINE.

LIVRE TROISIÉME.

DE LA RELIGION DES INDIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Dogmes des Indiens.

La conformité des dogmes des Indiens avec ceux de tous les Peuples de l'Asie, avec ceux des Chaldéens, des Égyptiens, des

Phéniciens, des Grecs & des Romains, prouve assez que toutes ces religions, différentes en apparence, n'ont eu qu'une même origine.. Si l'on en croit les monumens & les traditions indiennes, l'Inde fut le berceau de toutes les religions, & les anciens *Brachmanes* en furent les inventeurs. Ils les établirent d'abord dans cette heureuse contrée, dont ils étoient les législateurs & les prêtres ; mais bien-tôt la réputation de leur sagesse s'étendit sur toute la terre, les Philosophes de toutes les nations voulurent être leurs disciples : sacrifiant tout au desir de s'instruire, ils se rendirent en foule chez les Indiens, & quand ils se furent appropriés les principes & la morale des Brachmanes, ils les rapportèrent dans leur pays, où ils les naturalisèrent (*a*).

Ne cherchons point d'autre origine au

(*a*) L'histoire nous apprend que les Égyptiens commercèrent avec les Indiens ; que les Grecs & les Romains tirèrent leurs fables & leurs principaux cultes des Égyptiens, & que

dogme ingénieux de la métempſycoſe, que Pythagore introduiſit dans l'Italie : Vichenou l'avoit établi dans l'Inde, & Pythagore l'adopta dans un voyage qu'il y fit. Les Égyptiens, les Grecs & pluſieurs autres Peuples, les Juifs même, au commencement de l'Égliſe, en firent la baſe de leur religion (*a*).

---

les Juifs eux-mêmes reçurent une partie de leurs dogmes de cet ancien Peuple.

Voyez la *Diſſertation* de M. Schmit *ſur une Colonie égyptienne établie aux Indes*, couronnée par l'Académie des Inſcriptions : voyez auſſi l'*Hiſtoire du commerce & de la navigation des Égyptiens*, par M. Ameilhon; les *Recherches philoſophiques ſur les Égyptiens*, &c.

(*a*) Il y a grande apparence que ce dogme eſt de la plus haute antiquité. Pour peu qu'on obſerve la nature, on voit en effet que rien ne s'anéantit, mais que tout change de forme; ce qui conduit naturellement à imaginer que les mêmes parties qui compoſent un homme, après avoir ſubi une infinité de formes différentes, ſe trouveront un jour raſſemblées comme elles l'étoient d'abord. La Phyſique étant certainement la première ſcience cultivée, les métamorphoſes continuelles des êtres ſont un objet frappant, qui a conduit à l'idée de la métempſycoſe.

Un Ancien regarde ce ſyſtême comme un menſonge officieux, qui adoucit l'horreur que l'homme a naturellement de

La métempſycoſe eſt un dogme fondamental, qui n'a pu paſſer des Indiens chez d'autres Peuples ſans que la plus grande partie de leur religion n'y paſsât avec elle; de manière que l'Europe, l'Aſie & l'Afrique ſont certainement redevables de leurs dogmes primitifs aux anciens Brachmanes.

Quelques Écrivains célébres ont voulu que les Brames ſoient les deſcendans des Brachmanes (*a*): la reſſemblance de nom

la mort, par la penſée conſolante qu'il ne ceſſe de vivre que pour recommencer une autre vie, & que ſon ame ne fait que changer de demeure. Pythagore diſoit ſe ſouvenir qu'il avoit habité quatre corps différens, & c'eſt lui que Virgile déſigne dans ces vers :

Ipſe ego, nam memini, Trojani tempore belli
Penthoïdes Euphorbus eram.

(*a*) Tous les anciens Hiſtoriens & beaucoup de modernes les ont même nommés *Brachmanes*; quelques-uns leur donnent le nom de *Braméſus*, d'autres les appellent *Bramins* ou *Bramines* : *Jean de Baïros*, Hiſtorien portugais, les appelle *Bramanes*; *Jean de Touiſt*, dans ſa *Deſcription du royaume de Guzurate*, dit qu'on les appelloit *Bramans*. Pluſieurs ſont tombés dans une erreur plus grande : ils ont fait deſcendre les Brames d'*Abraham*, par les enfans qu'il eut de *Céthura* ſa

a vraiſemblablement produit cette erreur; mais ſi l'on conſulte les Livres ſacrés des Indiens, on verra que les Brames ne ſe répandirent dans l'Inde que lorſque Vichenou, ſous le nom de Rama, vint y prêcher ſa doctrine : ainſi nous devons regarder les *Lamas*, les *Bonzes de Foé*, ceux de Siam, du Tunquin, de la Cochinchine, les *Talapoins* du Pégû & d'*Ava*, les prêtres de Ceylan, ceux de l'Égypte & de la Gréce comme les ſucceſſeurs des anciens Brames ou de leurs diſciples; & je crois qu'il n'y a que les *Saniaſſis*, eſpéce de Religieux indiens, qui ſoient les vrais deſcendans des Brachmanes.

---

concubine; car, diſent-ils, ceux-ci, ſelon l'Écriture, ayant été chaſſés de la maiſon paternelle & ſe retirant vers l'Orient, ont pu s'établir dans les Indes, & former un peuple nouveau dans ces climats brûlés par l'ardeur du ſoleil.

St. Épiphane ſur-tout eſt de cette opinion, & dit, dans ſon ouvrage *contre les héréſies*, que les enfans d'Abraham ſortis de Céthura, ayant été bannis & comme abandonnés de leur père, s'étoient retirés dans le pays de *Magodia*, contrée de l'Arabie heureuſe, & qu'ils ont pu de-là parvenir juſqu'aux Indes.

Aucun Peuple n'eſt plus attaché à ſa religion que les Indiens ; elle n'a ſouffert aucune variation depuis cinq mille ans, c'eſt-à-dire, depuis l'inſtitution de la ſecte de Vichenou, poſtérieure de pluſieurs milliers d'années à celle de Chiven : ils ne ſont pas moins attachés à leurs coutumes, qui leur paroiſſent autant de principes admirables de la loi naturelle, ſuivant leſquels les anciens de chaque Caſte jugent les différends qui ſurviennent entre ſes membres. Leur averſion pour les coutumes des autres Nations ne peut ſe concevoir : quoiqu'ils ſoient vexés dans l'intérieur des terres par les Mogols, ils préférent un joug tyrannique à la tranquillité dont ils jouiſſent dans les Comptoirs européens ; rien ne peut les familiariſer avec leurs uſages, & leur haine en vivant parmi eux ne fait qu'augmenter : quelques Marchands ſeulement, plus par intérêt que par inclination, montrent moins d'éloignement pour les étrangers ; mais les Brames, les Pénitens & beaucoup d'autres

ont une horreur invincible pour tout ce qui se ressent des mœurs de l'Europe ; ainsi je ne crois pas qu'on puisse jamais les faire changer de culte. A l'exemple des Mogols, il sera possible de ravager leur pays, d'exercer sur eux toutes les cruautés imaginables, & de les plier au joug de la servitude ; mais on ne les forcera point à abandonner les Dieux qu'ils révèrent. Si quelquefois on en a converti quelques-uns à la religion chrétienne, ce n'étoient que des malheureux de la lie du peuple, en qui le sentiment de la misère absorboit tous les autres, & pour qui toutes les religions étoient égales. D'ailleurs, ils ne furent jamais initiés, & conservèrent toujours les usages de leurs ancêtres. Toute l'éloquence des Missionnaires est-elle parvenue à convertir un seul Brame ? Ce dernier embrasseroit-il la religion chrétienne pour devenir l'égal du Paria, lui qui se croit au-dessus des Rois, & se regarde comme faisant partie de l'Être suprême ? Si *Mahomet* étendit sa nouvelle

doctrine dans l'Inde, ce ne fut que chez les Tartares & les Perſans ; il eſt vrai que les Mogols, qui l'avoient adoptée, s'établirent dans l'Indoſtan, après en avoir fait la conquête ; mais les Gentils devinrent leurs eſclaves ſans embraſſer leur culte.

En comparant les dogmes anciens des Brachmanes avec les fables abſurdes & les pratiques ſuperſtitieuſes qui dégradent les Indiens de nos jours, on ſeroit tenté de croire qu'ils ont dégénéré de leurs ancêtres, qui ne reconnoiſſoient qu'un Dieu parfait & immuable ; mais on ſent que cette idée intellectuelle de la Divinité ne pouvoit pas ſubſiſter long-tems chez une nation apathique. Il fallut recourir aux images ſenſibles. Les Prêtres inventèrent des fables & des allégories qu'ils ſubſtituèrent aux vérités ſimples ; bien-tôt elles furent conſacrées par l'ignorance & l'amour du merveilleux, & ſans doute elles ſubſiſteront long-tems, parce qu'il eſt fort rare de trouver chez eux quelqu'un qui par l'effort de ſon génie s'élève

au-dessus du vulgaire : énervés par le climat, avilis par l'esclavage, toute leur existence se réduit à végéter dans l'incurie ; ne voulant pas même avoir l'embarras de penser, ils se reposent sur les Brames du choix de leurs idées & de leurs actions.

De tous les ouvrages écrits sur la Mythologie indienne, le meilleur est sans doute celui de M. *Dow ;* encore ne donne-t-il qu'une idée superficielle de la religion du Bengale : cependant à quelques différences près, occasionnées par les sectes & sur-tout par le langage, on voit que les principes sont les mêmes que ceux des Tamouls. Des gens qui parloient la langue du Bengale, dictèrent à M. Dow des noms qu'il écrivit suivant la prononciation anglaise ; tandis que ce sont des Tamouls qui me les ont dictés dans leur idiôme : il doit en résulter une différence à ne pas se reconnoître ; mais les noms ne seroient rien si les idées étoient les mêmes sur la création du monde & sur l'origine des Dieux.

Les anciens Peuples de l'Inde adoroient le ſoleil & la lune (*a*) : ce culte même ſubſiſte encore chez quelques Indiens, qui, toujours éloignés des autres hommes, ont vécu ſur les montagnes & dans les bois ; puis ils devinrent adorateurs du feu, ſoit qu'ils regardaſſent cet élément comme faiſant partie du ſoleil & de l'être qui vivifie tout, ſoit

(*a*) Tous les Peuples ont adoré le ſoleil : les Juifs & les Iſraélites lui rendirent des hommages; la ſecte des Eſſéniens, chez les Hébreux, ſaluoit tous les jours le ſoleil levant, & l'invoquoit le matin pour le prier de ſe montrer. Dieu défendit expreſſément cette idolâtrie, & voulut qu'on lapidât ceux qui ſeroient trouvés coupables d'avoir adoré le ſoleil ou la lune (*Deuter.* 17, ℣. 3). Dans le livre *des Rois*, chap. 2, cette idolâtrie eſt rapportée comme la principale cauſe de la ruine du royaume des Juifs, qui fut ravagé par des ennemis que Dieu ſuſcitoit pour ſervir ſa vengeance. Plutarque chercha à détruire ce culte chez les Grecs. Il dit, dans ſon livre d'*Iſis & d'Oſiris*, qu'il ne faut pas adorer les élémens, le ſoleil ni la lune, parce qu'ils ne ſont que des miroirs dans leſquels on peut reconnoître quelque trait de la ſageſſe infinie du Créateur, qui les a faits ſi beaux & ſi brillans.

Les Brames lui adreſſent encore tous les matins des prières, en faiſant le Sandivané; & l'on a vu dans des ſiécles modernes tout un vaſte continent n'avoir pas d'autre Divinité.

qu'ils trouvassent dans son extinction l'emblême de la vie & du dépérissement de la nature. Ce qui semble confirmer cette derniere idée, c'est l'hommage qu'ils rendent à *Aguini*, Dieu du feu ; ils ne l'adorent que parce que le feu est la figure de Chiven, Dieu destructeur ; ils entretiennent encore sur la montagne de Tirounamaley un feu pour lequel ils ont une grande vénération (*a*).

Les Brachmanes, dont le dogme principal étoit l'unité de Dieu, devinrent leurs Prêtres.

(*a*) Tous les Peuples ont eu des feux sacrés : les Athéniens avoient un feu perpétuel gardé par des veuves, & chez les Romains, il étoit entretenu par des vierges. Le *Lévitique* ordonne aux Juifs d'avoir un feu sacré qui brûle continuellement. Les Grecs en avoient un dans le temple d'Apollon ; les Parsis ou Guébres, descendans des anciens Perses établis dans le Guzurate, tiennent d'eux un feu sacré qu'ils adorent encore, parce qu'ils le regardent comme l'image de Dieu. Les Caldéens l'adorèrent aussi, de même que les Peuples de l'Amérique. Lorsqu'il s'éteignoit, c'étoit un présage de toutes sortes de malheurs pour l'État. Tous les Peuples, en un mot, ont regardé cet élément comme la cause de la vie, de la destruction & de la renaissance du monde. Les lampes de nos temples sont un reste de l'ancien culte du feu.

L'étude de ces Philosophes, comme celle des Brames, étoit d'annoncer la pluie & le vent, dans une espéce d'almanach. Leur désintéressement, leur vie sobre & retirée, de même que leur morale austère, & les pénitences rigoureuses qu'ils s'imposoient, les firent regarder comme des Sages, & leur doctrine s'étendit dans toute l'Inde; mais bien-tôt les Brames détruisirent cette secte & changèrent l'objet du culte; ils le firent adresser aux trois principaux attributs de Dieu, celui de créer, de conserver & de détruire. Ces trois êtres métaphysiques furent personnifiés dans la suite, & formèrent trois Dieux différens, désignés sous les noms de *Brouma*, de *Vichenou* & de *Chiven.*

Cette division forma trois sectes, qui, poussées par leurs Prêtres, se liguèrent les unes contre les autres, & se firent une cruelle guerre, dans laquelle celle de Brouma fut entiérement détruite.

Toutes les *Incarnations* de leurs Dieux

ſont les monumens des conteſtations ou des guerres qu'eurent entre elles ces différentes ſectes. Ils donnèrent dans leurs traditions le nom de *Rachaders* ou Géans, à ceux qui étoient d'une ſecte oppoſée, & de *Deverkels* à ceux qui étoient leurs partiſans.

Les ſectateurs de Vichenou, afin de ne pas ſubir le même ſort que ceux de Brouma, reconnurent les Chivéniſtes pour les plus puiſſans, ſuivirent quelques points de leur doctrine, & égalèrent Chiven à Vichenou. Les Chivéniſtes vainqueurs ne voulurent reconnoître ni Vichenou, ni Brouma; mais bien-tôt les guerres qu'ils eurent à ſoutenir contre des brigands qui venoient du bout du monde pour ravager leur pays, les forcèrent à ſuſpendre leurs querelles religieuſes, ſans toutefois les concilier; les deux ſectes qui ſubſiſtent encore, ont tant de mépris l'une pour l'autre, qu'un ſectateur de Chiven, qui entend prononcer le nom de Vichenou, court auſſi-tôt ſe purifier dans le bain.

Cependant aujourd'hui ce sont les seules qui divisent les Indiens ; leurs usages & leurs fêtes sont les mêmes. Ils ne diffèrent entr'eux que par les cérémonies journalières, les prières & les signes extérieurs qu'ils mettent sur leur corps : ils s'accordent sur le dogme fondamental de l'unité d'un Dieu. Tous le reconnoissent pour un Être éternel, incréé, tout-puissant, impassible, juste & miséricordieux.

Créateur de l'univers il est par-tout, il entend & voit toutes choses, rien n'échappe à sa divine prévoyance ; après la mort, il distribue les peines & les récompenses avec une égale justice. Souvent il prit des formes visibles pour suivre les mouvemens de sa miséricorde ou de sa vengeance : & il arrive encore tous les jours qu'il se manifeste sur la terre lorsqu'il en est prié par un cœur vertueux. A la fin du quatriéme âge, dans les tems fixés par ses décrets éternels, il détruira le monde comme il l'a détruit dans les trois âges précédens. Pour se prêter à la

foibleſſe de nos organes, il a permis qu'on l'adorât ſous des formes & des figures diverſes. Ces formes & ces figures deviennent Dieu même lorſqu'elles lui ſont conſacrées avec toutes les cérémonies preſcrites. Ils reconnoiſſent encore des Divinités ſubalternes, à qui l'Être ſuprême a donné une partie de ſa toute-puiſſance; miniſtres de ſes volontés, elles ont chacune leur diſtrict, & rempliſſent une fonction particulière qu'il leur a confiée : il veut qu'on leur rende des hommages divins, mais différens de ceux qu'on lui rend à lui-même. Ces Divinités ſecondaires répandues dans toute la nature, préſident à tout ce qu'elle renferme; le ciel, les étoiles, les régions aériennes, la terre, les enfers, les montagnes, les bois & les rivières, tout a ſa Divinité tutélaire; les villes & les bourgades en ont également qu'on nomme *Calli* (*a*), & malgré leur nom-

(*a*) C'étoit l'opinion des Grecs & des Romains; & chez nous les provinces & les villes ont un Patron.

bre prodigieux, le monde eſt encore rempli de Génies, les uns bons, les autres méchans.

Quant au ſyſtême des Indiens ſur l'ame, ils ſont partagés ſur ſon origine : quelques-uns prétendent qu'elle eſt de toute éternité, d'autres, qu'elle a été créée avec le monde, & qu'elle eſt une émanation de Dieu (*a*); mais tous penſent qu'elle eſt mortelle ; elle doit périr avec le monde (*b*). Tout ce qui

(*a*) Platon dit auſſi : *Animæ noſtræ ſunt priuſquàm naſcamur* [nos ames exiſtent avant que nous naiſſions & que nous ſoyons conçus]. *S. Auguſtin* paroît avoir donné dans cette opinion; *Origéne* & les *Priſcillianiſtes* ont penſé qu'elles étoient créées avant les corps.

Platon & les Stoïciens diſoient que les ames n'étoient pas ſeulement émanées de Dieu, mais de ſa propre eſſence, non par aucune diminution de ſa ſubſtance divine, mais comme une émiſſion, ainſi que la lumière du ſoleil ſe répand ſans le diminuer en aucune ſorte.

(*b*) Les Stoïciens penſoient que les ames vivroient juſqu'à ce que le ciel & la terre fuſſent brûlés, mais non pas éternellement; car ils croyoient que les ames retourneroient à leur origine, & que par conſéquent elles ſe réuniroient à Dieu, de qui elles étoient ſorties. Les Juifs penſoient que les ames des païens & de ceux qui ont péri par le déluge, ne reſſuſciteroient point.

reſpire

refpire a une ame qui ne développe fes facultés qu'à proportion de la bonté des organes du corps qu'elle habite ; toutes font deftinées à jouir de la béatitude auprès de Dieu ; mais pour parvenir à cette félicité fuprême, il faut qu'elles foient exemptes de la moindre fouillure, & ce n'eft que par les épreuves & les pénitences les plus auftères, qu'elles peuvent être purifiées. A la mort de chaque individu, fon ame eft portée au tribunal du grand Être ; il la juge, la récompenfe ou la punit dans les enfers, fuivant le nombre & l'énormité de fes crimes : après cette dernière expiation, elle revient fur la terre où elle anime un corps quelconque, d'autant plus vil & plus abject, qu'elle aura été plus coupable dans fa première vie. Si elle a été affez malheureufe pour être attachée au corps d'un animal, elle paffera fucceffivement dans différentes enveloppes de cette efpéce, à moins que des circonftances heureufes ne la délivrent de cet état déplorable, parce qu'un

animal ne peut faire aucun acte méritoire. Ces circonstances sont la vue d'un Dieu, soit dans les temples, soit dans les rues, lorsqu'on l'y promène processionnellement. La seule vue d'un lieu très-saint suffit quelquefois pour opérer sa délivrance.

A cette époque elle passe dans le corps d'un homme; & c'est ainsi qu'elle erre de corps en corps jusqu'à ce que parfaitement épurée par l'abandon & le renoncement total des biens & des plaisirs de la terre, de même que par les austérités & les pénitences les plus rigoureuses, elle soit digne de pénétrer au séjour où la Divinité réside. A l'exception de ceux qui meurent dans une guerre juste, pour la défense de leurs Dieux & de leur patrie, les ames de tous ceux qu'une mort violente précipite au tombeau, restent sur la terre errantes & vagabondes autant de tems qu'elles étoient destinées à vivre dans les corps qu'elles animoient. Ce n'est qu'après cet intervalle qu'elles peuvent être jugées. Tels sont les

principes communs aux Indiens : ils ont tous les mêmes livres sacrés, & l'on ne peut pas les regarder comme idolâtres, puisqu'ils ne reconnoissent qu'un Être suprême. Les autres objets de leur culte furent déifiés par les Brames, qui ne virent que ce moyen d'étendre & d'assurer leur puissance ; de-là les fables absurdes dont ils remplirent l'imagination du peuple, & qui dans la suite devinrent des articles de foi. Quelque méprisables qu'elles nous paroissent, il est essentiel de les connoître. Les religions de tous les peuples, même les plus sauvages, offrent toujours un mélange de folie & de sagesse ; & la philosophie, qui les analyse, recueille quelquefois des vérités utiles sur les débris du mensonge & de l'allégorie.

On peut être surpris que les Indiens, ayant les mêmes livres sacrés, ne s'accordent pas toujours dans leur croyance ; mais il paroît qu'il faut en chercher la cause dans ces mêmes livres, mal traduits ou mal in-

terprétés dans les différens idiômes; les Tamouls n'en possédent que quatre ; encore ne sont-ils pas originaux : ce ne sont que des traductions des *Pouranons*. Ils ne connoissent leur religion que sur la foi de ces copies informes, ou d'après ce que les Brames leur disent être contenu dans ceux qui ne sont pas traduits ; & quand tout le monde pourroit lire les livres sacrés dans la langue originale, on ne laisseroit pas d'y voir des différences dans les dogmes & le culte, parce que tous ne les entendroient pas de même. Combien de Catholiques & de Protestans ont lu l'Écriture-Sainte en Hébreu & en Grec, & l'interprétant chacun à leur manière, n'en sont devenus que plus attachés aux opinions qui les divisent ? Il est probable que les Traducteurs altérèrent le texte des Pouranons, qu'ils y mêlèrent les fables reçues dans le pays où ils écrivoient, de même que les rêveries de leur imagination, & que pour les rendre plus authentiques, ils ajoutèrent qu'ils étoient tirés [illegible]

Védams; ce qui n'étoit pas facile à vérifier, puiſque depuis très-long-tems les Védams ne ſont plus connus. Voilà l'origine des différentes ſectes.

Les Pouranons ſont partagés & contiennent tour-à-tour les louanges de Chivén, de Vichenou & de Brouma. Les Indiens pouvoient choiſir, puiſque tous ces livres ſont regardés comme canoniques : dès-lors il ſe forma trois ſectes, qui ſe firent des guerres ſanglantes, & furent bien-tôt réduites à deux par l'extinction totale de celle de Brouma.

Pour connoître la véritable religion des Gentils, il faudroit avoir une traduction fidelle des Védams, ce que je regarde comme impoſſible; encore n'auroit-on que l'ancienne religion des premiers Brames; on n'auroit pas celle de nos jours, qui n'eſt plus fondée que ſur les traductions vraies ou fauſſes de leurs premiers livres ſacrés.

Dès que les Indiens eurent fait choix de

leur Dieu ſuprême, ils lui donnèrent tous les noms par leſquels l'Être tout-puiſſant étoit déſigné dans les livres canoniques, de manière que les Chivapatis diſent que ce ſont les attributs de Chiven, & les Vichenoupatis ceux de Vichenou; avec la différence que les Chivapatis ne regardent Vichenou que comme une créature première & principale créée par Chiven, tandis que les autres croient que Chiven & Vichenou ne ſont qu'un même Dieu ſous deux attributs différens. C'eſt, je crois, l'idée qu'on doit avoir de la religion des Gentils: le fond en eſt le même, mais les acceſſoires ſont très-différens, & cela doit être, parce qu'elle n'a plus pour baſe les livres originaux, mais ſeulement quelques commentaires ou d'autres livres prétendus tirés du Védam.

Le *Bavagadam*, qu'on trouve à la Bibliothéque du Roi, n'eſt qu'un extrait & non pas une traduction de ce Pouranon; il n'eſt

fait que pour honorer Vichenou : aussi est-il en contradiction avec le *Candon* (a) & les autres livres en l'honneur de Chiven. Cette différence a fait répéter à toute Europe, que la religion des Gentils étoit pleine de contradictions ; mais les Indiens pourroient en dire autant de la nôtre, s'ils s'avisoient de lire tout ce qu'en ont écrit les différentes sectes des Chrétiens.

Dans les premiers tems, l'Inde n'étoit divisée qu'en deux sectes, celle de Chiven & celle de Brouma. Celle de Vichenou ne date que de cinq mille ans, & même elle ne fut considérée que lorsque ses sectateurs, unis aux Chivénistes, eurent massacré les partisans de Brouma. D'après les livres sacrés tamouls, il est impossible de remonter à l'origine des deux premières : la secte de Chiven paroît être de tems immémorial ;

(a) Livre sacré, l'un des *Pouranons* en l'honneur de Chiven. Voyez Chap. 3, *des Livres sacrés des Indiens*.

quant à celle de Vichenou, l'histoire de sa sixiéme *incarnation* sembleroit attester qu'elle prit naissance au royaume de Siam: on y voit Rama quitter son trône pour se faire Pénitent ou *Gymnosophiste* des Anciens. Il traverse le Gange & la montagne *Sitrécondon*, à la côte d'Orixa: sa doctrine qu'il répand dans toute cette contrée, lui attire une foule de prosélytes. Enorgueilli par ces premiers succès, il parcourt l'Inde entière, & veut s'y faire adorer le glaive à la main. Après avoir enseigné, de cette manière, ses opinions dans le royaume d'*Endagarénion*, il passe au désert de *Pangiavadi*; qui paroît être le Maduré de nos jours, & traverse le bras de mer qu'on appelle encore le *Pont aux Singes*; de-là, cet ambitieux sectaire se rend à Ceylan. *Ravanen*; Roi de cette île, ne voulut point adopter ses dogmes; ils se firent une cruelle guerre, & ce ne fut qu'après la mort de Ravanen qu'il parvint à s'y faire adorer. Il plaça sur le trône *Vibouchanen*, frère de ce Géant

qui lui avoit réſiſté pendant quatre ans; enfin après avoir employé quatorze années à fonder ſa religion dans l'Inde & dans les pays circonvoiſins, il retourna triomphant dans ſes États.

C'eſt vraiſemblablement alors que la Métempſycoſe s'introduiſit chez les Indiens, & *Kempfer* a cru mal-à-propos qu'elle y fut apportée par les Prêtres de *Memphis*. Il eſt vrai que ces derniers s'y réfugièrent lorſque *Cambyſe* détruiſit leurs temples en Égypte, & maſſacra la plupart d'entr'eux; mais Pythagore voyageant dans l'Inde, long-tems avant cette époque, y trouva les mêmes dogmes; ce qui déſigne aſſez que Rama ou Vichenou eſt le même que *Foë*, *Sommonacodon*, le *Xaca* des Japonnois, & le *Boudda* des *Chingulais*.

On lit dans l'*Hiſtoire de la Chine* que Foë gouvernoit un petit pays à l'Oueſt de ce Royaume; qu'il épouſa une Reine, qu'il eut une concubine d'une grande beauté, & qu'il en fit deux Divinités, comme Vichenou

fit deux Déesses de Latchimi & de Boumidévi : qu'après avoir souffert plusieurs irruptions des Peuples voisins, il quitta son Royaume pour embrasser la vie solitaire, & prêcha la Métempsycose qu'il avoit inventée.

Pendant douze ans qu'il répandit sa doctrine dans les États circonvoisins, il attira nombre de disciples, qui lui aidèrent à remonter sur le trône, & à étendre les limites de son Royaume ; il est dit encore qu'il devint très-puissant, & qu'il eut une nombreuse postérité.

Cette histoire ne différe en rien de celle de Rama. Pour avoir une connoissance parfaite de la religion des Indiens, il faudroit faire à Surate, au Bengale & chez les Marates, ce que j'ai fait à la côte de Coromandel, entrer dans les mêmes détails. En écartant alors tout ce qui tient au local, on parviendroit à se faire une idée juste des principes & du culte des Nations indiennes.

CHAPITRE II.

Du Culte des Indiens.

LE culte d'un Peuple ſimple & bon ne ſera jamais féroce, parce qu'il choiſira des Dieux bienfaiſans, & le ſang ne coulera point ſur leurs autels. S'il eſt gouverné par des Sages, ils ne voudront point l'accoutumer à ce barbare ſpectacle. Celui qui, ſans frémir, entend le mugiſſement du taureau qu'il immole, ou qui de ſang-froid plonge le fer dans le cœur palpitant de l'agneau, oſera bien-tôt, dans ſa fureur religieuſe, ſacrifier des hommes.

Une Nation douce aura beaucoup de Prêtres, mais peu de Sacrificateurs; s'il faut des offrandes pour atteſter la dépendance des hommes envers les Dieux, elle ne les cherchera que parmi les végétaux; tel eſt

le culte actuel des Indiens : autrefois, dans des tems fort reculés, ils sacrifièrent des animaux & même des hommes; mais dans leur cruauté ils avoient horreur du sang; les souverains Pontifes n'osoient égorger les victimes, & ne craignoient pas de les étouffer (*a*).

Le dogme de la Métempsycose, établi par Vichenou dans l'Inde, abolit tous les sacrifices; on n'offre plus maintenant à la Divinité que de l'argent, du riz, de l'encens, des fruits, des cocos, du laitage, des grains & des fleurs (*b*). Les pratiques de dé-

(*a*) Ce scrupule revient à celui de l'Évêque de Beauvais à la bataille de *Bouvines*. Armé d'une lourde massue, ce vigoureux Prélat parcouroit l'armée ennemie, & donnoit la mort sans effusion de sang. Il avoit cru ce moyen très-ingénieux pour accorder l'esprit pacifique de la religion avec son ardeur pour la guerre.

(*b*) Leurs livres sacrés enseignent cependant la manière de faire le sacrifice du cheval, & même celui de l'homme; mais comme les cérémonies qu'ils exigent, obligent à des dépenses considérables, il n'y a que les Rois qui puissent les accomplir; ce qui arrive très-rarement.

La fête de *Vigiadéchémi* & celle du second jour du *Pongol*

votion sont aussi simples que les offrandes; elles consistent dans le jeûne, les prières, les

---

ou de la *Chasse des Dieux*, sont aussi des espéces de sacrifices, puisqu'on y tue des animaux pour tirer les augures. Voyez Chap. 5, *des Fêtes des Indiens*.

Abraham Roger dit que c'est une ancienne tradition dans le pays, qu'autrefois on sacrifioit tous les ans un homme au diable *Ganga* [c'est Mariatale, Déesse de la petite vérole]; mais que par la suite on réduisit cette divinité à se contenter d'un buffle ou d'un bœuf sauvage. Cet usage a subsisté longtems chez d'autres Nations : les *Carthaginois* sacrifièrent au diable deux cents enfans de la première noblesse; *Pausanias* dit qu'*Aristomène* fit immoler cinq cents hommes en l'honneur des Dieux. Les Danois & d'autres Peuples septentrionaux avoient coutume de sacrifier au diable, tous les ans au mois de Janvier, quatre-vingt-dix-neuf hommes, avec autant de chevaux & de coqs. Les Druides, lorsque quelque personnage considérable tomboit malade ou étoit dans un danger éminent, faisoient vœu de sacrifier à leurs Dieux un homme, afin d'en obtenir la guérison, persuadés qu'on ne pouvoit écarter le danger que par la mort d'un autre homme. Les anciens *Germains*, les *Suédois*, les *Goths* faisoient de semblables sacrifices. Ce culte effroyable s'étoit répandu par toute la terre, comme si c'étoit honorer la divinité que de détruire son ouvrage.

Les *Latins* sacrifioient à Saturne des hommes, qu'ils égorgeoient devant ses autels ou qu'ils jettoient dans le Tibre. *Hercule*, à son retour d'Espagne, leur conseilla de ne plus sa-

pénitences, & fur-tout à prononcer mille fois le jour, s'il eft poffible, le nom du Dieu qu'ils adorent. Mais un des principaux points pour être heureux dans une autre vie, eft de faire l'aumône aux Brames.

Les bains dans la mer & dans les rivières facrées font auffi très-effentiels. Les Indiens font encore tenus à des pélerinages dans les temples les plus fameux, à aller chercher de l'eau du Gange & la rapporter à *Ramé∫-∫ourin*, pour baigner le Lingam du temple de cette Aldée. Ils croient encore fe rendre les Dieux très-favorables, en conftruifant fur les chemins des étangs, des temples & des chauderies où les voyageurs puiffent trouver un abri contre les injures de l'air. Cette manière d'honorer Dieu n'eft-elle pas la meilleure, puifqu'elle contribue au bonheur phyfique de fes créatures?

---

crifier que des effigies d'hommes faites de paille; & ils fuivirent dans la fuite ce confeil.

Les facrifices ont été de tout tems; ils ont pris naiffance avec la religion même, dès la création du monde, comme il paroît par l'hiftoire de *Caïn* & d'*Abel*.

CHAPITRE III.

Des Livres Sacrés des Indiens.

LES *Védams* sont les livres sacrés les plus anciens & les plus révérés des Indiens; ils les adorent comme la Divinité même, dont ils les croient une émanation & une partie tout ensemble. Ils craindroient d'en profaner le nom, s'ils le prononçoient autrement que dans leur prières.

Ces ouvrages, selon eux, étoient immenses & innombrables; la vie des hommes n'étoit pas assez longue pour les apprendre, & l'ignorance naissant de cette difficulté, le vrai Dieu restoit sans adorateurs. Vichenou eut pitié des Peuples victimes des ténèbres dans lesquelles ils étoient plongés; il fit naître d'une partie de lui-même *Viasser* (*a*), qui dispos a

(*a*) Cette incarnation de Vichenou n'est regardée que

les Védams par ordre, & les mit en abrégé, ce qui le fit ſurnommer *Védé-Viaſſer ;* il réduiſit le tout en quatre livres, qu'on nomme aujourd'hui *Iroukou*, *Iſſourou*, *Saman*, *Adrénam* (*a*) ; ce dernier ſe ſubdiviſoit en quatre parties, & traitoit de la magie: il eſt perdu, à ce que diſent les Brames; mais on verra bien-tôt que les trois autres Védams n'exiſtent peut-être pas davantage.

Viaſſer les enſeigna aux quatre Pénitens *Vaïſambaener*, *Païlaver*, *Sayémouni* & *Soumandou*, pour les divulguer dans le monde, & y propager la croyance indienne.

Quelques Hiſtoriens ont prétendu que les Indiens ont puiſé leur religion dans l'*ancien Teſtament*, & que les Védams ont beaucoup de rapport avec le *Pentatheuque* de Moyſe.

---

comme accidentelle : on ne lui érige point de temple à cet égard; on ſe contente de placer dans les Pagodes qui lui ſont dédiées, le tableau de Viaſſer ſous la figure d'un Pénitent.

(*a*) On les connoît auſſi ſous les noms de *Roukouvédam*, *Iſrou* ou *Ézourvédam*, *Sama* ou *Chamavédam*, & *Andernam* ou *Andernavédam*.

Selon

Selon eux, l'Iroukouvédam donne l'hiſtoire de la création du monde comme la *Geneſe ;* l'Ézourvédam régle le culte, les cérémonies ; les offrandes & la maniére de bâtir les temples comme le *Lévitique ;* mais de plus ; le Chamavédam apprend la ſcience des Augures & des Divinations, & l'Adernavédam traite de la maniére de ſe ſervir des armes, ſoit par les moyens naturels, ſoit par les ſecrets de la magie, ou par des enchantemens ; il enſeigne auſſi les régles de l'Aſtrologie judiciaire, ainſi que l'art de faire des ſortiléges : tout cela, comme on le voit évidemment, n'a aucun rapport avec les livres de Moyſe ; & quoique dans le culte indien il entre pluſieurs rits judaïques, comme les bains, les purifications des ſouillures légales, ces cérémonies ſe pratiquoient par les Anciens avant la loi de Moyſe : ainſi les Indiens ont dû puiſer dans une ſource plus ancienne.

Les Védams, ſelon les Indiens, traitent ou plutôt traitoient de toutes les ſciences.

Ils différent en cela des livres ſacrés des autres Nations, qui ne ſont à proprement parler qu'hiſtoriques, & où il n'eſt queſtion de Phyſique, d'Aſtronomie, d'Hiſtoire naturelle & d'autres connoiſſances, qu'autant qu'elles ont un rapport néceſſaire avec la religion.

Ces livres étoient écrits d'un ſtyle ſi relevé, la vérité y parloit d'un ton ſi impoſant, ou le fanatiſme d'une manière ſi obſcure, que peu de perſonnes les pouvoient comprendre. Les Brames les plus inſtruits en firent donc des commentaires, que les Indiens ont mis par la ſuite au nombre des livres ſacrés; les premiers furent les *Shaſtas* ou *Chaſtrons* (*a*) : ils ſont au

---

(*a*) Ou bien *Saſter*, *Chaſter* & *Saſtram*. Ces mots ne différent que dans la prononciation, & tous ſignifient *ſcience*.

Le Peuple ne donne pas la même ſignification, ni la même étendue à ce terme : il n'entend par-là que la ſcience de l'avenir, & les Brames, qui trouvent leur profit à le repaître de ces viſions, s'appliquent en général à l'aſtrologie judiciaire, parce que cette ſcience leur rapporte plus que les autres, & que l'étude en eſt moins longue & moins pénible pour eux.

nombre de six, & traitent de l'Astronomie, de l'Astrologie, des Pronostics, de la Morale, des Rits, de la Médecine & de la Jurisprudence. On sent combien les erreurs en Physique y doivent être fréquentes; mais une fois consacrées par la religion, elles sont chères aux Indiens & marquées pour eux au sceau de la vérité. On en doit tirer la triste conséquence que ce Peuple est pour toujours condamné à peser inutilement sur le globe, & qu'il n'existera jamais pour les sciences.

C'est d'après les Chastrons que les Brames astronomes calculent le cours de la lune & des planètes, & qu'ils fabriquent les *Pandjangans* ou almanachs; ils parviennent aussi à calculer promptement & avec exactitude les éclipses, au moyen de formules qui y sont renfermées en vers énigmatiques. C'est encore ce livre que les Brames astrologues consultent pour prédire l'avenir, tirer le sort des hommes & des enfans, annoncer les jours & même les instans bons & mauvais.

La crainte d'être malheureux rend les Indiens ſi ſuperſtitieux, qu'ils n'entreprennent rien ſans avoir conſulté l'Aſtrologue; & ſi les pronoſtics ne leur ſont pas favorables, quelque aſſurance qu'ils aient d'ailleurs de la réuſſite, ils n'exécutent pas ce qu'ils avoient projetté.

M. de Voltaire, d'après M. *Holwel*, affirme avec trop de confiance que le Shaſta eſt antérieur de quinze cents ans au Védam. Ce n'eſt pas l'opinion des Indiens de la côte de Coromandel; les Tamouls ſont perſuadés que les plus anciens livres ſont les Védams, & qu'ils ont été faits à une époque ſi éloignée, qu'elle ſe perd dans la plus haute antiquité (*a*).

Les *Yagamons*, qui ſont au nombre de

(*a*) Selon M. *Dow*, qui a écrit dans le Bengale, les deux principaux *Saſters* datent de plus de 4800 ans, & ne ſont que la réformation & des abrégés de la doctrine contenue dans les Védams, les vrais livres originaux de la religion des Indiens, auxquels on aſſigne pour époque la création du monde. Les Bengalis ſeroient alors d'accord avec les Tamouls.

vingt-huit, ont été auſſi compoſés d'après les Védams. Ces livres traitent de diverſes eſpéces de ſacrifices, des circonſtances où il faut les offrir, des prières qui conviennent aux différentes Divinités, & des préſens dont on doit parer leurs autels.

Les dix-huit *Pouranons* (*a*) ſont encore des commentaires des Védams : ils comprennent toute l'hiſtoire des Dieux du pays, à-peu-près comme celles des Divinités grecques eſt contenue dans les *Métamorphoſes d'Ovide.* Dix ſont conſacrés à chanter les louanges de Chiven, ſa ſuprématie ſur les autres Dieux, la création du monde par ſa volonté, ſes miracles & ſes guerres. Ils ont trois cents mille ſtrophes ou verſets.

Quatre ſont en l'honneur de Vichenou; mais ils donnent des louanges à ce Dieu

(*a*) Ou poëmes. Les Indiens attribuent la compoſition des *Pouranons* à Viaſſer ſeul; mais il n'eſt pas poſſible que la vie d'un ſeul homme ait ſuffi à compoſer ces livres ſacrés puiſqu'il la faut pour les tranſcrire.

conservateur, sans rabaisser Chiven qu'ils lui comparent.

Le quinziéme & le seiziéme sont à la louange de Brouma, qu'ils rendent égal à Chiven & à Vichenou. On ne peut en donner une plus juste idée, qu'en disant qu'ils ressemblent assez à une paraphrase qu'on feroit de la dernière strophe de nos hymnes, de la Doxologie, en termes liturgiques. Les deux derniers Pouranons célébrent le soleil & le feu, sous le nom d'Aguini, l'un comme Dieu qui vivifie, & l'autre comme Dieu destructeur.

Leurs noms sont *Sayvon*, *Paoudigon*, *Maharcandon*, *Ilingon*, *Candon*, *Varagon*, *Vamanon*, *Matchion*, *Courmon* & *Péramandon*. Ces dix sont consacrés à Chiven; les quatre à la louange de Vichenou, sont le *Caroudon*, le *Naradion*, le *Vaïchenavon* & le *Bagavadon*. Le *Padoumon* & le *Péramon* sont en l'honneur de Brouma. Enfin le *Péramacahivaton* & l'*Aguineon* chantent le soleil & le Dieu du feu.

Quoique les Pouranons ne ſoient pas d'une ſi grande autorité que les Védams, néanmoins ils ſont régle de foi, & quand on les cite ſur quelque difficulté relative à des points de religion, tout doute eſt levé, & la queſtion eſt réſolue.

Tous ces livres ont été compoſés en Samſcroutam, ou *Grandon*, langue qui eſt tombée en déſuétude, & qui n'eſt plus entendue que par un petit nombre d'Indiens, leſquels même n'en ont qu'une connoiſſance très-imparfaite.

Il n'y a que quatre Pouranons traduits en langue Tamoule, le Sayvon, le Candon, le Courmon, & le Bagavadon; ainſi ce ſont les ſeuls que les Européens aient pu conſulter, avec quelques ouvrages anciens & modernes, où ſont détaillées la vie & les guerres de pluſieurs Rois, qui chéris de leurs ſujets, ont été diviniſés. Le Peuple a la permiſſion de les lire.

Les Védams célébroient l'Être ſuprême ſous différens attributs : les Brames, pour

tenir le peuple dans la sujétion, firent rendre un culte différent à chaque attribut; mais le dogme des Brachmanes étant l'unité de Dieu, & leur croyance étant opposée à celle qu'enseignoient les Védams, ces Sages dérobèrent ces livres sacrés aux Brames, ce qui occasionna une guerre où périt la moitié des Indiens, & où les Védams disparurent. Les Brames vainqueurs substituèrent à leur place le Shasta; mais comme les Védams leur donnoient une puissance illimitée, & les mettoient au-dessus des loix & des Princes, ils répandirent qu'il n'y avoit de perdu que celui qui traitoit de la magie. Le moyen le plus sûr d'accréditer cette fraude étoit d'en faire un article de foi. Ils n'y manquèrent pas, & c'est à ce sujet qu'ils inventèrent la fable de la première incarnation de Vichenou. Un Géant qui représente les Brachmanes, s'étoit emparé des Védams; Vichenou se change en poisson (a)

(a) Voy. la première Incarnation de Vichenou, Tom. I, Liv. II, pag. 280.

pour le combattre ; il l'extermine ; mais comme ce Géant avoit avalé les livres dérobés, le quatriéme se trouva digéré quand le Dieu lui ouvrit le ventre pour le recouvrer.

Les Brames, pour qu'on ne pût les forcer de montrer ces livres, en interdirent la connoissance au Peuple, le déclarèrent indigne de les lire, & s'en attribuèrent seuls le droit comme descendans de la Divinité. Quand on les interroge aujourd'hui sur les Védams, ils disent qu'ils sont renfermés dans un caveau à *Bénarés*. Jamais personne n'a pu les voir ; on n'en connoît ni copie, ni traduction ; ainsi leur existence est au moins douteuse : il est difficile de croire, d'après les tentatives qu'on a faites auprès d'eux, que leur avarice ait pu résister aux attraits de l'or, qu'on leur a si souvent offert pour les livrer.

Il faut bien se garder de mettre au nombre des livres canoniques indiens l'*Ezourvédam*, dont nous avons la prétendue traduction à la Bibliothéque du Roi, & qui a été im-

primée en 1778. Cè n'eſt bien certainement pas l'un des quatre Védams, quoiqu'il en porte le nom; mais plutôt un livre de controverſe écrit à *Maſulipatam* par un Miſſionnaire. C'eſt une réfutation de quelques Pouranons à la louange de Vichenou, qui ſont de bien des ſiécles poſtérieurs aux Védams. On voit que l'Auteur a voulu tout ramener à la Religion Chrétienne, en y laiſſant cependant quelques erreurs, afin qu'on ne reconnût pas le Miſſionnaire ſous le manteau du Brame. C'eſt donc à tort que M. de Voltaire, & quelques autres, donnent à ce livre une importance qu'il ne mérite pas, & le regardent comme canonique.

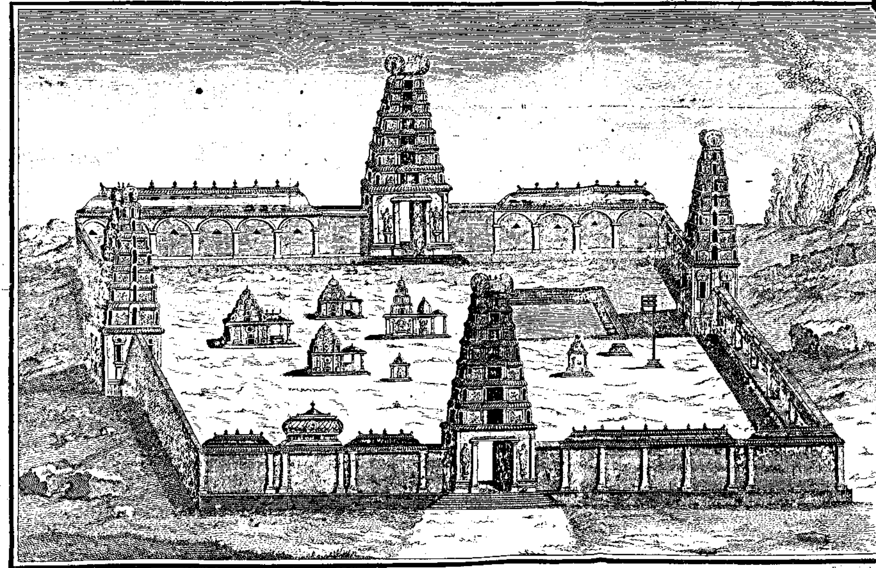
Dans le nombre de leurs ouvrages modernes, il s'en trouve qui ſont écrits d'un ſtyle ſententieux, compoſés avec beaucoup de méthode, & remplis de penſées nobles & de traits d'éloquence. Dans les uns, la morale eſt ornée de fictions, dans d'autres, elle eſt enveloppée d'allégories : quelques-

uns renferment ſimplement des ſentences & des maximes ; mais ils ſont tous infectés plus ou moins de l'hiſtoire fabuleuſe de leurs Divinités : en général, ils ont été faits pour exhorter les hommes à pratiquer la vertu & à fuir le vice. Le *Baradam*, ou la vie de *Darma-Raja*, eſt un des plus eſtimés. C'eſt l'hiſtoire d'un Roi malheureux, qui parvint à fléchir les Dieux par ſes vertus; il obtint d'eux les richeſſes, la victoire ſur ſes ennemis, & enfin l'apothéöſe.

Il paroît qu'anciennement les Indiens avoient des écoles conſidérables, où des maîtres enſeignoient un corps de Philoſophie, d'après les idées reçues parmi eux, dont il exiſte encore quelques morceaux épars çà & là, mais très-défigurés. Aujourd'hui il ne reſte preſque plus rien de ces Académies ou Colléges. Les Mogols les ont détruits par politique, afin de tenir les Indiens dans l'ignorance, & de les mieux aſſervir. Cependant les écoles pour les enfans ſont encore aſſez communes; elles ſe tiennent

dans les Chauderies des Pagodes : ils y ſont aſſis par terre, & tracent ſur le ſable des caractères qu'ils effacent ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de les former avec le poinçon ſur les feuilles de palmier. Dans les villes européennes, ils ont la liberté de s'inſtruire : leur principale étude, à cauſe du commerce, ſe borne à l'Arithmétique, dans laquelle ils ſurpaſſent toutes les autres Nations (*a*).

(*a*) C'eſt peut-être d'eux que Pythagore avoit appris la doctrine des nombres, & les anciens Géométres l'uſage de tracer leurs figures ſur le ſable.



P. Sonnerat pinx.

Poisson Sc.

TEMPLE ou PAGODE DES GENTILS.

de la côte de Coromandel.

CHAPITRE IV.

Des Temples.

LES temples indiens ſont des monumens qui prouvent l'antiquité, les richeſſes, la patience & la ſuperſtition du Peuple qui les a conſtruits. Ceux de la côte de Coromandel, bâtis ſur le même modèle, ne différent entr'eux que par la grandeur, la quantité des pyramides & des petites chapelles qu'ils renferment. Au Bengale, ils ſont moins conſidérables. L'architecture de ceux du Malabar eſt très-variée : quelques-uns cependant portent l'empreinte des tems les plus reculés.

Les temples les plus fameux de la côte de Coromandel pour les ſectateurs de Chiven, ſont *Tirounamaley*, *Chalembron* & *Tirvalour*. Les Indiens ont pour eux une ſi grande vénération, qu'ils en ont fait le ſujet

du proverbe ſuivant. « Il faut, diſent-ils, » pour être ſauvé, naître à Tirvalour, ou » voir Chalembron en mourant, ou penſer » à Tirounamaley, ou expirer à *Cachi* ſur » les bords du Gange. » Chez les ſectateurs de Vichenou, les temples les plus renommés ſont ceux de *Tiroupadi*, de *Chirangam* & de *Cangivaron*; mais tous en général ont des hiſtoires ou des miracles qui les rendent plus ou moins célébres.

Le temple appellé *les ſept Pagodes*, qu'on voit entre Sadras & Pondichéry, doit être un des plus anciens de la côte de Coromandel, parce que bâti ſur les bords de la mer, les flots montent aujourd'hui juſqu'à ſon premier étage : c'eſt un phénomène que nous abandonnons aux recherches des Phyſiciens.

La Pagode de Chalembron offre auſſi des marques d'une grande antiquité ; mais les inſcriptions qui pourroient en fixer l'origine ſont pour la plupart effacées ; les caractères qu'on y lit encore ſont devenus inutiles,

en ſurvivant à la langue dont ils peignoient les ſons.

On n'eſt pas mieux inſtruit ſur l'époque de la conſtruction de la Pagode de Chirangam. Les révolutions qui rendirent tour-à-tour différens Peuples maîtres de l'Inde, ont jetté des voiles impénétrables ſur les tems qui les ont précédées.

Si l'on en croyoit les annales du pays & les livres ſacrés, la Pagode de *Jagrenat* (*a*) ſeroit inconteſtablement la plus ancienne : les calculs des Brames font remonter ſon antiquité au tems de *Paritchitou*, premier Roi de la côte d'Orixa, dont ils placent le régne au commencement du quatriéme âge du monde ; ce qui donne à cet édifice une durée de 4883 ans.

Les pyramides tant vantées de l'Égypte ſont de bien foibles monumens auprès des Pagodes de *Salcette* & d'*Illoura* ; les figures,

---

(*a*) On prononce auſſi *Jaggernat* & *Janeaguen*.

les bas-reliefs & les milliers de colonnes qui les ornent, creusés au ciseau dans le même rocher, indiquent au moins mille années d'un travail consécutif, & les dégradations du tems en désignent au moins trois mille d'existence. D'après cela on ne sera point surpris que l'ignorance indienne attribue le premier de ces ouvrages aux Dieux, & le second aux Génies.

Des murailles épaisses & très-élevées, forment autour des temples qui ont quelque renommée, plusieurs enceintes quarrées, dont les angles sont ordinairement flanqués de bastions (*a*). Chaque face offre communément une porte surmontée d'une tour pyramidale appellée *Cobrom*, qui couronne une masse arrondie & d'une grosseur prodigieuse. Ces tours plus ou moins hautes, sont char-

(*a*) Ces bastions n'ont été construits que depuis l'établissement des Européens dans l'Inde. La plupart sont leur ouvrage; par ce moyen le temple leur servoit de forteresse, & quelques-uns ont soutenu de longs siéges.

gées

gées de figures, pour la plupart très-obscènes, qui représentent la vie, les victoires & les infortunes des Dieux. A chaque étage & sur les quatre faces, est une espéce de fenêtre. Tous les soirs on place une lumière dans la plus élevée : les jours de fêtes, on en garnit toutes ces ouvertures; au milieu de l'enceinte intérieure est le sanctuaire ou la chapelle du Dieu.

Si elle est consacrée à Chiven, le Lingam en est la figure principale : à l'entour sont répandues une multitude de petites chapelles dédiées à ses fils & à quelques principaux Dieux de sa secte. *Darmadevé*, Dieu de la vertu, représenté sous la figure d'un boeuf, y a toujours la sienne devant celle de Chiven, parce qu'il en est la monture. Vichenou, comme gardien du temple, a sa chapelle auprès de la porte. Les voûtes de ces édifices sont, comme les tours, chargées de figures indécentes.

Dans les temples de Vichenou, la dernière enceinte ne renferme que le sanctuaire

de ce Diéu, qui l'habite avec Latchimi son épouse ; le long des murs, *Anoumar* & *Guéroudin* ont leurs chapelles, qui, comme les autres, ne reçoivent la lumière que par une porte extrêmement basse ; ce qui les rend fort obscures. Pendant les cérémonies, quantité de lampions les éclairent : la vapeur des huiles & des graisses ne trouvant d'issue que par cette porte, y séjourne long-tems, & les remplit d'une odeur désagréable.

Les temples renommés ont un étang sacré déifié par les Brames, qui lui attribuent la vertu de purifier ceux qui s'y baignent, & de les exempter de la Métempsycose. Cette supercherie attire les étrangers & les offrandes. Les autres enceintes contiennent des Chauderies ou Péristyles quelquefois immenses, sous lesquels se mettent à l'abri le Peuple & les Voyageurs. Il y a aussi de petits réduits où l'on place les tableaux de quelques Saints & des Rois qui, par leurs vertus, méritèrent les honneurs de l'apothéose. Les Brames y ont aussi leur logement.

Souvent la renommée d'un temple attire les Princes des pays les plus éloignés. Ces illustres pélerins, chargés de riches présens, viennent y solliciter des graces particulières.

Les temples les plus fameux sont érigés à Chiven, Vichenou & Soupramanier fils de Chiven : ceux des enfans de Chiven & de quelques Rois saints, tels que Darma-Raja, sont beaucoup plus petits. Polléar, quoiqu'un des Dieux les plus puissans, n'a point de temples; mais seulement une chapelle dans ceux de Chiven. Ses statues sont exposées en plein air, sur tous les chemins. Quelquefois elles sont renfermées dans un petit sanctuaire isolé dans les rues & les campagnes.

Les images des Dieux doivent être de pierre, de cuivre ou d'or, & jamais d'argent ni d'autres métaux ; celle de Polléar doit toujours être de pierre.

Chaque Pagode a deux statues de la même idole : l'une extérieure, à qui le Peuple présente lui-même ses offrandes; l'autre inté-

rieure, à laquelle il les fait parvenir par le miniſtère des Brames, qui ſeuls ont le droit d'en approcher.

Ce ſont eux qui la lavent avec du lait, de l'huile de cocos ou de Gengely, qui l'ornent de fleurs, & lui font les onctions & toutes les cérémonies journalières. Le Peuple reſte en-dehors ſous un veſtibule ſoutenu par plusieurs rangs de colonnes. Il aſſiſte les mains jointes, & avec beaucoup de reſpect, aux cérémonies, pendant leſquelles les Bayadères danſent au ſon des inſtrumens, & chantent les louanges du Dieu : quand elles ſont finies, les Brames diſtribuent aux aſſiſtans les fleurs qui ornoient l'idole.

L'inauguration d'un temple eſt très-dipendieuſe. Quelquefois on attend pluſieurs années avant de trouver un jour propre à cette fête ſolemnelle, qui dure quarante jours : pendant ce tems, on nourrit les Brames qu'on a raſſemblés en plus grand nombre poſſible.

Auſſi-tôt que le temple eſt bâti, on choiſit pour Patriarche ou Grand-Prêtre, un Brame

qui ne peut se marier ni sortir de la Pagode. Il ne se montre qu'une fois l'année, assis au milieu du sanctuaire, & appuyé sur des coussins. Le Peuple reste prosterné devant lui, jusqu'à ce qu'il échappe à ses regards.

La dignité du Grand-Prêtre est héréditaire dans sa famille; le Chef en est toujours pourvu : il se donne pour assistans tous les Brames qu'il peut nourrir. A cette fin, le Souverain lui accorde des terrains, appellés *Manions*, exempts de toute espéce d'impôts; en outre, il perçoit le droit *Magamé* sur les marchandises & autres effets appartenans à ceux de sa religion, & qui paient entrée & sortie.

Les Indiens semblent le rendre responsable des fléaux qui les affligent; lorsque les jeûnes, les mortifications & les prières ne font pas cesser les calamités publiques, il est obligé de se précipiter la tête la première du haut de la Pagode, afin d'appaiser les Dieux par ce sacrifice.

Après l'inauguration du temple, on cé-

lébre une fête en l'honneur du principal Dieu qu'on y adore ; elle s'appelle *Tiroûnal*, & se renouvelle tous les ans à pareil jour : nous la décrirons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Fêtes des Indiens.

LES premières fêtes des Indiens furent des jeux destinés à perpétuer le souvenir des grands événemens ou des personnages illustres. Celui qui, par de belles actions, avoit bien mérité de sa patrie, obtint l'admiration de son vivant, les regrets à sa mort & l'apothéose dans la suite. C'est ainsi que les Divinités se multiplièrent chez tous les Peuples, & que les jeux devinrent des cérémonies religieuses ; leur véritable principe disparut sous les teintes de l'imagination, & la Philosophie qui veut y remonter, s'égare dans les ténèbres qui l'entourent.

Les Tamouls réglent leurs fêtes sur l'année lunaire, à l'exception de quelques-unes qui reviennent avec les *Natchétrons*, telles

que le *Tirounal*, qu'ils célébrent toutes les années au même jour, & le *Pongol* qui commmence avec le mois *Taï*. Les Peuples de l'Inde ont assigné des heures nocturnes à leurs fêtes : ainsi le pratiquoient les Anciens. Ces fêtes consistent à porter en pompe le Dieu qui les occasionne dans des processions faites soit en-dedans de la Pagode, soit en-dehors de l'Aldée ; ils forment un porche ou pendal de feuillage devant leurs temples, & promènent l'idole tout autour : chacun apporte ensuite des offrandes que les Brames font cuire pour les Dieux, & que le Peuple peut manger après qu'elles leur ont été présentées (*a*).

(*a*) Les Syriens à la fête des *Torches* ou du *Bucher* & les Hébreux à la fête de *Pâques*, dressoient quelques arbres devant leurs temples, promenoient leurs Dieux tout autour, & les brûloient : ensuite le peuple présentoit ses offrandes, qui, pour l'ordinaire, étoient des agneaux & des moutons ; & après les premières libations faites sur elles par le Prêtre, chacun emportoit chez soi la victime pour la manger. Voy. *l'Antiquité devoilée par ses usages.*

Le *Pongol* eſt la plus grande fête des Indiens : aucun ne s'exempte de la célébrer. La ſeconde eſt l'*Aïdapoutché*, ou fête des armes. Celle du *Tirounal*, qui ſans contredit eſt la plus ſolemnelle & qui attire le plus de monde, n'a de célébrité qu'autant que le temple eſt lui-même célébre.

De la Fête du Tirounal.

La fête du *Tirounal* ou du *Chariot*, eſt la dédicace du temple ; par conſéquent elle n'a point de jours fixes : elle dure dix jours ; dans les temples les plus renommés, tels que ceux de *Chalembron*, *Chéringam*, *Jagreſtat*, &c. On y vient de toutes les parties de l'Inde.

Quelques jours auparavant, on fait des offrandes à l'idole, on forme des porches ou pendals (*a*) par-tout où le Dieu doit s'arrêter ; ces pendals ſont garnis des plus belles tapiſſeries, repréſentant la vie & les métamorphoſes du Dieu.

(*a*) Eſpéce de repoſoir, fait avec des branches d'arbres & des toiles peintes.

La veille, les tamtams & les autres inſtrumens parcourent les endroits où la proceſſion doit paſſer, afin d'avertir les femmes groſſes de s'en éloigner pendant la dixaine, parce qu'elles ſont un obſtacle à ſon paſſage.

Le premier jour, après beaucoup d'offrandes, ſuivies des proceſſions faites dans l'enceinte au bruit d'une multitude d'inſtrumens, on met la banderole entortillée autour du mât de pavillon, & le ſoir on promène l'idole ſous un dais.

Le matin du ſecond jour, on porte l'idole en proceſſion, & le ſoir on la place ſur une eſpéce de Cygne appellé *Annon.*

Le troiſiéme, la proceſſion ſe fait le matin; l'idole eſt portée ſur un lion fabuleux, appellé *Singam*, & le ſoir ſur une eſpéce d'oiſeau à quatre pieds, qu'on nomme *Yalli.*

Le quatriéme, lorſque la fête eſt en l'honneur de Vichenou, on la porte le matin ſur *Anoumar*, ſinge d'une groſſeur extraordinaire: ce ſinge eſt la monture de Vichenou; il lui rendit de grands ſervices lorſque ce

Dieu fit la guerre au géant *Ravanen*, Roi de l'île de *Languei* (*a*). Le soir elle est portée sur *Guéroudin*, qui est aussi la monture de Vichenou.

Si la fête est en l'honneur de Chiven, le matin ce Dieu est porté sur un *Boudon* ou Géant, & le soir sur un bœuf, qui est *Darmadevé*, Dieu de la vertu.

Le cinquiéme, on porte l'idole le matin & le soir sur le serpent *Adyssëchen*, qui soutient la terre avec ses mille têtes, & sert de lit à Vichenou sur la mer de lait.

Le sixiéme, on la porte le matin sur un singe, & le soir sur un éléphant blanc.

Le septiéme, il n'y a point de procession; mais le soir on place l'idole sur une fenêtre au haut des tours de la Pagode, & ce jour est marqué pour les offrandes qu'on veut lui faire. Chacun s'empresse de servir la cupidité des Brames. L'un d'eux fait l'énumération

(*a*) On la connoît aussi sous le nom de *Lancq*, mais plus encore sous celui *de Ceylan*.

de tout ce qu'on apporte, & ils s'en emparent après l'avoir offert à l'idole.

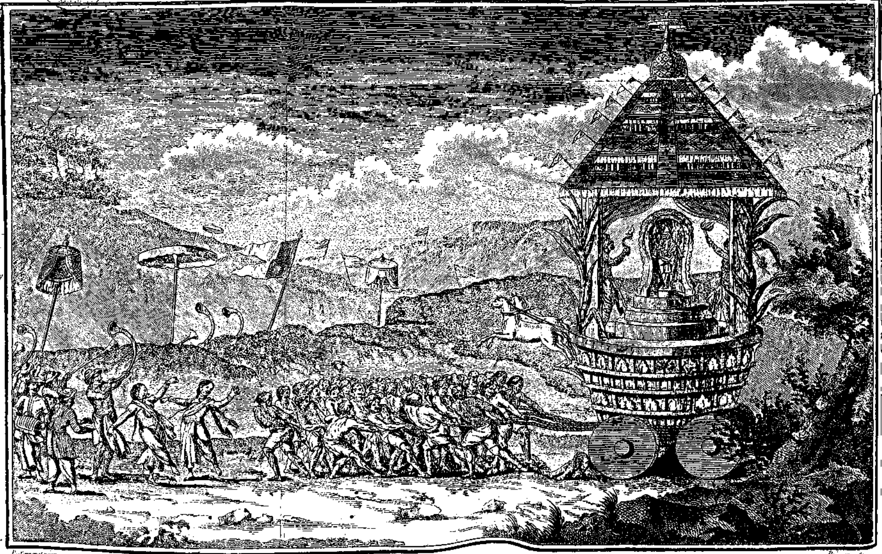
Le matin du huitiéme jour, les Brames la portent eux-mêmes ſur un palanquin, & font le tour de l'enceinte de la Pagode; le ſoir on la porte ſur un cheval, & l'on fait la proceſſion.

Le neuviéme, la proceſſion ſe fait le matin & le ſoir dans l'enceinte de la Pagode; l'idole portée ſous un dais par les Brames.

Le dixiéme jour, c'eſt-à-dire, le dernier, on fait une proceſſion très-ſolemnelle. On met d'abord l'idole ſur un repoſoir en pierre; ce repoſoir s'appelle *Termouti* (*a*) : il eſt orné de fleurs & de banderoles, & ſert à faciliter les moyens de placer l'idole ſur le char qui doit la porter & l'en retirer lorſque la promenade eſt achevée; ce jour

(*a*) *Ter* veut dire *char*, & *Mouti*, *montoir*. Ce repoſoir eſt en-dehors des temples : on y monte par un eſcalier pratiqué derrière; il n'y a que les chars deſtinés à traîner Chiven, Vichenou & Soupramanier, dont la hauteur exige qu'on ſe ſerve de montoir.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE



P. Sonnerat pinx.

Poisson. Sc.

FÊTE DE TÉROTON,

ou Course du Char.

ſe nomme la fête de *Terokon*, qui veut dire *Courſe du Char ;* ſix à ſept mille perſonnes le traînent, & joignent des cris réitérés au ſon d'une infinité d'inſtrumens de muſique. Ce même jour le chef des Aldées donne de l'argent en aumône pour le mariage des Brames orphelins.

Ce chariot eſt une machine immenſe, ſculptée, ſur laquelle les guerres, la vie & les métamorphoſes du Dieu ſont repréſentées ; il eſt orné de banderoles & de fleurs. Des lions de carton placés aux quatre coins, ſupportent tous ces ornemens ; le devant eſt occupé par des chevaux de la même matière, & l'idole eſt au milieu ſur un piédeſtal : quantité de Brames l'éventent, pour empêcher les mouches de venir s'y repoſer. Les Bayadères & les Muſiciens ſont aſſis à l'entour, & font retentir l'air du ſon bruyant de leurs inſtrumens ; on a vu des pères & des mères de famille tenant leurs enfans dans leurs bras, ſe jetter ſous les roues pour ſe faire écraſer & mourir, dans l'eſpoir que la

Divinité les feroit jouir d'un bonheur éternel dans l'autre vie. Ce ſpectacle n'arrêtoit point la marche du Dieu, parce que les augures n'auroient point été favorables. Le cortége paſſoit ſur le corps de ces malheureux ſans laiſſer paroître aucune émotion, & la machine achevoit de les broyer. Soit que la ſuperſtition ait moins d'empire, ſoit qu'ils connoiſſent mieux les droits de l'humanité, on ne voit pas aujourd'hui beaucoup de zèle pour cet affreux dévouement; il n'y a plus que quelques fanatiques qui ſe précipitent ſous le chariot, dans cette pompe ſolemnelle.

FÊTES DE CHAQUE MOIS.

LE 11 Avril eſt le premier jour du mois *Chitteré*, qui commence l'année indienne; les Tamouls célébrent ſon retour par une fête appellée *Varouché-Paroupou*, qui veut dire *naiſſance de l'année.* Ce n'eſt que dans les maiſons qu'on la ſolemniſe; on y fait la

cérémonie du *Darpénon* (*a*) pour la mort de ses ancêtres. Sur-tout on doit faire l'aumône aux pauvres & aux Brames; une bonne œuvre faite ce jour-là, vaut mieux que cent dans d'autres tems. Le reste du jour, les Indiens se divertissent & se régalent afin d'être heureux pendant toute l'année, parce qu'ils croient que cela dépend de la maniére dont ils la commencent.

Au *Parouvon*, ou à la pleine lune, est la fête de *Chitteré-Parouvon*; on fait *Pongol* (*b*) pour *Citra-Poutrin*, écrivain d'*Yamen* Dieu de la mort, qui tient registre des vertus & des crimes des hommes. C'est pour lui qu'on fait le jeûne nommé *Ourchendi* (*c*).

(*a*) Voy. ci-après, Chap. 6, *des Cérémonies particulières des Gentils.*

(*b*) *Pongol*, comme on le verra ci-après (aux fêtes du dixiéme mois) dans la grande fête du *Pongol*, est une cérémonie qui consiste à faire cuire du riz au lait, qu'on offre au Dieu pour lequel on le fait cuire; ensuite tout le monde de la maison doit en manger un peu.

(*c*) *Ourchendi* est le petit jeûne, c'est-à-dire, qu'on ne doit manger qu'une fois dans les vingt-quatre heures; au lieu

Cette fête n'est célébrée que dans les maisons.

DANS le mois *Vayassi*, qui répond au mois de Mai, au *Sadouratassi* de l'*Amarassé* ou veille de la nouvelle lune, est la fête de *Narsingá-Jeinti*. Ce n'est que dans les temples de Vichenou, qu'on la célébre. Elle dure neuf jours, & l'on fait des processions, pourvu toutefois que quelqu'un en fasse la dépense; c'est à pareil jour que Vichenou se métamorphosa en homme-lion pour tuer le géant Érénien (*a*).

Au *Parouvon* ou pleine lune, est la fête de *Maharavaïsagui*, qui n'est célébrée que par les Brames; ils prient & font des cérémonies pour la mort de leurs ancêtres.

DANS le troisiéme mois, *Ani*, qui répond au mois de Juin, les Tamouls ne célébrent aucune

---

que le jeûne nommé *Obarasson* est le jeûne complet, & consiste à ne rien manger dans les vingt-quatre heures.

(*a*) Voy. la quatriéme Incarnation de Vichenou, ci-dessus Tom. I, pag. 286.

aucune fête; mais ils font le petit jeûne & le *Darpenon* pour leurs ancêtres morts: ils sont tenus à ces mêmes cérémonies les jours de la nouvelle & de la pleine lune de tous les mois, pourvu qu'aucune fête ne tombe dans ces deux jours.

DANS le quatriéme mois, *Addi*, qui répond au mois de Juillet; au *Natchetron* nommé *Pouron*, qui arrive dans ce mois, est la fête d'*Addi-Pouron*, qu'on célébre dans les temples de Chiven, en l'honneur de la Déesse Parvadi: on la mène en procession dans un char; cérémonie qui se fait huit jours avant dans ses temples, si quelqu'un veut en faire la dépense.

Au *Tidi-Chaoti*, après l'*Amavassé*, ou quatriéme jour après la nouvelle lune, on fait *Naga-Poutche* (a).

DANS le cinquiéme mois, *Avani*, qui ré-

(a) Voy. ci-après, Chap. 6, *des Cérémonies particulières des Indiens.*

pond au mois d'Août, au *Panchémi*, après l'*Amavaſſé* ou cinquiéme jour après la nouvelle lune, eſt la fête de *Guéroudin-Panchémi*, qui conſiſte dans le *Naga-Poutché*.

Le vendredi le plus prochain de la pleine lune & qui la précéde, eſt la fête de *Varlachimi-Noèmbou* : quelques Indiens ſeulement la célébrent, parce qu'en l'obſervant une ſeule fois, ils contractent l'obligation de la célébrer toujours, eux & leurs deſcendans. Elle eſt principalement adoptée par les Bayadères, parce qu'elle leur procure le moyen de tirer de l'argent de leurs amans, & de tous ceux chez qui elles vont danſer & chanter ce jour-là.

Cette fête eſt en l'honneur de Latchimi; c'eſt dans les maiſons qu'on la ſolemniſe : on obſerve le petit jeûne; on s'attache une ficelle de coton jaune, les hommes au bras droit & les femmes au col : les Brames viennent y faire le *Poutche*.

Au *Natchétron-Moulon*, qui arrive dans ce même mois, eſt la fête d'*Avani-Moulon*,

qu'on célébre dans les temples de Chiven, parce qu'à pareil jour ce Dieu fit le miracle suivant.

Manicavaſſéguer, ou *Manicavaſſer*, Miniſtre de Pandi-Raja Roi de Maduré, partit avec un grand cortége & quarante-neuf courous de charas d'or, deſtinés à faire un achat conſidérable de chevaux pour le Roi: depuis long-tems il avoit un deſir extrême d'être initié dans les myſtères de Chiven. Ce Dieu ſatisfait des vertus du Miniſtre, voulut être lui-même ſon Gourou; il prit la figure d'un Brame, & ſuivi de 999 *Boudons*, qui ſe déguisèrent en diſciples, il alla ſe placer ſous un arbre, près duquel devoit paſſer Manicavaſſer: celui-ci n'eut pas plutôt apperçu le prétendu Brame, qu'il s'approcha de lui pour lui demander qui il étoit, & quel livre il portoit ſous ſon bras; le Dieu lui répondit qu'il étoit Gourou, & que le livre ſe nommoit *Chive-yana-Podou*. Manicavaſſer lui ayant demandé l'explication de chacun de ces mots, Chiven le ſatisfit

avec tant de ſageſſe, que le Miniſtre étonné, ne pouvant plus douter que ce ne fût Dieu lui-même, ſe proſterna devant lui pour l'adorer, & lui demanda la grace d'être admis au nombre de ſes diſciples. Sa prière fut exaucée, & la cérémonie de l'initiation fut faite par Chiven lui-même.

Manicavaſſer ſe dépouilla de tous ſes ornemens, ſe couvrit le corps de cendres, & offrit à Dieu tout l'argent qu'il avoit apporté pour l'achat des chevaux. Le Dieu lui dit d'en diſtribuer une partie aux pauvres, & d'employer le reſte à conſtruire des temples en ſon nom. Les autres Chefs du cortége, croyant que Manicavaſſer avoit perdu la raiſon, firent part au Roi de ſa conduite. Ce Prince écrivit à ſon Miniſtre de revenir; & ſur ſon refus, les Chefs du cortége eurent ordre de l'emmener de force. Dans cette perplexité, Manicavaſſer eut recours à Dieu, qui lui dit de ſe rendre auprès du Roi, de lui dire que les chevaux arriveroient le jour du *Moulon* du mois d'*Avani*, & de lui faire

préſent d'un rubis qu'il lui remit. Le Miniſtre reprit ſes ornemens, & ſuivi de ſon cortége, il revint à la ville: en arrivant, il dit au Roi que les chevaux qu'il attendoit, arriveroient le jour de l'*Avani-Moulon*, & lui donna le rubis. Ce rubis étoit d'une ſi grande beauté & ſi parfait, qu'au lieu de le réprimander, le Prince lui fit un accueil favorable.

Au jour fixé pour l'arrivée des chevaux, on en vit une quantité prodigieuſe s'approcher de la ville. Impatient de les voir, le Roi prit des maquignons experts pour les viſiter, & alla au-devant d'eux. Ces maquignons furent ſi frappés de la perfection des animaux, qu'ils n'en rebutèrent aucun. Ils furent conduits dans les écuries qui leur avoient été préparées; mais la nuit étant ſurvenue, on entendit un vacarme effroyable dans ces mêmes écuries : on y courut, & l'on fut bien étonné de voir tous ces chevaux changés en autant d'*Adives* (*a*), qui

(*a*) Eſpéce de renard, que l'on nomme à Pondichéry *Chien maron*.

dévoroient les anciens chevaux du Roi. C'étoient effectivement des Adives, que Chiven avoit métamorphosés en chevaux, & sous cette forme, ils avoient été conduits par des Deverkels, qui avoient pris la figure de marchands. Le Roi furieux du tour qu'il croyoit lui avoir été joué par son Ministre, le fit fouetter publiquement, puis il le fit exposer au soleil tout nud, l'obligeant à se tenir sur un pied. Ce malheureux invoqua Chiven; & tout-à-coup on vit la rivière de *Vaigué* se gonfler, rompre ses digues, & menacer la ville d'une destruction entière. A ce prodige, le Prince reconnut qu'une main toute-puissante protégeoit son Ministre; il eut recours à lui, & le pria de lui pardonner & d'arrêter l'inondation.

Manicavassèr fit tout de suite assembler des ouvriers qui rétablirent bien-tôt les digues. Chiven se mit du nombre; mais un piqueur mécontent, s'avisa de lui donner un coup de *rotin*; & ce coup porta sur la nature entière; les Dieux, les hommes, les ani-

maux, enfin toutes les créatures le ressentirent. C'est ainsi qu'il disparut, après avoir manifesté sa présence. Malgré toutes les instances du Roi, le Ministre quitta sa place, abandonna ses biens, & sous l'habit de Pénitent, courut de Pagode en Pagode, pour remercier Dieu de toutes ses graces : mais en faisant ses dévotions, dans le temple de *Ciddambaron*, connu sous le nom de *Chalembrom*, il disparut tout-à-coup, & fut transporté dans le Caïlasson, demeure de Chiven & le paradis de ses sectateurs.

Au *Natchétron-Aoton*, est la fête d'*Avani-Aoton*; on la célébre dans les temples de Chiven : tous ceux qui portent des cordons en écharpe, comme les Brames, Chétis, Cométis & Camalers (*a*), vont se baigner au bord des étangs ou des rivières, après s'être fait raser; ils quittent-là leurs vieux

(*a*) Les Chétis, les Cométis & les Camalers sont des classes diverses de la Tribu des Choutres. Voy. Tom. I, Chap. 5, *de la division des Castes*, pag. 103.

cordons, pour en reprendre de neufs; ils consacrent encore ce jour à demander pardon à Dieu des péchés commis pendant l'année.

A l'*Atchémi*, après le *Parouvon*, ou le huitiéme jour après la pleine lune, est la fête d'*Ouricatı - Tirounal.* C'est le jour de la naissance de Quichena; on la célébre dans les temples de Vichenou : pendant les neufs jours qu'elle dure, on promène le Dieu processionnellement dans les rues. Cette fête est sur-tout observée par les Pasteurs, en mémoire de ce que Quichéna fut élevé auprès d'eux; on dresse des porches ou pendals de feuillage & de toile aux portes des temples & dans quelques carrefours.

Au milieu de ces porches, on suspend un coco, dans lequel est un *Fanon* (*a*). Ce coco tient à une ficelle, dont le bout est en-dehors du pendal, & qu'on peut tirer,

(*a*) Monnoie d'argent qui vaut six sols de France.

afin d'élever ou de baiſſer à volonté le coco.

La Caſte des Paſteurs, ou du moins tous ceux qui conſervent encore leur état primitif, ſe promènent enſemble dans les rues ; & lorſqu'ils arrivent à ces porches, il faut, pour paſſer outre, qu'ils caſſent avec des bâtons le coco ſuſpendu, ce qu'on tâche de leur rendre difficile, en le faiſant échapper à leurs coups. Ce jeu doit avoir une origine, mais elle eſt inconnue.

DANS le ſixiéme mois, *Prétachi*, qui répond au mois de Septembre, le quatriéme jour après la nouvelle lune, eſt la fête de *Polléar-Chaoti*: c'eſt le jour de la naiſſance de ce Dieu. Cette fête ſe fait dans les temples & dans les maiſons ; on obſerve le petit jeûne, & pour la célébrer, on achéte un Polléar de terre cuite qu'on porte chez ſoi pour y faire les cérémonies ordinaires. Le lendemain cette idole eſt portée hors de la ville, & jettée dans un étang ou dans un

puits : ceux qui veulent faire de la dépenſe, la mettent ſur un char pompeux, & ſe font accompagner par les Danſeuſes & les Muſiciens. D'autres la font porter ſur la tête par un porte-faix.

Au *Panjémi*, qui ſuit immédiatement, ou le cinquiéme jour après la nouvelle lune, eſt la fête de *Richi-Panjémi*, qu'on célébre dans les temples de Chiven.

Au *Sadouratasi* ſuivant, ou veille de la pleine lune, eſt la fête d'*Ananda-Vourdon* : on la célébre en l'honneur des trois grands Dieux, Vichenou, Chiven & Brouma, qui ſont adorés ſous la figure d'un ſerpent à mille têtes. Sous cette forme, ils portent le nom d'*Ananda-Perpenadeſouami*. La fête ſe fait dans les maiſons ; ceux qui l'adoptent ne font que la *collation* dans les vingt-quatre heures (*a*) : ils s'attachent au bras droit un cordon de ſoie rouge, & les Brames vien-

(*a*) La *Collation* eſt un repas qui conſiſte en confitures & tartelettes ſucrées : on ne peut manger ni riz ni légumes.

nent évoquer les Dieux. La ſeule cruche dont on ſe ſert pour cet objet, eſt de cuivre, barbouillée de chaux tout autour, & couverte d'un coco, ſur lequel on poſe des feuilles d'*Herbé* (*a*) & de *Manguier.*

Cette fête, ainſi que celle de *Varélachimi-Noembou*, dans le mois d'Août, & de *Quédari-Vourdon* en Octobre, ne ſont pas d'obligation; mais l'obſervance d'une ſeule fois porte l'engagement de les garder toujours: la poſtérité même de ceux qui les ont obſervées, eſt ſoumiſe à cette loi, juſqu'à ce qu'on ſe faſſe relever de ce vœu tacite.

Ce n'eſt qu'à *Parpenade*, à la côte de Malabar, où eſt le temple le plus célébre de cette Divinité, qu'on peut être relevé du vœu d'obſerver cette fête; on pratique à cet effet des ablutions & des purifications réitérées pendant pluſieurs jours, & il en coûte ſurtout beaucoup d'argent.

Au *Prédamé* qui ſuit le *Parouvon*, ou le

(*a*) L'*Herbé* eſt une eſpéce de chiendent qui eſt ſacré.

lendemain de la pleine lune, commence la fête de *Mahaligué-Patchon*, qui dure quinze jours, jufqu'à la nouvelle lune; on ne la célèbre que dans les maifons : elle a pour objet d'obtenir le pardon des morts. Pendant fa durée, on fait pour eux le *Darpénon*, & on donne l'aumône aux Brames, foit en argent, foit en toiles ou bien en légumes.

DANS le feptiéme mois, *Arpichi*, qui répond au mois d'Octobre, au *Prédamé* qui fuit l'*Amavaffé*, ou le lendemain de la nouvelle lune, commence la fête de *Mahar-Naomi*, qui dure neuf jours : on l'appelle auffi *Fête des Armes*. Après le *Pongol*, elle eft la plus célébre : tant qu'elle dure, on fait des proceffions & des cérémonies publiques dans les temples. Les Écoliers proprement habillés parcourent les rues accompagnés de leurs Maîtres; ils s'arrêtent aux portes des perfonnes diftinguées, & chantent des vers compofés à leur honneur; ils en obtiennent

de l'argent pour ſe divertir, & le Maître beaucoup de préſens.

Le neuviéme jour on fait l'*Aïda-Poutché*, qui veut dire *Cérémonie des armes :* chacun ramaſſe toutes les ſiennes & les expoſe ſans fourreau dans une chambre bien nétoyée ; de même que ſes livres & ſes inſtrumens de muſique. Le Brame vient faire des cérémonies ; il prend de l'eau dans un petit vaſe ; la préſente d'abord aux Dieux, & avec des feuilles de manguier, il en aſperge toutes les voitures de la maiſon & les animaux, tels que les éléphans, les chevaux, les taureaux, les vaches, & même les bateaux & les vaiſſeaux, ſi le propriétaire de la maiſon en poſſéde. Les huit premiers jours ſont conſacrés à Chiven & à Vichenou ; le neuviéme jour eſt deſtiné pour honorer les trois principales Déeſſes, Parvadi, Latchimi & Saraſſouadi : la première eſt repréſentée par les armes, comme Déeſſe deſtructive ; la ſeconde, par les voitures, les bateaux & les animaux, comme Déeſſe des richeſſes ; &

la troiſiéme; par les livres & les inſtrumens de muſique, comme Déeſſe des langues & de l'harmonie.

L'*Aïda-Poutché* eſt une fête ſi ſacrée, qu'un Indien ne prendroit pas une arme pour ſe défendre, s'il eſt attaqué, le jour qu'on doit la célébrer. Le Général du *Souba* du *Décan*, qui faiſoit le ſiége de Gingy, choiſit ce jour-là pour donner l'aſſaut, perſuadé qu'on ne s'y défendroit pas; en effet, il entra dans la place ſans rencontrer un ſeul obſtacle.

Au *Décémi* qui ſuit immédiatement, ou dixiéme jour après la nouvelle lune, on célébre la fête de *Vigea-Dechémi*. Elle eſt conſacrée aux divertiſſemens: on reſſerre les armes qu'on avoit expoſées la veille; mais avant que de les remettre dans leurs fourreaux, quelques *Paléagars* ſuivent l'exemple des anciens Rois qui coupoient les têtes de pluſieurs cabrits. L'après-midi les Dieux ſont portés hors des villes pour chaſſer, & l'on y tue un quadrupède.

Au *Sadouratafi*, avant l'*Avamaſſé* ou la

veille de la nouvelle lune, eſt la fête de *Divavali*, qui ſe fait en réjouiſſance de la mort d'un géant *Rachadin*, nommé *Naraga-Chourin*, que Vichenou extermina, parce qu'il faiſoit beaucoup de mal aux hommes. Cette fête n'eſt célébrée que dans les maiſons, & elle ne conſiſte qu'à ſe laver la tête (*a*) avant le lever du ſoleil : elle fut inſtituée par Vichenou lui-même, qui dit que tous ceux qui feroient cette ablution, auroient le même mérite que s'ils ſe fuſſent baignés dans le Gange. Le reſte de la journée ſe paſſe en divertiſſemens ; c'eſt une des plus grandes fêtes du Guzurate.

DANS le huitiéme mois, *Cartigué*, qui répond au mois de Novembre, à l'*Amavaſſe*

(*a*) Quoique les Indiens ſe baignent pluſieurs fois par jour, ils n'appellent pas cela ſe laver la tête, parce qu'ils ne ſe lavent qu'avec de l'eau. Selon eux, pour ſe laver la tête, il faut d'abord ſe frotter d'huile, enſuite ſe baigner avec de l'eau, & après ce bain, ſe priver, au moins pendant vingt-quatre heures, des plaiſirs du mariage & des alimens rafraîchiſſans.

ou à la pleine lune, eſt la fête de *Quedaravourdon* (*a*), en l'honneur de la Déeſſe Parvadi; ceux qui l'obſervent ne font qu'une collation, & s'attachent au bras droit un cordon de fil jaune.

Au *Prédamé* ſuivant, ou lendemain de la nouvelle lune, eſt la fête de *Cander-Chaſti*, qui dure juſqu'au *Sattami* ou ſeptiéme jour de la nouvelle lune; on la célébre en mémoire de la défaite de *Soura-Parpma*, très-puiſſant Achourin, que le Dieu Soupramanier vainquit après une guerre de ſix jours (*b*). Le ſeptiéme, on porte le Dieu proceſſionnellement, & dans quelques endroits on fait la repréſentation de la bataille où ce Géant périt. On modèle cet Achourin en terre cuite, & des Indiens armés repréſentent ſes troupes.

Au *Chaoti* ou quatriéme jour après la nou-

(*a*) C'eſt une des trois grandes fêtes qu'on eſt obligé de célébrer toutes les années, quand on les a célébrées une fois.

(*b*) Voyez l'hiſtoire de Soupramanier, Tom. I, pag. 124.

velle

velle lune, eſt la fête de *Naga-Chooti*, qui conſiſte dans le *Nagapoutché*.

Au *Natchétron-Cartigué*, qui tombe dans ce mois toujours la veille ou le jour de la pleine lune, eſt la fête de *Paor-Nomi* : c'eſt la grande fête du temple de Tirounamaley, parce que c'eſt dans ce jour que parut la montagne ſur laquelle ce temple eſt ſitué. Les Chivapatis la célébrent dans toutes les Pagodes de Chiven; elle dure neuf jours: les Pélerins accourent à Tirounamaley, de toutes les parties de la côte, & il s'y tient une grande foire.

L'hiſtoire de Tirounamaley eſt très-célébre dans la religion des Gentils; elle occupe tout un Pouranon. Le temple eſt conſtruit ſur une montagne ſacrée, parce qu'elle repréſente Chiven; ce dernier y deſcendit en colonne de feu, pour terminer une diſpute de préſéance élevée entre Vichenou & Brouma (*a*). Chiven pour perpétuer la

(*a*) Voy. Tom. 1, pag. 270.

mémoire de çet événement, changea la colonne enflammée en une montagne de terre, & voulut que ses sectateurs la révéraffent. C'est à cause de son premier état, qu'ils allument sur le sommet un grand feu qui dure pendant la neuvaine; ils le placent dans un immense chaudron de cuivre, & l'entretiennent avec du beurre & du camphre, qu'on y envoie de tous côtés; la méche est composée de plusieurs piéces de toile de soixante-quatre coudées chacune. Les Brames ont soin de ramasser le marc de ce feu, dont ils font des présens à leurs bienfaiteurs, qui tous les jours s'en mettent un peu sur le front. C'est à l'imitation de ce feu sacré que les Chivapatis font chez eux un grand gâteau de pâte de riz, pétri seulement avec de l'eau; ils font un trou dans le milieu, qu'ils remplissent de beurre, & y allument une petite mêche; ensuite ils adorent ce feu, jeûnent toute la journée, & après six heures du soir, ils mangent cette pâte avec quelques fruits.

Les Vichenoupatis ont une très-grande fête le jour de cette même pleine lune. Elle ne différe de l'autre que par son objet, de manière que les deux sectes la célébrent ensemble. On allume des feux de joie devant les temples ; les rues & les maisons sont illuminées, & on porte les Dieux processionnellement. Les Vichenoupatis disent que c'est le jour de la pleine lune de ce mois que Vichenou prit la forme d'un Brame nain, & relégua le puissant géant Mahabéli dans le Padalon (*a*) ; que ce Géant, pendant qu'il gouvernoit, aimant beaucoup les illuminations, fournissoit à chaque maison un *calon* d'huile (*b*), afin de satisfaire son goût, & qu'en allant au Padalon, il pria Vichenou de vouloir bien faire continuer sur la terre les usages qu'il avoit établis. Ce Dieu le lui promit, &

(*a*) Voy. la cinquiéme Incarnation de Vichenou, Tom. 1, pag. 288.

(*b*) Mesure indienne. Il faut douze calons à-peu-près pour une pinte.

lui permit en même-temps de revenir toutes les années à pareil jour, afin de voir par lui-même s'il étoit fidèle à sa promesse.

C'est pour cette raison que l'illumination se fait, & que les enfans tenant du feu dans la main, se divertissent dans les rues en criant *Mahabeliro.*

DANS le neuviéme mois, *Margaji*, qui répond à Décembre, au *Yagadéchy* après l'*Amavassé* ou onziéme jour après la nouvelle lune, on fait une très-grande fête dans les temples de Vichenou; c'est celle de *Vaïcondon-Yagadéchy*: elle n'est célébrée que par les Vichenoupatis, qui passent la nuit à veiller & prier, après avoir jeûné toute la journée. *Vaïcondon* est le nom du paradis ou séjour de Vichenou.

Au *Parouvon* ou pleine lune qui suit, est la fête de *Maharegi-Tiroumangenon*; elle n'est célébrée que dans les temples de Chiven, & sur-tout à *Chalembron*, où l'on adore ce Dieu sous le nom de *Sababadi.*

DANS le dixiéme mois, *Taï*, qui répond à Janvier, le premier de ce mois eſt le *Pongol*, la plus grande fête des Indiens; elle eſt deſtinée à célébrer le retour du ſoleil dans le Nord, & dure deux jours: le premier jour, on la nomme *Boï-Pandigué* ou *Péroun-Pongol*, ce qui ſignifie *Grand-Pongol*. La cérémonie conſiſte à faire bouillir du riz avec du lait, pour tirer des augures de la façon dont le lait bout. Dès qu'on apperçoit les premières ébullitions, les femmes & enfans crient *Pongol*, qui veut dire, *il bout*. C'eſt dans l'intérieur des maiſons qu'on fait cette cérémonie; le lieu choiſi pour cela doit être purifié avec de la bouze de vache: on y dreſſe un fourneau ſur lequel on fait cuire le riz qu'on préſente d'abord aux Dieux; après quoi toutes les perſonnes de la maiſon doivent en manger un peu. Le ſecond jour, elle prend le nom de *Maddou-Pongol* ou *Pongol des vaches*; on peint les cornes de ces animaux, on les

couvre de fleurs, on les fait courir dans les rues, & l'on fait ensuite chez soi le *Pongol* pour eux. Le soir on porte la figure du Dieu processionnellement dans les campagnes. L'idole est placée sur un cheval de bois, dont les pieds de devant sont levés comme s'il galopoit, ceux de derrière sont posés sur une table de bois, portée par quatre hommes. Ils observent dans la marche d'aller en travers comme un cheval qui se cabre & qui rue : l'idole tient une lance à la main, & elle est censée aller à la chasse; on tue un animal réservé pour cette fête ; il doit être quadrupéde, choisi indifféremment depuis le tigre jusqu'au rat. On examine surtout le côté qu'il prend, quand on le lâche pour en tirer des augures. Ce même jour les Bramès jettent des sorts pour connoître les événemens de l'année suivante. Les animaux & les grains sur lesquels ils tombent deviendront, disent-ils, très-rares; si c'est sur les bœufs & le *Nely* (*a*), les bœufs

(*a*) Riz en paille.

périront. & le nély ſera très-cher ; s'ils tombent ſur les chevaux & les éléphans, c'eſt ſigne de guerre.

Les Brames font accroire au peuple que *Sangrandi*, l'un des Deverkels, vient toutes les années ſur la terre à pareil jour leur découvrir le bien & le mal futur, & qu'il l'annonce par le grain qu'il mange & l'animal qu'il monte ; c'eſt ce que le ſort leur fait connoître. Le même ſoir les Indiens ſe raſſemblent en famille, ſe font réciproquement des préſens, & ſe viſitent en cérémonie pour ſe ſouhaiter un *bon Pongol* (a), comme nous faiſons le premier jour de l'an; les viſites durent huit jours.

Au *Natchétron-Pouchon*, qui tombe toujours dans ce mois le jour ou la veille de

---

(a) Le Pongol n'eſt autre choſe que la fête païenne pour la naiſſance de *Mithras*. Cette dernière préſentoit l'allégorie de la renaiſſance du ſoleil, & celle du Pongol eſt pour le retour de cet aſtre. Le renouvellement de l'année ſolaire a été célébré chez toutes les Nations avec la plus grande ſolemnité.

la pleine lune, eſt la fête du temple de *Paëni*; on la nomme *Taï-Pouchon*, elle eſt fort célébre: il y vient du monde de toutes les parties de la côte, & les dévôts, que des raiſons particulières empêchent de s'y rendre, envöient des préſens qu'on nomme *Paëni-Caori*. On fait auſſi cétte fête dans tous les temples de Chiven, mais avec moins de pompe.

DANS le onziéme mois, *Maſſi*, qui répond à Février, au *Satami*, après l'*Amavaſſé* ou ſeptiéme jour après la nouvelle lune, eſt la fête de *Radanſatami*: ce n'eſt que dans les maiſons qu'on la célèbre; on y fait *Pongol* pour le char du Soleil. *Radan* veut dire *Char*.

Au *Naichétron-Magon* qui tombe le jour ou le lendemain de la pleine lune, eſt la fête de *Maſſimagon*; elle conſiſte à ſe purifier dans une eau ſainte. Les habitans de Pondichéry n'ayant point d'étangs ſacrés dans leurs Pagodes, vont à la rivière de *Tircangi*,

un peu au-delà de *Villenour* (*a*) ; il faut aussi jeûner & prier pour les morts, c'est-à-dire, faire le *Darpénon.*

Au *Tradéchi* après le *Parouvon* ou treiziéme jour après la pleine lune, est la fête de *Chivé-Ratri :* elle est très-recommandable pour les sectateurs de Chiven ; ils doivent jeûner le jour, passer la nuit dans les prières, faire des aumônes & donner à manger aux Pandarons. *Chivé-Ratri* veut dire *la nuit de Chiven.*

DANS le douziéme mois, *Pangoumi*, qui répond à Mars, à la pleine lune, est la fête de *Camâdénou ;* on la célébre dans les temples de Chiven. C'est à pareil jour que ce Dieu fit jaillir des flammes de l'œil qu'il a au milieu du front. Elles consumèrent *Manmadin*, Dieu de l'Amour, qui fut réduit en cendres, pour avoir osé décocher ses flêches contre Chiven ; mais ce Dieu suprême le ressuscita dans la suite.

(*a*) Aldée à une lieue de Pondichéry, où il y a un temple très-renommé.

Au *Natchétron-Outron*, eſt la fête de *Pangoumi-Outron :* on la célébre dans les temples de Chiven en l'honneur de la Déeſſe Parvadi ſon épouſe.

Au *Naomi* de l'*Amavaſſé* ou le neuviéme jour après la pleine lune, qui tombe toujours dans le mois *Chitteré*, eſt la fête de *Stri-Rama-Naomi ;* c'eſt le jour de la naiſſance de Rama : cette fête dure neuf jours ; elle eſt très-célébre dans les temples de Vichenou. Chaque ſoir on promène ce Dieu proceſſionnellement dans les rues ſur différentes montures, & au retour de la proceſſion, on l'expoſe dans un *Madan* (*a*) du temple pour y recevoir les adorations & les offrandes du peuple.

DANS pluſieurs temples on obſerve encore des fêtes particulières ; mais elles ne ſont

---

(*a*) *Madan* ou *Chauderie* eſt un repoſoir de maçonnerie, couvert d'une voûte ornée de ſculpture de tous les côtés, & bâti dans les temples pour y expoſer la Divinité.

pas d'obligation, & n'entrent point dans la classe des fêtes annuelles : elles ne doivent leur origine qu'à quelques histoires ou à des miracles faits par le Dieu qu'on y adore. L'une des plus considérables est le *Manmagon :* elle est fort renommée à *Combouconom*, village du *Tanjaour*, & y attire beaucoup de monde ; elle ne se fait que tous les douze ans dans le mois *Massi.* L'année qui la ramène est réputée si malheureuse, que personne n'ose se marier ; les plus superstitieux même étendent cette crainte jusqu'à l'année qui la précéde, ainsi qu'à celle qui la suit. La dernière fut célébrée dans le mois Massi de l'année *Valambi*, c'est-à-dire, en Février 1779.

Je n'ai pas mis au nombre des fêtes annuelles, celles des Dieux subalternes, qui ne sont point avouées des Brames, comme celle de Mariatale, de *Darma-Raja*, de *Drobedé* de *Manarsuami*, & d'*Ayénar :* ce n'est que par le Peuple qu'elles sont observées ; les Brames les regardent comme

impies, excepté celle d'*Ayénar*, où ils font quelquefois l'office.

Le retour de celle de Mariatale eſt abſolument arbitraire; on la célébre quand on veut : cependant il faut en excepter *Colenouz*, à quatre lieues de Pondichéry, où tous les ans on y fait une grande fête en l'honneur de cette Déeſſe : elle ſe nomme *Quédil*, & ſe trouve toujours dans le mois *Chitteré*. Ceux qui penſent avoir obtenu de grands bienfaits de Mariatale ou qui veulent en obtenir, font vœu de ſe faire ſuſpendre en l'air. Cette cérémonie conſiſte à faire paſſer deux crochets de fer attachés au bout d'un très-long levier ſous la peau du dos de celui qui a fait le vœu; ce levier eſt ſuſpendu au haut d'un mât élevé d'une vingtaine de pieds; dès que le patient eſt accroché, l'on péſe ſur le bout oppoſé du levier, & il ſe trouve en l'air; dans cet état, on lui fait faire autant de tours qu'il veut, & pour l'ordinaire il tient dans ſes mains un ſabre & un bouclier, & fait les geſtes d'un homme

qui ſe bat. Quoiqu'il ſouffre, il doit paroître gai ; s'il lui échappe quelques larmes, il eſt chaſſé de ſa Caſte ; mais cela n'arrive que très-rarement : celui qui doit ſe faire accrocher boit une certaine quantité de liqueur enivrante qui le rend preſque inſenſible, & lui fait regarder comme un jeu ce dangereux appareil. Après pluſieurs tours on le deſcend, & il eſt bien-tôt guéri de ſa bleſſure : cette prompte guériſon paſſe pour un miracle aux yeux des zélateurs de la Déeſſe. Les Brames n'aſſiſtent point à cette cérémonie, qu'ils mépriſent. Ce n'eſt que dans les Caſtes les plus baſſes qu'on trouve des adorateurs de Mariatale. Ceux qui ſe dévouent à cette Déeſſe, ſont pour l'ordinaire, les Parias, les Blanchiſſeurs, les Pêcheurs, &c.

Mariatale étoit femme du pénitent *Chamadaguini*, & mère de Paraſſourama (*a*). Cette Déeſſe commandoit aux élémens ;

(*a*) Paraſſourama eſt Vichenou dans ſa huitiéme Incarnation. Voy. Tom. 1, pag. 293.

mais elle ne pouvoit conſerver cet empire qu'autant que ſon cœur reſteroit pur. Un jour qu'elle ramaſſoit de l'eau dans un étang, & que, ſuivant ſa coutume, elle en faiſoit une boule pour la porter à ſa maiſon, elle vit ſur la ſurface de l'eau des figures de *Grandouers* (*a*), qui voltigeoient au-deſſus de ſa tête. Elle fut épriſe de leur beauté, & le deſir entra dans ſon cœur; l'eau déja ramaſſée ſe liquéfia tout de ſuite, & ſe confondit avec celle de l'étang. Elle ne put jamais en rapporter chez elle ſans le ſecours d'un vaſe. Cette impuiſſance découvrit à Chamadaguini que ſa femme avoit ceſſé d'être pure, & dans l'excès de ſa colère, il enjoignit à ſon fils de l'entraîner dans le lieu marqué pour les ſupplices, & de lui trancher la tête. Cet ordre fut exécuté; mais Paraſſourama s'affligeoit tellement de la perte de ſa mère, que Chamadaguini lui dit

(*b*) Eſpéce de *Sylphes*, qu'on repréſente d'une grande beauté, avec des aîles.

d'aller prendre ſon corps, d'y joindre la tête qu'il avoit décollée, & de lui dire à l'oreille une prière qu'il lui apprit, qu'auſſi-tôt elle reſſuſciteroit. Le fils courut avec empreſſement, mais par une mépriſe ſingulière, il joignit à la tête de ſa mère le corps d'une *Parichi*, ſuppliciée pour ſes infamies; aſſemblage monſtrueux qui donna à cette femme les vertus d'une Déeſſe & les vices d'une malheureuſe. La Déeſſe devenue impure par ce mélange, fut chaſſée de ſa maiſon, & commit toutes ſortes de cruautés; les Deverkels voyant le ravage qu'elle faiſoit, l'appaisèrent, en lui donnant le pouvoir de guérir la petite vérole, & lui promettant qu'elle ſeroit implorée pour cette maladie.

Mariatale eſt la grande Déeſſe des Parias, qui la mettent au-deſſus de Dieu; pluſieurs de cette Caſte vile ſe dévouent à ſon culte. Pour l'honorer, ils ont coutume de danſer, ayant ſur la tête pluſieurs cruches d'eau poſées les unes ſur les autres: ces cruches ſont garnies de feuilles de *Margoſier*, arbre qui

lui eſt conſacré. Pendant la petite vérole, on en place toujours quelques branches dans le lit du malade, & ce n'eſt qu'avec elles qu'on lui permet de ſe gratter : on en place encore au-deſſus du lit, dans les autres chambres, ſur les toits, & les voiſins en mettent auſſi ſur leurs maiſons.

Les Indiens craignent beaucoup cette Déeſſe ; ils lui élévent des temples dans toutes les Aldées : on ne place dans le ſanctuaire que ſa tête, à laquelle ſeule les Indiens de bonne Caſte adreſſent leurs vœux ; ſon corps eſt placé à la porte du temple, & devient l'objet de l'adoration des Parias (*a*).

(*a*) *Mariatale* eſt déſignée par tous les Auteurs qui ont écrit ſur la Mythologie indienne, ſous le nom de diable *Ganga*. On lui ſacrifie des boucs. Ces ſacrifices ſanglans ne ſe font point aux ſouverains Dieux, mais aux Dieux malfaiſans. Les Indiens ont cela de commun avec les Égyptiens, les Grecs & les Romains ; ce qui fait dire à S. Auguſtin (*de Civit. Dei, Lib. VIII, Cap.* 3), qu'il falloit ſe concilier les mauvais eſprits par des victimes ſanglantes, mais les bons par des fêtes & des réjouiſſances ; les premiers ſans doute, pour qu'ils ne faſſent point de mal, les autres pour qu'ils faſſent du bien :

Mariatale devenue impure par le mélange de sa tête avec un corps de Parichi, & craignant de n'être plus adorée de son fils Parassourama, pria les Deverkels de lui accorder un autre enfant, & ils lui donnèrent *Catavarayen*; les Parias partagent leurs adorations entre sa mère & lui. C'est le seul de tous les Dieux auquel on offre des viandes cuites, du poisson salé, du tabac, &c. parce qu'il est issu d'un corps de Parias.

On ne fait point de fêtes publiques pour

---

car tous les Peuples anciens ont admis deux principes : ils appelloient le premier *Orosmade* & le second *Arimane*. Orosmade étoit sorti de la plus pure lumière, & Arimane des ténèbres les plus profondes : le premier, selon eux, avoit créé toutes les bonnes choses, les astres, les hommes, les plantes & tous les animaux ; le second, au contraire, toutes les choses mauvaises, comme le poison, le venin, les maladies, la guerre. Ce sujet est amplement traité dans l'*Isis* & l'*Osiris* de Plutarque. Cette opinion singulière est venue aux Anciens de ce qu'ils pensoient qu'un Dieu, bon par essence & la source de tout bien, ne pouvoit être aussi la cause de tout le mal que les hommes commettent chaque jour, & qu'il n'étoit pas raisonnable de croire qu'il donnât d'une main la vie & l'aliment, & de l'autre le poison & la mort.

Ayénar, quoique fils de Chiven & de Vichenou, parce qu'il n'eſt pas Dieu de la première claſſe ; cependant comme Dieu protecteur du bon ordre & de la police, il reçoit les vœux de ceux qui prétendent à ſes graces. Ils vont lui ſacrifier des cabrits & des coqs dans ſes temples ſolitaires bâtis loin des villes, des villages & des chemins ; ils lui conſacrent auſſi des chevaux de terre cuite qu'ils expoſent devant ſon temple dans des lieux couverts.

Dans le cours de l'année, on célébre pluſieurs fêtes en l'honneur de *Manarſuami* ; mais elles n'ont point de jour fixe. Dans les jours qu'on leur aſſigne, on fait beaucoup de cérémonies dans ſon temple; quoique ce Dieu ne ſoit pas bien connu, pluſieurs Indiens ne laiſſent pas de l'adorer, perſuadés qu'il eſt le même que Soupramanier : mais les Brames ne veulent pas en convenir, & condamnent ſon culte.

La ſeule fête publique en l'honneur de *Darma-Raja* & de *Drobédé*, eſt celle de

OF THE BOMBAY BRANCH

P. Sonnerat pinx.

Poisson Sc.

FÊTE DU FEU,
en l'Honneur de Darma-Raja et de Drobedé.

Nerpou-Tiroundl, ou *fête du Feu*, parce qu'on marche sur cet élément. Elle dure dix-huit jours, pendant lesquels ceux qui font vœu de l'observer, doivent jeûner, se priver des femmes, coucher sur la terre, sans natte, & marcher sur un brasier. Le dix-huitiéme, ils s'y rendent au son des instrumens, la tête couronnée de fleurs, le corps barbouillé de safran, & suivent en cadence les figures de Darma-Raja & de Drobédé son épouse, qu'on y conduit processionnellement : lorsqu'ils sont auprès du brasier, on le remue pour ranimer son activité ; ils prennent un peu de cendres dont ils se frottent le front, & quand les Dieux en ont fait trois fois le tour, ils marchent plus ou moins vîte, selon leur dévotion, sur une braise très-ardente, étendue sur une espace d'environ quarante pieds de longueur. Les uns portent leurs enfans sous le bras, les autres des lances, des sabres & des étendards.

Les plus fervens traversent ce brasier plusieurs fois : après la cérémonie, le Peuple

s'empresse de ramasser un peu de cendres pour s'en barbouiller le front, & d'obtenir des Dévôts quelques-unes des fleurs qui les décorent pour les conserver précieusement. C'est en l'honneur de Drobédé, qu'on fait cette cérémonie. Elle épousa cinq frères à la fois ; tous les ans elle en quittoit un pour passer dans les bras d'un autre ; mais auparavant, elle avoit soin de se purifier par le feu. Telle est l'origine de cette fête singulière ; elle n'a point de jours fixes : cependant on ne peut la célébrer que dans le mois de Chitteré, de Vayassi ou d'Ani, qui sont les trois premiers mois de l'année.

CHAPITRE VI.

Cérémonies particulières des Indiens.

DU POUTCHÉ.

On comprend ſous le nom de *Poutché* toutes les cérémonies qu'exige journellement le culte des différentes Divinités : elles conſiſtent à baigner le Dieu avec de l'eau & du lait, à l'oindre de beurre & d'huiles odoriférantes, à le couvrir de riches draperies, & à le ſurcharger de pierreries, que l'on change chaque jour, ainſi que les autres ornemens, quand la Pagode eſt opulente. On lui préſente auſſi des lampes, où l'on conſume du beurre au lieu d'huile. On lui jette ſéparément, l'une après l'autre, dans un nombre fixé par les livres ſacrés, des fleurs d'une eſpéce particulière, qui lui

83470

ſont conſacrées : pendant tout le tems de la cérémonie, les Danſeuſes forment des pas au ſon des inſtrumens devant ſa ſtatue. Une partie des Brames avec des émouchoirs de crin blanc ou de plumes de paon, en écartent les inſectes, & le reſte eſt occupé à lui préſenter les offrandes : car les Indiens ne viennent jamaïs au temple les mains vuides. Ils apportent à volonté, du riz, du camphre, du beurre, des fleurs & des fruits ; lorſqu'ils n'ont rien de tout cela, les Brames leur donnent des fleurs, dont ils ont toujours des corbeilles prêtes, & après en avoir exigé le païement, ils les offrent au Dieu au nom des adorateurs.

Il n'appartient qu'aux Brames de faire le Poutché dans les maiſons particulières, parce qu'il faut que la Divinité y ſoit préſente, & qu'ils ont ſeuls le droit de la faire deſcendre ſur la terre. Dans certaines fêtes de l'année, tous les Indiens ſont obligés à cette cérémonie : elle conſiſte à faire des offrandes & un ſacrifice au Dieu. Le Brame

difpofe à cet effet un lieu que l'on purifie avec de la bouze de vache dont on enduit le pavé, & de l'urine du même animal, dont on afperge la chambre. On met au milieu une cruche d'eau couverte, autour de laquelle on allume des lampions pleins de beurre. Lorfque tout eft préparé, le Brame affis à terre, la tête nue, récite des prières, & de tems en tems jette fur la cruche des fleurs & du riz; lorfque les évocations font finies, le Dieu doit fe trouver dans la cruche: alors on lui fait des offrandes, mais intéreffées; car on lui préfente ce qu'on defire que l'année rende au centuple, comme des fruits, du riz & du bétel, mais point d'argent. Le Brame fait enfuite le facrifice qui confifte à brûler devant la cruche plufieurs morceaux de bois, que lui feul a le droit de jetter au feu l'un après l'autre, & aux inftans où l'exige la prière qu'il récite: la cérémonie faite, le Brame congédie le Dieu par une autre prière.

DU DIBARADANÉ.

LE *Dibaradané* ou offrande du feu, eſt auſſi une cérémonie journalière en l'honneur des Dieux; elle fait partie du Poutché. Le Brame qui officie tient d'une main une clochette qu'il ſonne, & de l'autre une lampe de cuivre pleine de beurre; il la fait paſſer & repaſſer autour de la ſtatue du Dieu qu'on adore : pendant ce temps, les Bayadères chantent ſes louanges en danſant (*a*). Les

(*a*) C'étoit une cérémonie fort en uſage chez les Anciens, de danſer devant les Dieux pendant le ſervice divin, les jours de fêtes. Les Prêtres de Mars, nommés *Salii*, étoient fort eſtimés des Romains : c'étoient d'excellens *Saltinbanques*. On danſoit à *Délos* pendant le ſervice divin. Chez les Grecs & les Romains, cette danſe s'exécutoit d'une façon fort ſingulière : on alloit en danſant du côté gauche de l'autel au côté droit, voulant imiter le cours du ciel, qui va d'orient en occident; enſuite on retournoit du côté droit au côté gauche, ce qui repréſentoit la marche des planétes.

L'origine de cette danſe eſt fort incertaine. Le Roi David danſa devant l'Arche, que l'on ramenoit de chez les Philiſtins, & fit ſans doute danſer ſes ſujets en pinçant de la harpe. On

assistans, dans le recueillement & les mains jointes, adressent leurs vœux à l'idole ; après quoi le Brame rompt les guirlandes qui l'ornoient, en distribue les fragmens au Peuple, & reçoit de lui les offrandes qu'il apporte à la Divinité.

DE L'ABICHÉGAM.

L'Abichégam fait partie du Poutché; cette

---

trouve dans l'*Exode* que les Juifs dansèrent devant le veau d'or; mais on ne verra guères de Peuple choisir, comme les Indiens, des filles sans vertu pour danser devant leurs idoles. Cependant elles sont réputées honnêtes, à cause de leur ministère, quoique d'ailleurs leur lasciveté doive les faire regarder comme libertines: peut-être aussi que ces filles de Pagodes sont privilégiées, & qu'on les regarde comme chéries des Dieux, depuis l'aventure arrivée à l'une d'elles.

Dévendren, sous la figure d'un bel homme, alla trouver un jour une courtisane, pour éprouver si elle lui seroit fidelle. Il lui promit une bonne récompense, & elle le traita fort bien toute la nuit. Dévendren contrefit le mort, & la courtisane le crut de si bonne foi, qu'elle vouloit absolument être brûlée avec lui, quoiqu'on lui représentât que ce n'étoit pas son mari. Comme elle alloit se précipiter dans les flammes, Dévendren se réveilla & lui avoua sa supercherie; il la prit pour femme & l'emmena dans son paradis. (*Voyez Abraham Roger.*)

cérémonie consiste à verser du lait sur le Lingam. On conserve ensuite avec le plus grand soin cette liqueur, & on en donne quelques gouttes aux mourans, pour leur faire mériter par-là les délices du Caïlasson.

On trouve dans la plus haute antiquité des traces de l'Abichégam. Les premiers hommes avoient une espéce de sacrifice appellé *libation* : il se faisoit en répandant quelque liqueur, mais sur-tout de l'huile en l'honneur de la Divinité; il fut aussi en usage sous la loi écrite (*a*).

Les Indiens ont conservé cette coutume, non-seulement par rapport au Lingam, mais même en l'honneur de leurs autres Dieux. Ils leur offrent en effet des libations, les arrosent d'huile de coco, de beurre fondu

(*a*) Les Talapoins du Pégû & d'Ava, les Prêtres de Siam lavent aussi leurs idoles avec du lait, de l'huile & d'autres liqueurs : on sait aussi que les Juifs avoient des pierres sacrées, qu'ils oignoient d'huile, & auxquelles ils donnoient le nom de *Bétyles*.

ou d'eau du Gange ; ils les frottent d'huile ou de beurre toutes les fois qu'ils vont leur adresser des prières, ou leur présenter des offrandes : aussi toutes leurs idoles sont noires, enfumées, enduites & souillées d'une graisse fétide.

DU SANDIVANÉ.

LE *Sandivané* est une cérémonie que les Brames seuls font tous les jours pour les Dieux en général, & le matin pour Brouma en particulier, comme auteur de leur origine. Ils vont au lever du soleil puiser de l'eau dans un étang avec le creux de la main ; ils la jettent tantôt devant, tantôt derrière eux & par-dessus l'épaule, en invoquant Brouma, & en prononçant ses louanges ; ce qui les purifie & leur mérite ses graces. Ils en jettent ensuite au soleil pour lui témoigner leur respect & leur reconnoissance de ce qu'il a bien voulu reparoître, & chasser les ténèbres ; puis ils achevent de se purifier

par le bain. Cette eſpéce de culte fut établi par les premiers hommes, & les Indiens l'ont toujours conſervé (*a*).

DU DARPÉNON.

LE *Darpénon* eſt inſtitué en l'honneur des morts. Les Indiens, après s'être purifiés par le bain, s'aſſéient devant un Brame qui récite des prières; enſuite avec un petit vaſe de cuivre nommé *Chimbou*, il leur verſe de l'eau dans une main qu'ils lui préſentent ouverte & penchée de ſon côté, & il jette ſur cette main des feuilles de la plante Herbé & des graines de Gengely, en nommant les perſonnes pour leſquelles il prie : ces prières ſe font pour les *Pidours-Dévé-Dékels*, qui ſont les Déverkels protecteurs des morts.

(*a*) Les anciens Prêtres égyptiens ſe purifioient de même le matin par le bain, & ſe plongeoient dans les eaux ſacrées du Nil; culte qu'ils pouvoient bien avoir reçu des Indiens.

DU NAGAPOUTCHÉ.

LE terme de *Nagapoutché* signifie *office de la couleuvre :* les femmes sont ordinairement chargées de cette cérémonie. Lorsqu'à certains jours de l'année elles veulent s'en acquitter, elles vont sur les bords des étangs où croissent l'*arichi* & le *margosier :* elles portent sous ces arbres une figure de pierre représentant un Lingam entre deux couleuvres; elles se baignent, & après l'ablution, elles lavent le Lingam, brûlent devant lui quelques morceaux d'un bois particulièrement affecté à ce sacrifice, lui jettent des fleurs, & lui demandent des richesses, une nombreuse postérité, & une longue vie pour leurs maris (*a*). Il est dit dans les Chastrons que lorsque la cérémonie du Nagapoutché se fait dans la forme prescrite, on

(*a*) Cette dernière demande se nomme *Manguélia-Vourdon*, ou *pénitence pour le Taly*. Manguélion ou Taly sont synonymes.

obtient toujours ce qu'on demande (*a*) : la prière finie, la pierre eſt abandonnée ſur les lieux; on ne la rapporte jamais à la maiſon : elle ſert au même uſage à toutes les femmes qui la trouvent. S'il n'y a point au bord de l'étang d'arichi ni de margoſier, on y porte une branche de chacun de ces arbres qu'on plante pour la cérémonie aux deux côtés du Lingam, & dont on lui fait un dais. L'arichi eſt regardé par les Indiens comme le mâle, & le margoſier comme la femelle, quoique ces arbres ſoient de deux genres bien différens l'un de l'autre.

(*a*) Quelque bizarre que ſoit ce culte, on le voit établi chez tous les Anciens; & les Modernes ont encore enchéri ſur eux.

CHAPITRE VII.

Des Religieux Indiens.

DANS toutes les Religions on a vu des enthousiastes s'isoler dans les déserts, & passer leur vie dans les mortifications & les prières; mais cette pieuse effervescence ne fut pas de longue durée. Les descendans de ces premiers Anachoretes se rapprochèrent bien-tôt des villes, & paroissant ne s'occuper que de Dieu, leurs regards se portèrent avidement sur la terre; ils voulurent être honorés, puissans & riches, quoiqu'ils affectâssent le mépris des grandeurs, le désintéressement & l'humilité la plus profonde; s'ils recueilloient de brillans héritages, ce n'étoit que pour empêcher qu'ils ne tombâssent dans des mains profanes, ou pour faciliter aux hommes le moyen de gagner

le ciel par l'exercice de la charité : s'ils bâtiſſoient des palais ſuperbes, ce n'étoit pas pour ſe loger d'une manière agréable, mais pour élever un monument à la piété généreuſe de leurs bienfaiteurs : & comment ne pas les croire? ils avoient l'extérieur ſi pénitent, leur mépris pour les jouiſſances paſſagères de ce monde paroiſſoit être de ſi bonne-foi, qu'on les voyoit ſe livrer à toutes les douceurs de la vie, ſans ſe douter qu'ils en euſſent l'idée.

Tels ont été les Miniſtres de toutes les Religions : ce n'eſt que dans l'Inde qu'on trouve encore de ces imaginations exaltées qui ſe complaiſent dans les ſacrifices les plus pénibles, & dans les pratiques les plus auſtères.

Les Gentils ont pluſieurs eſpéces de religieux; la plus révérée de toutes eſt celle des *Saniaſſis* ou *Sanachis* : le peuple la regarde comme ſainte. Le Saniaſſi eſt ou Brame ou Choutre ; il ſe dévoue entièrement à la Divinité : les vœux qu'il fait ſont d'être pauvre, chaſte

chaſte & ſobre; ne poſſédant rien, ne tenant à rien; il erre de tous côtés, preſque nud, la tête raſée, n'ayant qu'une ſimple toile jaune qui lui couvre le dos; il ne vit que d'aumônes, & ne mange que pour s'empêcher de mourir. Les hommes de toutes les Caſtes, à l'exception des Parias, peuvent être Saniaſſis; chaque ſecte a les ſiens: ils vivent comme les anciens Brachmanes, & ſuivent la même doctrine, ce qui feroit croire qu'ils ſont leurs deſcendans.

Les *Pandarons* ne ſont pas moins révérés que les Saniaſſis. Ils ſont de la ſecte de Chiven, ſe barbouillent toute la figure, la poitrine & les bras avec des cendres de bouze de vache. Ils parcourent les rues, demandent l'aumône, & chantent les louanges de Chiven, en portant un paquet de plumes de paon à la main, & le Lingam pendu au col; pour l'ordinaire ils ont auſſi quantité de colliers & de braſſelets d'*Outrachon* (*a*). Le Pandaron qui ne ſe vêtit point

(*a*) Semence d'un fruit aigre qui ne croît qu'au Nord de

de toile jaune, se marie & vit en famille; celui qui fait vœu de chasteté, s'appelle *Tabachi:* il diffère du Saniassi, en ce qu'il vit en société, soit avec sa famille, soit avec d'autres Pandarons; il témoigne sa reconnoissance à ceux qui lui font l'aumône, en leur donnant des cendres de bois de sandal & de bouze de vache, qu'il dit rapporter des lieux saints. Le nom de *Pandaron* est collectif pour les Religieux de Chiven, comme celui de *Tadin* pour ceux de Vichenou.

Le *Caré-Patrépandaron* est une espéce de Pandaron; il fait vœu de ne plus parler; il

---

l'Inde. On l'appelle également *noyau de Routren*, parce que les sectateurs de ce Dieu croient qu'il se plaît à s'y renfermer. Les zélés en portent toujours au moins un sur eux, pour écarter Yamen, Dieu de la mort, s'ils venoient à mourir subitement dans les rues. Cette semence est presque ronde, très-dure, & ciselée comme un noyau de pêche. C'est d'après ces élévations, qui forment par hasard quelques figures, que les Saniassis sectateurs de Chiven & les Pandarons y découvrent quelqu'une des incarnations de ce Dieu.

entre dans les maiſons & demande l'aumône en frappant des mains ſans rien dire. Ceux qui lui font la charité, lui portent le riz tout cuit & le mettent dans ſes mains, il le mange dans l'endroit où on le lui donne, ſans en rien réſerver, & s'il ne lui ſuffit point, il va dans une autre maiſon faire la même cérémonie. Son nom eſt ſignificatif; *Caré* veut dire *Main* & *Patré*, *aſſiette*.

Le *Paéni-Caori* eſt auſſi une eſpéce de Pandaron chargé de porter les offrandes que les Indiens font au temple de *Paéni*, dédié à Soupramanier: ces offrandes conſiſtent en argent, ſucre, miel, camphre, lait, beurre, cocos, &c. Il eſt ordinairement habillé de jaune comme les Pandarons, & porte les préſens qu'il doit faire aux deux bouts d'un bâton; pour ſe mettre à l'abri du ſoleil, il ajuſte ſur le bâton un tendelet de drap rouge, tel à-peu-près que celui d'un palanquin.

Les *Cachi-Caôris* ſont une autre eſpèce de Pandarons, qui font le pélérinage de

Cachi, d'où ils rapportent de l'eau du Gange dans des vases de terre (*a*); ils doivent la porter jusqu'à Raméssourin près du cap Commorin, où est un temple très-renommé de Chiven. Cette eau se répand sur le Lingam de ce temple (*b*); ensuite on la ramasse

---

(*a*) Tout homme, à l'exception du Paria, peut remplir le même office, sans être Religieux.

(*b*) Les Indiens croient que ce Lingam est celui que le Dieu Anoumar rapporta du Gange par ordre de Rama; que ce dernier voulut lui rendre ses adorations après avoir détruit le Géant Ravanen, & que l'étang qui est dans le même temple a été creusé par les mains de Vichenou. Ce Lingam s'appelle *Ramanada-Suami*, qui veut dire *Dieu adoré par Rama*: l'étang se nomme *Danoucobi*. Les Brames, pour l'accréditer, font accroire que ceux qui s'y baignent, obtiennent le pardon de leurs péchés & qu'ils en sont purifiés. Les Indiens y portent des offrandes & y viennent en pélerinage des pays les plus éloignés: mais pour que cet acte soit plus méritoire, il faut que le pélerin se soit préalablement rendu sur les bords du Gange, qu'il ait couché sur la terre, jeûné pendant la route, & qu'il rapporte sa charge d'eau de ce fleuve, pour baigner le Lingam qu'il va adorer. M. Paw, dans ses *Recherches philosophiques*, parle de ces mêmes pélerins; mais c'est à tort qu'il prétend qu'ils vont jusqu'en Sibérie. Cette erreur lui a fait supposer que la religion des Gentils dérive de celle de Lama: les Indiens n'ont aucune connoissance de ce Dieu.

pour la diſtribuer aux Indiens : ceux-ci la conſervent religieuſement, & lorſqu'un malade eſt à l'agonie, on lui en verſe une ou deux gouttes dans la bouche, de même que ſur la tête.

On trouve encore dans l'Inde nombre de Religieux de la ſecte de Vichenou, tels que le *Tadin*, le *Satadéven*, le *Vaïchenavin*, &c.

Le Tadin va mendier de porte en porte en danſant & chantant les louanges & les métamorphoſes de Vichenou ; pour s'accompagner, il bat d'une main ſur une eſpèce de tambour, & quand il a fini chaque verſet, il bat ſur un plateau de cuivre avec une baguette qu'il tient dans les deux premiers doigts de l'autre main : ce plateau lui pend au-deſſous du poignet, & rend un ſon très-fort & très-aigu ; ſur la cheville des pieds, il porte des anneaux de cuivre que l'on appelle *Chélimbou* : ces anneaux ſont creux & remplis de petits cailloux ronds qui font beaucoup de bruit ; ce qui lui ſert encore

d'accompagnement & de mesure pour le chant & pour la danse. Ces Religieux se couvrent le corps d'une toile jaune, & quand ils se réunissent dans les villages, ils ont un chef qui n'est distingué des autres que par un grand bonnet rouge dont le bout se recourbe en avant, & se termine en tête d'oiseaux ; les autres ne portent qu'une simple toque jaune.

Les Satadévens forment une Caste religieuse, dans laquelle les autres Indiens ne peuvent pas entrer ; ils naissent Religieux, se marient, & vivent en famille. Quoiqu'ils s'occupent à faire des colliers de fleurs pour les vendre, cela n'empêche pas qu'ils ne demandent l'aumône, en chantant comme les Tadins ; mais ils s'accompagnent avec un instrument qui ressemble à notre guitare.

Les Vaïchenavins forment une Tribu, comme les Satadévens. La seule chose qui les distingue de ces derniers est un petit vase de cuivre, qu'ils portent sur la tête, & dans lequel ils mettent les aumônes qu'on leur fait.

Le *Poutchari* ſe dévoue au culte de *Manarſuami*, ou de Darma-Raja ; tout homme, excepté le Paria, peut embraſſer cet état ; ils font les cérémonies dans les temples de ces deux Divinités.

Les Brames regardent ce culte comme idolâtre, & jamais un ſectateur de Vichenou ne ſera le Poutchari de Manarſuami, parce que les Vichenouviſtes prétendent que ce Dieu n'eſt qu'une transfiguration de Soupramanier, fils de Chiven. Le Poutchari de Darma-Raja peut être de l'une ou de l'autre ſecte; mais ni l'un, ni l'autre ne ſont jamais Pandarons, ni Tadins. Celui de Manarſuami va dans les rues chantant les louanges de Chiven & de Soupramanier, tandis que l'autre chante celle de Darma-Raja ; le premier s'accompagne du chélimbou, le ſecond ne ſe ſert que d'une clochette; mais ſa femme, pour l'ordinaire, l'accompagne avec des caſtagnettes, & pour terminer chaque verſet, elle dit, *oui*, comme pour applaudir à ce que ſon mari vient de chanter. Quel-

quefois il porte avec lui des tableaux où ſont repréſentées la vie & les guerres du Dieu qu'il adore; il lit ou chante en public quelques verſets de ſa vie en montrant les exploits du Roi déifié. D'autre fois, il prononce ſes ſentences ou récite ſes fables, afin d'attirer l'aumône des paſſans.

Le Poutchari de Manarſuami, ſe ſert à-peu-près du même ſtratagême; il s'aſſied dans les rues, dans les places publiques, & ſur les chemins les plus fréquentés, en chantant les louanges du Saint ou du Dieu qu'il révére: pluſieurs acolytes accompagnent ſa voix, les uns avec un petit tambour, qu'ils appellent *oudoukai*, ſur lequel ils frappent avec les doigts; d'autres crient de tems-en-tems avec lui pour appuyer ce qu'il dit: il porte une boëte pleine de cendres de bouze de vache, qu'il diſtribue à ceux qui lui font l'aumône.

Les Poutcharis ſe marient & peuvent quitter cet état quand il leur plaît; leur nom vient de *Poutché*, qui veut dire *Cérémonie journalière* qu'on fait aux Dieux.

La Déesse Mariatale a aussi ses Poutcharis, que l'on nomme *Baïniens*, parce qu'ils accompagnent leurs chants d'un instrument, appellé *Baïni*. Les Baïniens sont, pour la plûpart, de la Caste des Parias; ils ne courent point dans les rues comme les autres Religieux, & ne demandent l'aumône que dans les temples de Mariatale.

Enfin les Indiens ont des Religieux *Pénitens*, par lesquels je terminerai ce Chapitre; ils sont chez les Gentils, ce que les *Fakirs* sont chez les Mogols: le fanatisme leur fait tout abandonner, biens, famille, &c, pour aller traîner une vie misérable; la plûpart sont de la secte de Chiven: les seuls meubles qu'ils puissent avoir sont un Lingam, auquel ils offrent continuellement leurs adorations, & une peau de tigre sur laquelle ils se couchent. Ils exercent sur leur corps tout ce qu'une fureur fanatique peut leur faire imaginer: les uns se déchirent à coups de fouet, ou se font attacher au pied d'un arbre par une chaîne que la mort seule peut

brifer; d'autres font vœu de refter toute la vie dans une pofture génante, telle que de tenir les poings toujours fermés, & leurs ongles, qu'ils ne coupent jamais, leur percent les mains par fucceffion de tems; on en voit qui ont toujours les bras croifés fur la poitrine, ou bien les mains élevées au-deffus de la tête; de forte qu'il ne leur eft plus poffible de les plier. Ces pauvres malheureux ne peuvent boire ni manger que par le fecours de quelques difciples qui les fuivent: qu'on juge de la violence qu'ils fe font pendant bien des années, pour réduire leur bras à cet état d'inaction. Plufieurs s'enterrent & ne refpirent que par une petite ouverture; ils demeurent ainfi fous terre un tems fi confidérable, qu'il eft étonnant qu'ils n'étouffent pas: quelques-uns moins fanatiques fe contentent de s'enterrer feulement jufqu'au col. On en trouve qui ont fait vœu de refter toujours debout fans fe coucher; ils dorment appuyés contre une muraille ou contre un arbre, & pour s'ôter les moyens

de pouvoir dormir commodément, ils s'engagent le col dans de certaines machines qui ressemblent à une espéce de grille, dont ils ne peuvent plus se débarrasser. D'autres se tiennent des heures entières sur un seul pied les yeux fixés sur le soleil, & considérent cet astre avec une grande contention d'esprit: quelques-uns pour avoir plus de mérite se tiennent de même un pied en l'air, & ne s'appuient de l'autre que sur l'orteil, ayant de plus les deux bras élevés; ils sont placés au milieu de quatre vases pleins de feu, & contemplent le soleil avec des yeux immobiles. Il y en a qui paroissent tout nuds devant le peuple, & cela pour lui montrer qu'ils ne sont plus susceptibles d'aucune passion, qu'ils sont rentrés dans l'état d'innocence, depuis qu'ils ont abandonné leur corps à la Divinité. Le peuple persuadé de leur vertu, les regarde comme des saints, & pense qu'ils obtiennent de Dieu tout ce qu'ils lui demandent: chacun croyant faire une œuvre très-pieuse, s'empresse à leur porter à man-

ger, à mettre les morceaux dans la bouche de ceux qui se sont interdit l'usage de leurs mains, & à les nettoyer; quelques femmes vont jusqu'à baiser leurs parties naturelles & les adorer, tandis que le Pénitent est dans l'état de contemplation : cependant leur nombre à diminué chez les Indiens, depuis que ces derniers sont opprimés & réduits en esclavage: le seul que j'ai vu s'étoit percé les joues avec un fer qui lui traversoit la langue, & étoit rivé de l'autre côté de la joue avec un autre morceau de fer qui formoit un cercle par-dessous le menton.

Peut-être ont-ils regardé les calamités publiques, comme des pénitences assez dures, & sans doute on ne doit pas être ingénieux à se préparer des supplices, quand la nature & les hommes concourent à nous en accabler; on peut s'en reposer sur les fléaux destructeurs de l'une, & sur la tyrannie des autres.

Le caractère de ces Pénitens est d'avoir un grand fond d'orgueil, d'être pleins d'estime

pour eux-mêmes, & de ſe croire des ſaints. Ils évitent ſûr-tout d'être touchés par les gens de baſſe Caſte & les Européens, de crainte d'être ſouillés; ils ne laiſſent même pas toucher leurs meubles: ſi on s'approche d'eux, ils s'éloignent auſſi-tôt. Ils ont un ſouverain mépris pour tous ceux qui ne ſont pas de leur état, & les regardent comme profanes; ils n'ont rien ſur eux qui ne paſſe pour renfermer quelque myſtère, & qui ne ſoit digne d'une grande vénération.

L'hiſtoire indienne conſerve la mémoire d'une infinité de Pénitens célèbres dans l'antiquité, que ceux d'aujourd'hui ſe font gloire de prendre pour modèles.

Les Anciens avoient diverſes ſectes, qu'on peut comparer aux Religieux indiens: ils menoient une vie errante & vagabonde; ils alloient de ville en ville chanter les victoires des Dieux, & condamnés à une pauvreté volontaire, ils mendioient ſous le voile de la religion. Les *Eſſéniens* ſe croyoient plus ſaints & plus purs que les autres Juifs; ils

faiſoient vœu de chaſteté, vivoient dans les déſerts, ne mangeoient rien qui eût vie, & ſe nourriſſoient de racines. Ils avoient en horreur l'effuſion du ſang, & ſur-tout celle qui ſe faiſoit dans les ſacrifices : ils chantoient leurs hymnes, comme la plupart des Religieux Indiens, en danſant.

Les *Pythagoriciens* chez les Grecs mettoient tout en commun, s'abſtenoient de viandes & de liqueurs, & ne ſe nourriſſoient que de légumes; ils étoient ſans ceſſe en contemplation, obſervant le plus rigoureux ſilence.

Les Druides, Prêtres des anciens Gaulois, menoient dans les forêts, comme les Religieux indiens, une vie ſolitaire & obſervoient auſſi le célibat.

CHAPITRE VIII.

Des pratiques de vertu, de la Métempſycoſe, du Paradis & de l'Enfer.

ADORER l'Être ſuprême, invoquer ſes Dieux tutélaires, être affable envers les hommes, avoir ſur-tout pitié des malheureux & les ſecourir, ſupporter patiemment les adverſités de la vie, fuir le menſonge, s'abſtenir de ſa femme avant le quatriéme jour de ſa période, n'aimer qu'elle, avoir en horreur l'adultère, lire & entendre lire les hiſtoires divines, parler peu, faire l'aumône, jeûner, prier, prendre le bain pendant les tems marqués (*a*), tels ſont les devoirs gé-

(*a*) L'uſage des bains eſt aſſez naturel dans un pays brûlé par l'ardeur du ſoleil ; les Peuples ont dû y être portés pour ſe rafraîchir & entretenir la propreté du corps : enſuite la politique, de concert avec la religion, en a fait une obligation légale, & la ſuperſtition y a bien-tôt attaché un moyen de ſe ſanctifier & d'acquérir des perfections imaginaires.

néraux que les livres ſacrés impoſent à tous les Indiens, ſans exception de Caſte ni de Tribu.

Ces livres contiennent encore des préceptes particuliers : par exemple les Brames dans l'état de *Gourou* (*a*), ſont obligés d'apprendre, & d'enſeigner les Védams (*b*), de faire les ſacrifices ou de veiller à ce qu'on les faſſe, de recevoir l'aumône, & de la faire aux autres.

Les Rajas, qui compoſent la ſeconde Tribu, doivent étudier les Védams, faire les ſacrifices, garder le pays, & faire la guerre aux ennemis de l'État.

Les Vaſſiers ou Vaniguers, qui forment

(*a*) *Gourou* eſt le Grand-Prêtre : c'eſt lui qui inſtruit de la religion, qui dirige & fait les ſacrifices. (*Voyez la note de la page* 80.)

(*b*) Les Indiens entendent apparemment par les Védams, les Commentaires de ces mêmes livres ſacrés, puiſque nous avons vu que les Brames en interdiſent la connoiſſance à tous les hommes qui ne ſont pas de leur Tribu, & qu'il eſt même douteux qu'ils aient jamais exiſté.

la troisiéme, sont également obligés d'étudier les Védams, de faire les sacrifices, & de s'adonner aux exercices de leur profession; savoir, les *Bons-Vassiers* de cultiver la terre, les *Govassiers* de garder les bestiaux, de les faire multiplier, & les *Donavassiers* de faire le commerce de l'or & de l'argent.

La quatriéme, dont les membres sont appellés *Choutres*, est tenue de servir fidèlement les trois premières.

Pour ce qui est des devoirs relatifs aux individus, ils consistent de la part de la femme, à veiller sur son ménage, à se faire estimer & chérir de ses parens, à s'orner pour plaire à son époux: la méchanceté du mari ne la dispense pas de son devoir; elle doit toujours se conduire de manière à le rendre meilleur, & le regarder comme son Dieu. Si elle le fait, elle en sera récompensée dans cette vie & dans l'autre.

Le Bramassari, ou jeune Brame, doit être sobre, modeste, silencieux, faire ses prières à des heures réglées, étudier les Védams,

respecter son Gouroù, le remercier au commencement & à la fin de chaque instruction journalière, & lui rendre toutes sortes de services ; ce n'est qu'en sa présence & de son aveu qu'il peut manger le riz qu'il a mendié de porte en porte : ses marques distinctives doivent être le *Pounanoul* (*a*) le paquet de feuilles de vertu qu'il à dans ses mains, un brin d'herbe, en forme d'anneau, qu'il met à son doigt, & une ceinture d'herbe *Nanel* : un morceau de toile doit lui couvrir les parties naturelles, & une peau de cerf doit lui servir de lit : sur-tout il faut qu'il évite la rencontre des femmes. Le cœur de l'homme est semblable au beurre qui se fond à l'approche du feu. La fréquentation des femmes l'amollit & le rend susceptible d'amour : Brouma lui-même se trouvant seul avec sa fille, conçut & satisfit une passion criminelle.

Le Solitaire ne doit se nourrir que des

(*a*) Le *Pounanoul* est le cordon de fil de coton que les Brames portent en écharpe.

fruits & des racines du désert; il peut cependant y joindre un peu de farine de riz, & les manger après en avoir fait l'offrande à l'Être suprême; il faut qu'il aille chercher sa nourriture toutes les fois qu'il en a besoin, qu'il porte ses cheveux empaquetés, qu'il habite une grotte, couche sur la terre, & s'habille de l'écorce d'un arbre. Si ses forces le lui permettent, il vivra pendant douze ans de cette manière; & quand il ne pourra plus agir, il s'abstiendra de toute nourriture, & travaillera sérieusement à renfermer ses sens dans son ame, & son ame dans l'Être suprême qui est Dieu.

Le Solitaire ou Saniassi, capable de mener une vie religieuse, ne doit avoir d'autres vêtemens qu'un morceau de toile pour couvrir sa nudité, ni d'autres meubles qu'un bâton & une cruche: s'il s'arrête dans une ville ou dans un village, ce ne doit être que pour une nuit. Il doit méditer sur les vérités des Védams, ne jamais disputer sur ces matières, être sobre, manger une seule fois

dans la journée un peu de riz ou de lentilles, & desirer sa dernière heure : s'il est plus courageux, il quittera le bâton & la cruche, & deviendra muet, sourd, imbécille & fou. La chaleur, le froid, les injures, les louanges, les richesses, la pauvreté, tout cela lui doit être égal.

Le Séculier doit offrir à Dieu tout le bien qu'il fait, & ne s'en attribuer aucun ; entendre dévotement les sermons des Sages ; regarder comme un songe tous les biens de la vie, & n'avoir aucun attachement pour eux, pas même pour sa femme & pour ses enfans : faire les ablutions & les prières recommandées, pratiquer l'aumône, sur-tout envers les Brames, & leur donner à manger dans le tems des éclipses, lors des nouvelles & des pleines lunes, quand le soleil va du Nord au Sud & du Sud au Nord, le huitiéme & le douziéme jour de la lune, lorsqu'il arrive avec la constellation *Tirouvanam* & le neuviéme de la pleine lune du mois *Cartigué* (a).

(a) Tous ces jours sont consacrés à la dévotion, ainsi que

Il eſt encore obligé de faire les cérémonies pour la groſſeſſe de ſa femme, & pour les défunts ; de tirer l'horoſcope de ſes enfans, & de viſiter les lieux ſaints. L'habitation où ſe raſſemblent beaucoup de Brames eſt très-ſainte ; la dignité de ces perſonnages eſt au-deſſus de toute comparaiſon ; Vichenou lui-même les révère ; la pouſſière de leurs pieds eſt vénérée dans le ciel, ſur la terre & dans les abîmes. Cependant un Sage eſt incomparablement plus noble qu'un Brame.

Enfin les Artiſans ſont tenus de ne point ſe ſouſtraire aux devoirs de leur état ; celui qui ſe conduit avec prudence, douceur & ſageſſe, fût-il de la Caſte la plus baſſe, ſera eſtimé dans ce monde & récompenſé dans

ceux de la commémoration des morts & des conſtellations ſous leſquelles on eſt né. Il en eſt de même du troiſiéme jour après la pleine lune du mois *Vayaſſi*, du ſeptiéme après la pleine lune du mois *Maſſi*, du quinziéme de la nouvelle lune du mois *Prétachi*, de tous les douziémes de lune qui ſont en conjonction avec les conſtellations *Outram*, *Outradam*, *Outraladi*, ou des mois *Margazi*, *Taï*, *Maſſi* & *Pangouni*.

l'autre : car certainement il n'y a qu'une bonne conduite qui rende essentiellement noble, la noblesse de naissance n'étant qu'une distinction extérieure & arbitraire.

On voit par cet exposé, que la morale des Indiens est très-pure ; ils ont les mêmes vertus que nous, & quoique la plûpart des figures représentées dans leurs temples soient obscènes, la décence leur est expressément recommandée & ils l'observent parfaitement : il en est de même de la continence qu'ils ne gardent pas si exactement ; la facilité d'avoir des danseuses, qui par intérêt & par libertinage se vouent au public, les fait manquer à une vertu qui leur est ordonnée ; cependant la loi, pour se prêter à la chaleur du climat, leur permet la pluralité des femmes : ils ne se servent ordinairement de cette permission, que lorsqu'après quelques années de mariage, ils ne peuvent point avoir d'enfans avec la femme qu'ils ont épousée.

Les vertus principalement ordonnées,

ſont la reconnoiſſance & la charité, & aucun Indien ne s'exempte de cette dernière.

Quant aux vertus morales, celle de la piété qui fait reſpecter la vie dans tous les êtres, eſt préférable au zèle qui les offre aux Dieux en ſacrifice. Les vaches immolées ſur leurs autels causeront dans l'autre monde, des ſupplices inouis aux Sacrificateurs (*a*). Le véritable ſacrifice eſt celui de l'ame : les ignorans adreſſent leurs vœux à des idoles façonnées par la main des hommes ; mais le Sage adore Dieu en eſprit. Celui qui mépriſe ſon corps, triomphe bien-tôt de ſes deſirs, & ſe rend la vertu facile. Les vertus ſe diviſent en deux claſſes, qu'il ne faut pas confondre ; l'une s'appelle *Pravarty*, & l'autre *Nivarty :* la première contient deux articles nommés *Iſchetam* & *Bourtam ;* Iſchetam renferme les actions faites dans les cérémonies religieuſes ; mais bâtir des temples &

(*a*) Ceci annonceroit que les Indiens ſacrifioient anciennement des animaux à leurs Dieux.

des chauderies, creuſer des étangs, planter des allées, &c, toutes ces bonnes œuvres ſe nomment Bourtam; ceux qui les pratiquent mourront dans le tems que le ſoleil s'avance vers le Sud, & la nuit d'un jour où la lune eſt dans ſon deuxiéme quartier; après leur mort, ils ſe trouveront dans le pays de la lune où ils ſeront heureux ſelon leur mérite.

L'ame dans l'état de Nivarty brûle du feu de la ſageſſe; ſa puiſſance anéantit les actions des ſens, & cette ame rentre dans l'immenſité de l'Être univerſel. Tout homme dans l'état de Nivarty mourra dans le tems que le ſoleil prend ſa courſe vers le Nord, & le matin d'un jour où la lune eſt dans ſon premier quartier. Élevé par les rayons du ſoleil, il ira dans le paradis de Brouma, nommé *Satialogam*, où il jouira des plaiſirs inexprimables qu'y goûtent les Dieux; la matière dont il eſt composé devient ſubtile, & ſe change en corps univerſel, & par la ſageſſe de ſon ame, il détruit la faculté de ce corps caſuel.

De ce lieu de délices, il monte dans le Sorgon, d'où les ſectateurs de Vichenou paſſent dans le Vaïcondon, & les ſectateurs de Chiven dans le Caïlaſſon.

Ceux qui révèrent les neufs Broumas, obtiendront le don de progéniture; la Déeſſe Saraſſouadi diſtribuera des richeſſes à ſes adorateurs; le Dieu du feu gratifiera les ſiens du don de la beauté. La ſanté ſera le partage de ceux du ſoleil: les Dieux des huit coins du monde accordent à leurs Dévots la facilité de pratiquer les bonnes œuvres; ainſi tous ceux qui deſirent ces ſortes de biens, s'adreſſent à ces Divinités particulières; mais ceux qui veulent parvenir à la béatitude ne s'adreſſent qu'à Dieu ſeul. Les premiers qui ne demandent que des biens temporels, oublient que la mort doit les en priver un jour. Enſuite ils regrettent de ne s'être pas livrés à la dévotion de Dieu; ſans elle les hommes reſſemblent aux arbres du déſert, & ceux qui ne ſont pas éclairés par cette dévotion, quoique d'ailleurs bien inſ-

truits, ſont de véritables bêtes de ſomme; les Sages qui pour s'attacher à Dieu mépriſent les biens terreſtres, & lui font le ſacrifice général de leurs deſirs, obtiendront la gloire pour récompenſe. Leurs ames délivrées de l'enveloppe mortelle, n'auront plus le malheur de renaître : ils ſeront en Dieu, & Dieu ſera en eux, ils le poſſéderont.

Les méchans qui ne ſe ſont point ſouciés de contempler la grandeur de Dieu, ſeront précipités dans les enfers, lieu placé ſous la terre, vers le Sud du monde nommé *Padalam :* fleuves de feu, monſtres horribles, armes meurtrières, ordures infectes, tous les maux ſont concentrés dans ce réduit terrible. Après la mort de ces malheureux, les *Emaguinguilliers* (*a*) les y entraînent liés & garottés; ils ſont battus, fouettés, foulés aux pieds : ils marcheront ſur des pointes de fer, leurs corps ſeront béquetés par des corbeaux,

(*a*) Race de Géans, ſerviteurs d'Yamen, Dieu de la mort & le Roi des enfers.

mordus par des chiens, & jettés dans une rivière enflammée. Ce n'eſt qu'après avoir exercé ſur eux toute leur cruauté, que les Miniſtres de la mort les conduiront devant Yamen. Ce juge incorruptible & ſévère les condamnera ſelon les fautes qu'ils auront commiſes.

Ceux qui mépriſent les régles de la religion ſeront jettés ſur des monceaux d'armes tranchantes, & ſouffriront ce tourment autant d'années qu'ils ont de poils ſur leur corps.

Ceux qui outragent les Brames & les perſonnes en dignités ſeront coupés par morceaux.

Les adultères ſeront contraints d'embraſſer une ſtatue rougie au feu.

Ceux qui manquent à leur devoir, qui n'ont pas ſoin de leur famille, & qui l'abandonnent pour courir le pays, ſeront continuellement déchirés par des corbeaux.

Ceux qui font mal aux hommes ou qui tuent les animaux, ſeront jettés dans des

précipices, pour y être tourmentés par des bêtes féroces.

Ceux qui n'ont pas respecté leurs parens, ni les Brames, brûleront dans un feu dont les flammes s'éléveront à dix mille yogénaïs.

Ceux qui ont maltraité les vieillards & les enfans, seront jettés dans des fours.

Ceux qui couchent avec des courtisannes, seront obligés de marcher sur des épines.

Les médisans & les calomniateurs, appliqués sur des lits de fer rougis au feu, seront contraints de manger des ordures.

Les avares serviront de pâture aux vers.

Ceux qui volent les Brames, seront sciés par le milieu du corps.

Ceux qui par esprit de vanité tuent des vaches & autres animaux dans les sacrifices, seront battus sur une enclume.

Les faux témoins seront précipités du haut des montagnes.

Enfin les voluptueux, les fainéans, & ceux qui n'ont pas eu pitié des misérables

ni des pauvres, ſeront jettés dans des cavernes brûlantes, écraſés ſous des meules & foulés par des éléphans ; leurs chairs meurtries & déchirées ſerviront de pâture à ces animaux.

Tous ces miſérables pécheurs ſouffriront de la ſorte pendant pluſieurs milliers d'années, & leurs corps impériſſables, quoique diviſés dans les ſupplices, ſe réuniront auſſitôt comme le vif-argent ; enſuite ils ſeront condamnés à une nouvelle vie, pendant laquelle ſe prolongeront leurs tourmens, & par un effet de la puiſſance divine, ils ſe retrouveront dans la ſemence des hommes : cette ſemence répandue dans la matrice de la femme, n'y ſera pendant toute une nuit que comme de la boue. Le cinquiéme jour, elle ſera comme des globules d'eau ; dans le quatriéme mois, les nerfs du fœtus ſe formeront ; dans le cinquiéme, il ſentira la faim & la ſoif ; dans le ſixiéme, un épiderme couvrira ſon corps : dans le ſeptiéme, il aura des mouvemens très-ſenſibles. Il habi-

tera le côté droit de ſa mère, & ſera nourri par le ſuc des alimens qu'elle prendra ; réduit à voltiger dans ſes excrémens, les vers le mordront ; les nourritures âcres & l'eau chaude que la mère boira, lui cauſeront des douleurs très-vives : dans le paſſage étroit, il ſouffrira beaucoup, & l'enfant né ſera ſujet encore à des peines infinies. C'eſt ainſi que cette naiſſance douloureuſe ſe réitérera juſqu'à ce que ces malheureux aient le courage de s'adonner entièrement à la pratique des vertus.

CHAPITRE IX.

Du Gange.

MAITRISÉ par les ſens, réduit à ne penſer que d'après leur témoignage, l'homme a voulu s'affranchir de leur empire & s'élever à des idées métaphyſiques; mais ſi l'on remonte à la ſource de ces prétendues ſublimités, on verra bientôt qu'elles ne doivent leur origine qu'à la perception des objets ſenſibles. C'eſt ainſi qu'on ne s'aviſa de ſanctifier les eaux, & de leur attribuer le pouvoir d'effacer les crimes, que parce qu'on vit diſparoître les taches des corps ſoumis à leur action; on crut qu'elles devoient produire le même effet ſur l'ame.

Cette erreur devenue générale, peupla les fontaines, les fleuves & les mers d'une foule de Divinités imaginaires. Il ne fut

plus permis de les traverser sans en avoir salué le Génie (*a*). Toutes les Nations se disputèrent l'avantage de posséder des eaux sacrées. Les Juifs attribuoient une vertu divine à la *Fontaine de Jeunesse ;* les Égyptiens aux sources fécondes du *Nil*, & les Indiens à toutes les rivières dont ils habitoient les bords enchantés.

Ce qui doit faire excuser ces derniers, ce seroit sans doute l'avantage qu'ils en retirent. Placés sous un ciel brûlant, dévorés par les chaleurs d'un été continuel, lorsqu'un sang enflammé circule dans leurs veines, combien ne doivent-ils pas chérir l'élément qui leur procure une fraîcheur salutaire ; il est à présumer que le premier hom-

---

(*a*) Le *Gange*, le *Quichena*, le *Polléar*, le *Cavri*, le *Colram* devinrent des rivières saintes, que les Indiens ne traversent point sans s'être lavé les mains dans leurs eaux, & sans avoir adressé leurs prières aux Dieux subalternes qui les habitent & qui dirigent leur cours. Les Grecs & les Égyptiens ne traversoient de même aucune rivière sans en avoir salué le Génie, & s'être lavé les mains dans ses eaux.

mage

mage qu'ils lui rendissent fut le simple tribut de la reconnoissance. Cette disposition du cœur est si précieuse dans l'homme, qu'on doit la respecter, lors même qu'elle se porte sur des êtres insensibles; mais les Indiens ont tellement défiguré ce culte primitif par des fables absurdes, qu'il est presque impossible de le reconnoître. L'histoire du Gange suffira pour nous en convaincre: voici de quelle manière elle est consignée dans le *Candon*.

La Déesse Parvadi mit un jour ses mains sur les yeux de Chiven; aussi-tôt la nature fut ensevelie dans les ténèbres: les corps dispensateurs de la lumière perdirent tout leur éclat, parce qu'ils ne le tiennent que des yeux de Chiven. Ils ne furent cependant voilés qu'un seul instant, & cet instant fut plusieurs âges pour toutes les créatures. Le Dieu pour remédier à cette éclipse générale, ne vit d'autre moyen que de placer un nouvel œil sur son front (*a*). Il n'y fut pas plu-

(*a*) On représente toujours Chiven avec un troisiéme œil

tôt, que le ſoleil & la lune reprirent leur clarté première. Parvadi s'appercevant du déſaſtre qu'elle cauſoit, retira ſes mains; mais elles ſe trouvèrent mouillées d'une ſueur qu'elle voulut ſecouer, & de chaque doigt il ſortit une rivière du Gange plus conſidérable que la mer. Ces dix rivières augmentèrent en s'éloignant au point qu'elles firent craindre une inondation générale: dans cette extrémité, Vichenou, Brouma & les Déverkels vinrent ſe jetter aux pieds de Chiven, & lui dirent: « Seigneur, nous ne » ſavons quelles eaux ſe répandent ſur la » terre; mais elles ne proviennent pas des » mers: ſi vous ne daignez nous en pré- » ſerver, l'univers ſera ſubmergé ». Chiven leur apprit comment elles s'étoient formées, & ordonna qu'elles reparuſſent devant lui réduites en petite quantité, puis il les prit

---

au front; & c'eſt à cette imitation que ſes ſectateurs mettent un ſigne rond ſur le front, de couleur rouge, pour ſe diſtinguer des ſectateurs de Vichenou.

& les mit sur sa tête. Alors Vichenou, Dévendren & Brouma prièrent Chiven de leur donner à chacun une portion de ces eaux, qui, sorties d'une moitié de lui-même, & mises sur sa tête, étoient devenues sacrées. Chiven leur en donna dans la main, & leur dit : « que chacun de vous porte cette eau » dans son pays, elle y formera une grande » rivière ».

Le Gange est provenu de celle qu'obtint Brouma ; les prières & les pénitences de *Baguiraden* l'attirèrent sur la terre, elle y creusa son lit en suivant les ornières que traçoient les roues du char de ce Pénitent, lorsqu'il essayoit de ranimer les cendres des Rois, ses ancêtres, exterminés par *Cabiler*.

Le *Bagavadam*, Pouranon en l'honneur de Vichenou, rapporte ce prodige de la manière suivante. *Baganden* vaincu par ses ennemis, se réfugia dans les déserts où il mourut ; son fils *Sagaren* ne vint au monde qu'après sa mort : élevé par les soins du Pénitent *Avourounen*, il eut le courage d'atta-

quer les ennemis de son père & le bonheur de les vaincre. Bien-tôt il s'empara de plusieurs royaumes, & devint dans la suite un des six *Sacravartis* ou Roi de l'univers entier. Quand il eût fini ses conquêtes, il épousa *Soumoudy* & *Queſſiny*; la première lui donna soixante mille enfans, & la seconde n'eut qu'un fils connu sous le nom d'*Anguiſſamanden.* Dans cet excès de puissance & de richesses, il voulut faire cent *Aſvamédiagon* (ou cent fois le sacrifice du cheval); il en avoit déja consommé quatre-vingt dix-neuf, lorsque Dévendren poussé par la jalousie, lui vola le cheval qui devoit servir au dernier; non content de cette friponnerie, il l'attacha malicieusement auprès d'un endroit où Cabiler se tenoit en contemplation, ce qui causa la mort des soixante mille enfans de Sagaren; car ces derniers faisant des recherches pour recouvrer la victime, la trouvèrent auprès du Pénitent, & s'imaginant qu'il en étoit le voleur, ils l'accablèrent d'injures; mais Cabiler les extermina d'un seul

regard. Sagaren voyant que ses enfans ne revenoient point, envoya l'unique fils qui lui restoit pour avoir de leurs nouvelles. Celui-ci ne tarda pas long-tems à l'instruire de leur trépas; & Sangaren en fut si touché, qu'il lui remit sa couronne & se retira dans les déserts, où il mourut dans la pénitence.

Anguissamanden gouverna pendant quelques tems avec gloire; mais bien-tôt il céda le trône à son fils *Tibilen :* il embrassa la vie pénitente, croyant que Dieu touché de ses austérités, lui accorderoit le Gange, & que par son moyen il pourroit faire revivre ses ancêtres; mais il mourut sans l'avoir obtenu. Tibilen eut le même sort.

Baguiraden à l'âge de seize ans eut assez de fermeté pour suivre leurs traces. Il somma la Déesse *Genga* de se rendre sur la terre. Elle répondit qu'il falloit la permission de Brouma : d'après cette réponse, il fit une rigoureuse pénitence en l'honneur de ce Dieu. Celui-ci répondit qu'il ne pouvoit verser cette eau qu'aux pieds de Vichenou :

nouvelles pénitences en l'honneur de Vichenou, qui dit qu'il falloit l'intervention de Chiven. Enfin après bien des mortifications & des prières faites en l'honneur de ce dernier, il parut, & lui accorda sa demande. Genga reçut ordre de suivre les traces du char de Baguiraden, & de lui rendre le service qu'il demandoit. Baguiraden marchoit devant, & Genga suivoit les sillons que formoient les roues de son char; ils passèrent par le jardin du Pénitent *Sannon*. Ce Religieux craignant que le torrent ne ruinât son jardin, prit ses eaux & les réduisit en une petite boule, qu'il avala : cet accident ne découragea point Baguiraden; il fit une rigoureuse pénitence en l'honneur de *Sannon*, & celui-ci versa le Gange par son oreille. Baguiraden fit passer son char sur les cendres de ses ancêtres : humectées de cette eau divine, elles se ranimèrent, & les soixante mille enfans de Sagaren recouvrèrent la vie, non pas pour exister sur la terre, mais dans le Vaïcondon : c'est ce qui a fait donner au

Gange les noms de *Sannounadi*, *Baguiradi* & *Vichénoubadi*.

Tout le monde ſait que ce fleuve eſt en grande vénération dans l'Inde : les Gentils croient qu'il ſort immédiatement des pieds de Brouma. Cette origine ſacrée lui donne de grands priviléges. Ceux qui meurent ſur ſes bords en buvant de ſes eaux ſalutaires, ſont diſpenſés de la tâche pénible de revenir au monde, & d'y reprendre une nouvelle exiſtence ; auſſi dès qu'un Indien eſt condamné par les Médecins, on s'empreſſe de le porter ſur les rives du Gange : ſes parens le font boire à pluſieurs repriſes. Ils délayent même de la vaſe qu'ils lui mettent dans la bouche, & le malheureux expire gorgé de cette eau bourbeuſe. Souvent on le plonge tout entier dans ce fleuve, qui devient ſon tombeau. Ceux à qui l'éloignement ne permet pas de s'y rendre, ont toujours chez eux de cette eau précieuſe, qu'on leur fait boire dans leur agonie ; après qu'ils ont été brûlés, on a ſoin de ramaſſer tous les os

épargnés par les flammes, & ces triſtes reſtes ſont conſervés religieuſement juſqu'à ce qu'il ſe préſente une occaſion favorable pour les faire jetter dans le Gange.

CHAPITRE X.

Syſtême des Indiens ſur la Création du Monde.

PLUS énergique, plus active, plus inſatiable qu'aucune des autres paſſions qui tourmentent l'homme, la curioſité, ſource précieuſe de toutes les connoiſſances, naît & ne meurt qu'avec lui. D'abord elle ne ſe porte que ſur les objets phyſiques qui la frappent, & dont elle cherche à découvrir les propriétés, les uſages, les rapports : mais ſemblable à ces feux brillans qui éclairent les corps ſans les pénétrer, elle effleure tout & n'approfondit preſque rien. Bien-tôt la terre eſt un domaine trop reſſerré pour ſes vaſtes deſirs : portée ſur les aîles rapides de la penſée, elle oſe, comme l'aigle, fixer & contempler le ſoleil. Le cours périodique de cet

aſtre bienfaiſant & de ceux qui forment ſon pompeux cortége, offre à l'homme un ſujet inépuiſable de méditation & de recherches. Il étudie avec ſoin la marche des globes qui roulent au-deſſus de ſa tête, calcule leurs orbites, & en tire une meſure artificielle du tems. Cette connoiſſance ne devroit-elle pas lui ſuffire ? oui ſans doute ; mais il veut aller plus loin : oubliant ſa propre foibleſſe & les bornes de ſon intelligence, il prétend remonter des effets aux cauſes ſecondes, enſuite aux cauſes premières. La chûte des pères n'a point corrigé les enfans ; elle paroît au contraire n'avoir ſervi qu'à les rendre plus curieux & plus entreprenans : ils ont voulu remonter juſqu'à la création de l'univers : auſſi tous les anciens Peuples eurent-ils leur Coſmogonie, comme ils avoient leur Théogonie, leur Mythologie & une origine fabuleuſe.

Ces Coſmogonies, toutes différentes, ſont à-peu-près également ſingulières & chimériques : rapprochées, elles forment les

contrastes les plus bizarres. Le Philosophe, qui avec le flambeau de la raison, trouve le fil d'*Ariane*, lorsqu'il s'est hasardé à pénétrer dans les routes tortueuses de ces obscurs *Dédales*, se hâte d'en sortir pour n'être point abîmé sous les ruines de ces frêles édifices qu'un souffle léger peut détruire. Le seul fruit qu'il en rapporte, c'est une incertitude désespérante & un sentiment de pitié pour les Auteurs de ces monstrueux systêmes.

Si les Cosmogonies des différens Peuples sont un tissu d'absurdités, il est très-naturel de croire que celle des Indiens ne vaut pas mieux. Elle est marquée en effet au coin de leur génie; mais elle a quelque chose d'original qu'on ne rencontre point dans beaucoup d'autres : l'exposé suivant en fera juger.

Les Indiens sont partagés sur la création de l'univers : les uns croient que tout ce qui existe est une partie de Dieu : qu'à la destruction du monde tout ira se réunir à ce grand Être, dont il émanoit (*a*). Les autres

(*a*) Disciple des Brachmanes, Pythagore enseigna la même

ſoutiennent au contraire que tout vient du néant. Dieu, diſent-ils, étant renfermé en lui-même, créa par ſa ſeule volonté un très-petit atôme, dont il tira quatre autres de la même groſſeur; raſſemblant enſuite ces cinq atômes, il forma un grain de ſable imperceptible : d'autres grains extraits de celui-là & combinés, produiſirent le ciel, la terre & la mer. Aucune tradition ne dit combien de tems Dieu employa à cette création.

Suivant quelques autres, le Créateur engendra cinq puiſſances primitives, qu'ils ſemblent déſigner ſous le nom de cinq Élémens.

Le premier, nommé *Mayeſſoura*, eſt l'Air: le ſecond, appellé *Sadaſiva*, eſt le Vent : le troiſiéme, *Roudra*, eſt le Feu : le quatriéme, *Vichenou*, eſt l'Eau : le cinquiéme, *Brouma*, eſt la Terre.

Ordinairement ils leur donnent le nom de

---

doctrine. Il croyoit que Dieu eſt une ame univerſelle répandue dans tous les êtres, & dont les ames humaines ſont tirées. Dans la ſuite, les Stoïciens adoptèrent les mêmes principes.

Panjacartaguel, c'eſt-à-dire, les cinq Puiſſances ou les cinq Dieux. Ils prétendent que Dieu par ſa volonté, tira l'air du néant; l'action de l'air forma le vent. Du choc de l'air & du vent naquit le feu; à ſa retraite, celui-ci laiſſa une humidité, d'où l'eau tire ſon origine; de l'union de ces puiſſances réſulta une craſſe; le feu par ſa chaleur, en compoſa une maſſe qui fut la terre (*a*). Les

(*a*) Cette idée des Indiens n'eſt pas plus déraiſonnable que les ſyſtêmes des Philoſophes anciens, qui ont voulu donner leurs ſentimens ſur la création du monde.

Héraclite & *Hippias* ont admis le feu pour ſeul principe. *Thalès* a cru que tout provenoit de l'eau; *Anaximandre*, que l'infini étoit principe de tout. *Archélaüs* a admis l'air infini avec ſa réfraction & ſa condenſation. Pythagore n'y employoit que les nombres & l'harmonie; *Empédocle*, les quatre élémens avec accord & diſcord. *Héſiode* a marié la terre avec le ſoleil. *Méleſſus-Zaréta* croyoit la lumière & les ténébres auteurs de toutes choſes. *Œnopides* ſoutenoit que tout avoit été formé d'air & de feu; *Régien*, de feu & d'eau, & *Anomacrite*, d'eau, d'air & de feu. *Épicure* n'y employoit que le haſard. L'Auteur du *Syſtême de la nature* a mis la néceſſité à ſa place. *Zénon* & *Spinoſa* ont admis Dieu & la matière; *Socrate* & *Platon* y ont ajouté l'idée. *Ariſtote* a employé la

Brames ne disent point que ce soient cinq Élémens, mais cinq Esprits qui les animent & les gouvernent. Ils renvoient à des tems fort éloignés la première création. Les

---

matière, la forme & la privation; *Gassendi*, le vuide & les atômes, & *Descartes*, le plein.

Nos Modernes, au lieu de créer un univers, se sont contentés d'expliquer les révolutions qui ont donné lieu à la formation de la terre.

Wiston a cru que la terre a été une cométe, qui conserve encore un noyau brûlant, autour duquel est un abyme d'eau; sur quoi nage la terre. *Wodvard* étoit du même sentiment. *Bourget* pensoit que la terre a été dans un état de fluidité, que le feu s'y est mis, qu'il la consume, & la détruira un jour par une grande explosion. *Leibnitz* croyoit que la terre est un soleil éteint, faute de matière combustible, & qu'elle n'est plus qu'un verre différemment modifié. *Maillet* en a fait un soleil, puis une planéte entiérement couverte d'eau, attribuant aux courans des mers & à leurs sédimens les différens arrangemens des couches de la terre. M. *Bonet* en a fait d'abord une masse fluide, où les corps s'étant fixés en raison de leur pesanteur, ont formé les mers & les continens. Enfin le sentiment de M. *de Buffon* est que la terre & les autres planétes sont un écornement du soleil, sillonné par la rencontre d'une cométe qui en a fait fluer un torrent de matières, avec lesquelles ont été formés tous les globes qui gravitent autour de lui.

ſectateurs de Chiven & de Vichenou, d'accord ſur cette époque, lui donnent 3,892,883 années : ils la diviſent en quatre âges ſéparés l'un de l'autre par un déluge univerſel, qui oblige Dieu à une nouvelle création. D'après le *Candon* & le *Bagavadam*, que je traduis, je préſenterai le détail de la création du quatriéme âge, pour faire connoître les idées des Indiens ſur ce mémorable & grand événement; mais avant de commencer, je crois devoir prévenir mes Lecteurs ſur l'aridité de cette matière : il faut qu'ils s'arment de patience & de courage, parce qu'il eſt impoſſible de leur en ſauver la ſéchereſſe.

Syſtême de Création ſuivant le Candon.

Le Candon rapporte, qu'après la deſtruction totale de l'univers, à la fin du troiſiéme âge, Dieu qui étoit reſté comme une flamme ou une lumière, voulut que le monde reprît ſon premier état. Il ſe diviſa en deux perſonnes; l'une mâle, ſous le nom de *Para-*

chiven (a) ; l'autre, femelle, ſous celui de *Paraſati* (b); enſuite il créa *Nadou*; celui-ci *Vindou*, dont naquit *Sadachiven*, lequel engendra *Mayeſſoura*; de lui provint *Routren* (c), qui donna le jour à *Vichenou*; enfin du nombril de ce dernier ſortit *Brouma*. Chargé de créer le monde, Brouma après y avoir réfléchi, tira de ſon cœur ſept perſonnes, qui ſont, *Nariſſen*, *Anguira*, *Poulatien*, *Poulaguin*, *Kéradou*, *Atri* & *Chanabadi*. Du pouce de ſon pied droit ſortit *Takin*, & de ſon eſtomac *Pirougou* (d).

Takin eut cinquante filles, qu'il maria

(a) Un des noms de Chiven.

(b) Un des noms de Parvadi.

(c) Ces cinq noms ſont du nombre de ceux ſous leſquels Chiven eſt adoré.

(d) Ces neuf perſonnes furent de grands Pénitens, qui obtinrent l'immortalité & une grande puiſſance. Vulgairement on les nomme *les dix Broumas*, parce qu'on y comprend Brouma. Cette immortalité eſt bornée à la durée du jour naturel de Brouma, qui eſt celle des quatre âges, c'eſt-à-dire, 4,320,000 ans. Lorſque ce Dieu ſommeille, tout ce qu'il a créé ſe détruit.

toutes,

toutes, ſavoir dix à différens Deverkels & Pénitens, treize à *Caſſiapen*, fameux Pénitent, & vingt-ſept à *Sandrin* ou la Lune.

Samboudi, l'une des dix premières filles de Takin, épouſa *Nariſſen*, l'aîné des ſept perſonnes ſorties du cœur de Brouma : de ce mariage, ils eurent quatre enfans, dont l'aîné fut *Caſſiapen*. Une autre, fille de Takin, fut mariée à *Pirougou*, qui eut d'elle, *Cavi*, *Chavaner* & *Latchimi*, femme de Vichenou.

Cavi, l'aîné des deux garçons, fut père de *Choucrin* ou Vénus.

Miroudi troiſiéme fille de Takin, épouſa *Anguira*; de leur union naquirent pluſieurs *Grandouers* (*a*).

Anouſſougé, la quatriéme, fut mariée à *Atri*, & lui donna *Chandrin*, *Sani* (*b*), *Chatinérin*, & *Sangatalin*.

(*a*) Une des Tribus des Deverkels : ce ſont des Génies. Voy. Tom. 1, pag. 335.

(*b*) C'eſt la planète qui préſide au ſamedi, & le Dieu qui punit les hommes pendant leur vie. Voy. Tom. 1, pag. 333.

La cinquiéme, appellée *Marichandadi*, épousa *Poulatien*, qui fut père des *Rachaders* (*a*), des *Vanaringuels* (*b*) & des *Guinérers* (*c*).

Pindi, la sixiéme des filles de Takin, se maria à *Poulaguin*, & fut mère des *Guimbourouders* (*d*), & de tous les animaux.

La septiéme, appellée *Ourché*, épousa *Vassister*, Gourou de Rama.

Souavé, la huitiéme, épousa *Aguini*, le Dieu du feu, & eut trois enfans très-forts & très-braves.

La neuviéme, appellée *Camé*, eut trois enfans de *Kéradou* son mari.

Enfin *Souadé* la dixiéme, se maria à *Pidéra*, & mit au monde plusieurs filles.

Chanabadi fut père de quelques Grandouers, & des *Achetevassoukels* (*e*).

(*a*) Une des races de Géans.

(*b*) Ce sont les Singes.

(*c*) Une des Tribus des Deverkels : ce sont les Dieux des instrumens de musique.

(*d*) Autre Tribu des Deverkels, qui sont les Dieux du chant.

(*e*) Tribu des Deverkels.

Des treize filles de Takin, mariées à Caſſiapen, l'ainée appellée *Adidi*, engendra des Deverkels.

La ſeconde femme de Caſſiapen, appellée *Didi*, eut deux garçons, *Erénien* & *Eréniac-chaſſen* (*a*). Érénien eut cinq enfans, dont l'ainé eſt *Pragualaden*; celui-ci eut trois enfans dont l'un nommé *Virogenin*, devint père de Mahabély. *Vanajouren* ſon fils fut ſi dévôt, & fit de ſi grandes pénitences, que Dieu lui donna un pouvoir aſſez grand, pour que Brouma vînt ſe jetter à ſes pieds.

Tanou, la troiſiéme femme de Caſſiapen, eut quarante enfans, tous *Rachaders*, dont l'aîné fut *Chambarin*.

La quatriéme femme appellée *Singindé*, accoucha de quatre Rachaders, dont les aînés furent *Ragou* & *Quédou* (*b*).

(*a*) Ces deux Rachaders furent Rois de leur Tribu, & commirent tant de crimes que Vichenou les tua. Voy. la troiſiéme & la quatriéme incarnation de ce Dieu, Tom. 1, pag. 280.

(*b*) Ces deux Rachaders furent métamorphoſés en deux couleuvres, l'une rouge & l'autre noire. Ils ſont ennemis du

La cinquiéme, la ſixiéme & la ſeptiéme, nommées *Pynné*, *Yané* & *Yagou*, eurent toutes trois quelques Rachaders.

La huitiéme, appellée *Kalé* enfanta ſix *Calegueirs* (*a*).

La neuviéme, nommée *Vindé*, eut ſix enfans dont les aînés ſont *Guéroudin* & *Arounin* (*b*).

La dixiéme, *Catrou*, a été mère de toutes les couleuvres.

L'onziéme appellée *Arité*, eut douze filles charmantes, dont l'aîné *Arambé*, eſt danſeuſe des Deverkels.

La douziéme, *Ilanguejé*, engendra une infinité de *Grandouers*.

La treiziéme, *Cabilé* eut dix enfans.

ſoleil & de la lune, qui les empêchèrent d'avaler une portion de l'*Amourdon* ou beurre d'immortalité. Suivant les Indiens, c'eſt lorſque ces couleuvres attaquent le ſoleil & la lune, qu'arrivent les éclipſes.

(*a*) Une des races des Géans, la plus terrible & la plus puiſſante de toutes. Ils habitent le Padalon.

(*b*) Un des Deverkels, qu'on repréſente boîteux. Il eſt le conducteur du char du ſoleil.

Chandrin n'eut point d'enfans de ses vingt-sept femmes : par le *Ragésougé-Yagon* (*a*), qu'il fit, ayant obtenu de grands pouvoirs, il en abusa pour enlever *Tarré*, femme de *Pérésouadi*, son Gourou, ainsi que celles de tous les Deverkels. Ceux-ci courroucés d'une conduite si répréhensible, forcèrent Chandrin à abandonner *Tarré*; mais Pérésouadi, son époux, avant que de la reprendre, lui ordonna de jetter dehors l'enfant dont elle étoit enceinte par les œuvres d'un étranger : Tarré obéit, & rejetta un si beau garçon, que le Gourou fut très-fâché de n'en être pas le père. Cet enfant nommé *Bouda*, devint la tige des Rois de la race de la Lune.

La femme de *Chourien* (*b*) ne pouvant supporter la chaleur de son mari, laissa auprès de lui un fantôme d'une figure pareille à la sienne, & déguisée sous la forme d'une ju-

(*a*) Un des grands sacrifices que l'on puisse faire. Il faut n'avoir point de supérieur, ni personne d'assez puissant pour empêcher qu'il ne se fasse.

(*b*) Un des Deverkels ; c'est le soleil.

ment, elle ſe retira à *Courchetron* (*a*), pour faire pénitence : Chourien s'en étant apperçu, ſe métamorphoſa en cheval, alla trouver ſa femme, & lui lança ſa ſemence dans le nez. Celle-ci en la reſpirant, conçut & accoucha des *Maroutoukels* (*b*) & de pluſieurs autres choſes. C'eſt ainſi que les êtres ſe ſont multipliés.

Syſtême de la Création ſuivant le Bagavadam.

LE Bagavadam rapporte qu'au commencement des tems, lorſque tout l'univers étoit reſté dans la ſubſtance de Vichenou, ce Dieu ſe trouva dans l'aſſoupiſſement d'un ſommeil contemplatif. Couché ſur le ſerpent Adyſſéchen, étendu ſur la mer de Lait, & n'ayant pour compagnes que ſa puiſſance & ſa ſageſſe, il paſſa ainſi mille ans divins. Au bout de ce tems, il eut le deſſein de créer

(*a*) Province de l'Indoſtan, renommée par les batailles de Parma-Raja.

(*b*) Tribu des Deverkels. Voy. Tom. 1, pag. 334.

de nouveau l'univers. Auſſi-tôt de ſon nombril ſortit une tige de *Tamarey* (*a*) ; elle portoit une fleur qui s'épanouit aux rayons du divin Soleil, qui eſt Vichenou : dans cette fleur fut créé Brouma, qui voulant approfondir le ſecret de ſon origine, marcha long-tems dans le creux de cette tige, ſans pouvoir en atteindre le commencement. Laſſé de cette inutile recherche, il retourna ſur ſes pas, s'aſſit ſur la fleur, & invoqua le Créateur : au bout d'une pénitence de mille ans divins, il ſe vit rempli d'une céleſte lumière; Dieu lui apparut, Brouma ſe proſterna, l'adora, & chanta ſes louanges. « O Brouma, mon cher enfant ! lui dit le » Dieu, je vous accorde mes faveurs & vous » donne le pouvoir de créer l'univers (*b*).

(*a*) Eſpéce de Nénuphar, c'eſt le *Nelumbo* de *Linnæus*.

(*b*) Les Indiens attribuent donc la création du monde à Brouma, comme fils de Dieu. Ils ſont, en cela, du même ſentiment que tous les Philoſophes qui n'ont pas admis l'éternité du monde. Tous reconnoiſſent pour créateur Dieu lui-même ou ſon fils. Ariſtote, dans ſon livre *du Monde*, dit

» Dans mon sein, je tiens caché l'univers
» & toutes les vies : je vous commande
» de les produire, ou plutôt de les déve-
» lopper, & cela pour notre divertissement ;
» car je suis dans les vies, & les vies sont
» dans moi ».

Encouragé par des faveurs aussi singu-lières, Brouma recommença sa pénitence, pour se préparer à ce grand ouvrage. Cent ans divins passés dans la contemplation & les prières, lui donnèrent un accroissement de vigueur & de sagesse. Il but toute l'eau de la mer sous laquelle étoit englouti le monde, & vit la terre sortant des eaux. D'abord il

---

que c'étoit une ancienne tradition parmi les Peuples, que le monde étoit l'ouvrage de Dieu. Thalès, Pythagore, Cicéron & beaucoup d'autres confirment cette opinion. Ainsi leur croyance étoit conforme à l'Écriture-Sainte : il est dit dans *S. Jean*, chap. 1, que Dieu avoit créé le monde par son fils. *Hermès-Trimégiste* disoit que Dieu [auquel il attribue, comme les Indiens, la vertu tout ensemble du mâle & de la femelle,] avoit engendré un autre Dieu, qui avoit créé le monde & tout ce qu'il renferme.

commença par établir le Sorgon & le Padalon : ensuite il créa les Dieux, les hommes & les animaux ; enfin les plantes, les arbres & les montagnes (*a*).

Brouma continuant son œuvre, se laissa aller à quelques passions déréglées ; il créa quelques êtres atteints de péché. Un repentir le corrigea ; il eut recours à Dieu, & produisit ensuite *Sanaguen*, *Sananaden*, *Sanarcomaren* & *Sanartchoussaden*, quatre Pénitens doués de vertu : il leur ordonna de procréer le genre humain ; mais livrés à la contemplation dès leur naissance, ils s'y refusèrent. Brouma irrité, fit sortir de son front Routren, & lui commanda de rési-

(*a*) Dans un autre passage du *Bagavadam* sur la création, il est dit que Vichenou produisit les trois puissances ou qualités *Tamaaam*, *Vassadam* & *Satrigam*, & par elles, divers corps proportionnés aux Dieux, aux Hommes & aux Géans, aux oiseaux & aux animaux, &c. &c. L'espace fut créé par la pensée : cet espace fit le vent ; le vent engendra le feu, le feu l'eau, & l'eau la terre. L'union de ces élémens forma toutes sortes d'êtres, sensibles & insensibles.

der dans le ſoleil, la lune, le vent, le feu, l'eſpace, la terre, l'eau, la vie, la pénitence, le cœur & les ſons. Routren ſe métamorphoſa ſous onze formes dont chacune porte le nom d'un des onze *Routrens* : ce ſont des créatures provenues d'un acte de la volonté de Routren, qui en produiſirent une infinité d'autres par la même voie. Celles-ci devenues méchantes, menèrent une vie perverſe; mais réprimées par Brouma, elles firent pénitence.

Brouma réſolut de créer des hommes d'un caractère doux, aimables, ſages & remplis de toutes ſortes de vertus : il tira de ſon orteil *Takin*, de ſon nombril *Poulaguin*, de ſon oreille *Poulatien*, de ſes épaules *Pirougou*, de ſes mains *Kéradou*, de ſon viſage *Chanabadi*, de ſon nez *Anguira*, de ſon eſprit *Nariſſen*, & *Atri* de ſes yeux. Ces neuf perſonnes ſont nommées *les neuf Broumas*.

Darmadévé ou la vertu, naquit du côté droit de la poitrine de Brouma; *Adarmen* ou le vice, de ſon dos : ſon cœur produiſit

Manmadin, Dieu de l'amour. La colère ſortit d'entre ſes deux ſourcils; l'avarice, de ſes lévres; la Déeſſe des ſciences ou *Saraſſouadi*, de ſon viſage; ſes parties génitales enfantèrent *Varounin*, Dieu de la mer, & *Niroudi*, Roi des Démons : enfin ſes traits donnèrent naiſſance au Pàtriarche *Cartamen*.

Brouma devenu amoureux de Saraſſouadi, eut commerce avec elle; cette action lui attira les reproches & les mépris des neuf Broumas. Humilié par ces mépris, déchiré par les remords de ſa conſcience, il quitta le corps avec lequel il avoit commis cet inceſte. Ce corps ainſi abandonné, occaſionna les ténèbres & le brouillard : Brouma prit un autre corps avec quatre viſages, qui ont produit les quatre *Vedams* & les Sciences. Il ſe dépouilla auſſi de ce corps, en revêtit un autre, & voulant établir un commerce d'union entre les deux ſexes pour propager le genre humain, il créa *Souba-Yambou-Manou*, & une femme nommée *Sadaroubay*. Les fruits de leurs amours furent deux garçons,

Priaviraden & *Outana-Baden*, & trois filles nommées *Aghdy*, *Davaghdy* & *Praſſoudy*. Aghdy, fut mariée à *Rouſſiguen*; Davagdy, à *Cartamen*; Praſſoudy, à *Takin*. Ces trois races ont peuplé l'univers; Brouma bénit Souba-Yambou-Manou, & lui dit de multiplier. Celui-ci lui repréſenta qu'il ne pouvoit mettre ſes pieds en aucun endroit, la terre étant couverte d'eau. Brouma adreſſa ſes prières à Vichenou, qui prit la forme d'un ſanglier, & avec ſes défenſes retira la terre de deſſous les eaux.

Dans les commencemens, Brouma avoit créé des êtres de mauvaiſe qualité; mais voyant les défauts de cette création, il les ſupprima. Cependant ces êtres, malgré leur courte exiſtence, produiſirent de funeſtes effets, en donnant naiſſance à pluſieurs millions de races de Géans. Brouma prit enſuite un corps plus parfait, qu'il abandonna après avoir créé une infinité de Dieux.

Les Géans créés par Brouma étoient ſi méchans, qu'ils voulurent avoir copulation

avec Brouma même ; mais ce Dieu se voyant poursuivi avec acharnement, quitta le corps qu'il avoit nouvellement pris. Cette dépouille divine donna naissance à une fille parfaitement belle, nommée *Sandia-Divi*, dont les Géans jouirent.

Brouma ayant pris un autre corps, produisit les Grandouers & plusieurs femmes. A ce corps, il en substitua un autre plus léger & invisible, avec lequel il créa les Dieux nommés *Pétrous*, qui avoient des corps invisibles : ils étoient destinés à se nourrir des offrandes faites aux Dieux. Brouma, avec un autre corps parfait, créa les *Vitéaders*, & avec un autre les *Guinérers* & les *Guimbourouders* ; mais voyant que ces créatures ne multiplioient pas autant qu'il le desiroit, il en fut indigné. Ce signe de colère fit trembler quelques-uns de ses poils, qui occasionnèrent le mouvement du tems & des siécles. Cette dernière production donna une grande joie à Brouma, & cette joie fit sortir de son cœur, les *Brama-*

Richys. Cartamen, un d'eux né immédiatement de Brouma, invoqua Vichenou, & lui demanda la propagation de ſon eſpèce. Vichenou ſatisfait de ſes pénitences, lui apparut auprès de la rivière *Bindou*, & lui prédit que *Soubayambou-Manou* alloit venir avec ſa fille *Divaghdy*, pour la lui donner en mariage; que d'elle il auroit neuf filles; qu'il les marieroit aux Brama-Richys, & que lui Vichenou, ſe feroit ſon fils ſous le nom de *Cabiler*, pour l'inſtruire de la vérité, & le ſauver. En effet, ce mariage ſe fit. Le Patriarche éprouva quelque tems l'obéiſſance de ſa femme; content de ſa ſoumiſſion, il prit la figure d'un bel homme, pour avoir commerce avec elle.

Divaghdy conçut neuf filles à la fois, & les mit au monde; enſuite elle accoucha d'un garçon, qui étoit Vichenou lui-même, ſous le nom de Cabiler: à cette naiſſance, toute la cour céleſte retentit de joie. Brouma & tous les Patriarches vinrent rendre hommage à l'enfant nouveau né.

Dans la ſuite, les filles furent données en mariage aux premiers Patriarches. *Nariſſen* choiſit pour femme l'aînée, appellée *Calcy*, *Atri* épouſa *Anouſoucy*, *Anguira* prit *Stratey*; *Avir-Pouſſey* fut unie à *Poulatien*, *Quedy* devint femme de *Poulaguen*; *Criey* fut mariée à *Kéradou*, & *Quiady* à *Pirougou*; *Vaſſiſter* épouſa *Arounoudy*, & *Chãnabady* eut en partage *Sandy*.

Agdy, mariée à Rouſſiguen, eut un garçon appellé *Equien*, qui étoit Vichenou lui-même. Il épouſa *Bad-Mana-Bavady* & Latchimi: ces deux ſœurs mirent au monde douze Dieux, qui eurent une nombreuſe poſtérité.

La troiſiéme fille de Soubayambou-Manou, nommée *Praſſoudi*, qui avoit épouſé Takin, fut mère d'un grand nombre d'enfans, qui multiplièrent & remplirent les cieux, la terre & l'abyme.

CHAPITRE XI.

Syſtême des Indiens ſur la durée du Monde & ſes différens âges.

LES *Tamouls* diviſent en quatre âges la durée du monde. Trois de ces âges ſe ſont déjà écoulés; le quatriéme doit durer un certain nombre d'années, au bout deſquelles le monde finira, pour recommencer ainſi qu'auparavant.

La durée des trois âges paſſés, & celle du quatriéme, appellée *Calyougam*, ſe calculent de la manière ſuivante (*a*).

Le tems que le doigt du milieu, appuyé contre le pouce, emploie à s'en détacher, avec vivacité, eſt un inſtant égal à un clin

(*a*) Ce calcul eſt tiré du *Candon*, l'un des *Pouranons* en l'honneur de Chiven.

d'œil; ce tems ſe nomme *Matiré;* deux Matirés font un *Chipouron;* dix Chipourons, un *Chenon;* douze Chenons, un *Vinadigué;* ſoixante Vinadigués, un *Najigué;* ſept Najigués & demi, un *Samon;* huit Samons, un jour de vingt-quatre heures; quinze jours, un *Parouvon;* deux Parouvons, un mois; douze mois, une année; cent années ſont le terme ordinaire de la vie humaine. Ces cent années multipliées par 360, à raiſon des jours que chacune renferme, font 36000. Ce nombre multiplié par ſix à cauſe des ſix ſubdiviſions, Matiré, Chipourons, &c. fait celui de 216000, baſe des calculs de la durée des quatre âges. Ce nombre multiplié par 2, à cauſe de l'égalité des vertus & des vices, il donne le nombre 432000, qui exprime la durée du *Calyougam* ou quatriéme âge actuel; multiplié par 4, à cauſe des quatre Védams, donne 864,000, nombre des années du *Touvabarayougam* ou troiſiéme âge; multiplié par 6, à cauſe des ſix *Chaſtrons*, 1,296,000, nombre des an-

nées du *Trédayougam* ou ſecond âge. Enfin multiplié par 8 en l'honneur des huit coins du monde, il produit 1,728,000, nombre des années du *Crédayougam* ou premier âge.

Les années réunies de ces quatre âges, donnent le nombre de 4,320,000, appellé *Sadriyougam*, c'eſt-à-dire les quatre âges du monde.

Le premier âge étoit parfait à tous égards; ſon nom *Crédayougam*, ſignifie âge d'innocence. Il répond à l'âge d'or des Anciens. La vertu régnoit alors ſous la figure d'une vache. Selon les Indiens, elle étoit ferme ſur la terre, & marchoit ſur ſes quatre pieds. Dans le ſecond âge, qui repréſente l'âge d'argent, elle s'affoiblit, & ne marcha plus que ſur trois pieds. Dans le troiſiéme âge, qui eſt celui d'airain, elle fut réduite à marcher ſur deux pieds. Enfin dans l'âge actuel, qui eſt l'âge de fer, elle ne s'appuie que ſur un pied, on l'appelle *Calyougam*, ou l'âge de miſére & d'infortune (*a*).

(*a*) *Caly* ſignifie *époque*, & *Ougam*, *infortune*.

L'année 1782 correſpond à la 4883 année du quatriéme âge; ainſi ſelon ce calcul, il ſe ſeroit écoulé 3,892,883 ans, depuis la création du monde.

Deux mille Sadry-Ougams, c'eſt-à-dire, 8,640,000,000 années, font un jour & une nuit de Brouma, ou vingt-quatre de ſes heures. Après mille Sadry-Ougams, ce Dieu s'endort; tout ce qu'il a créé eſt détruit & reſte anéanti pendant ſon ſommeil, qui dure mille Sadry-Ougams ou 4,320,000,000 ans. A ſon réveil, il crée de nouveau les Dieux, les Géans, les hommes & les animaux. Soixante mille Sadry-Ougams font un mois de Brouma : douze mois pareils, une de ſes années, & cent années, font le terme de ſa vie.

La durée de la vie de Brouma, ne fait qu'un jour de Vichenou; trente jours ſemblables forment un de ſes mois, douze mois, une de ſes années. Ce Dieu meurt au bout de cent ans. A ſa mort tout eſt conſumé par le feu; dans toute la Nature, il n'exiſte plus

que Chiven, & Chiven même perd les différentes formes qu'il avoit prises lorsque le monde subsistoit. Il devient alors semblable à une flamme, & danse sur le monde réduit en cendres (*a*).

Lorsque Brouma meurt, les eaux couvrent tous les mondes, tous les Andons sont brisés, il ne reste que le Caïlasson & le Vaïcondon; alors Vichenou prenant une feuille de l'arbre appellé *Allémaron* (*b*), se place sur cette feuille, sous la figure d'un très-petit enfant, & flotte ainsi sur la mer de lait, en suçant le pouce de son pied droit. Il demeure dans cette posture, jusqu'à ce que Brouma sorte de nouveau de son nombril, dans une fleur de tamaré. C'est ainsi

(*a*) On voit que ce systême est celui d'un *Chivabater*, puisqu'il reconnoît Chiven pour le seul Dieu qui existe après la mort de Brouma & de Vichenou.

(*b*) Cet arbre est le *Ficus admirabilis* de Linné. On l'appelle *grand figuier des Pagodes* : il est commun dans l'Inde; ses branches poussent des racines qui, lorsqu'elles touchent à terre, s'y enfoncent bien vîte & produisent un arbre nouveau.

que les âges & les mondes se succédent, & se renouvellent perpétuellement. Dans plusieurs Temples on adore Vichenou, sous la figure dont on vient de parler, & à laquelle on donne le nom de *Vatapatrachaï*; les Indiens ont toujours dans leurs maisons un tableau qui représente ce Dieu sous cette forme. Vatapatrachaï est regardé par les sectateurs de Vichenou, comme l'Etre suprême né de la durée des tems.

Les Indiens ont dans le quatriéme âge une époque mémorable qu'ils nomment *Salivagana - Sagaptam*, ou l'Ere de *Salivagana*; & d'après laquelle ils comptent leurs années. Cette époque date de la mort de Salivagana, Roi de Visnagar, arrivée l'an 3179, du quatriéme âge, qui correspond à l'an 78 de l'Ere chrétienne. Ce Roi d'une basse extraction, devenu Souverain très-puissant, extermina les fameuses races royales qui descendoient du Soleil & de la Lune. Il aimoit les sciences, fut le restaurateur de l'astronomie, & protégea les Brames, qui voulant perpétuer

ſa mémoire, firent une époque de ſa mort. Suivant quelques-uns, ce fut lui qui diviſa les Choutres en différentes caſtes.

L'almanach des Tamouls eſt auſſi réglé ſur l'Ere de Salivagana, & fait d'après les calculs des Chaſtrons; on le nomme *Pand-jangam*, ce qui veut dire les cinq membres, à cauſe des cinq choſes qu'il contient, ſavoir, 1°. le *Tidi*, ou l'âge de la Lune; 2°. les *Qui-jémés*, qui ſont les jours de la ſemaine; 3°. le *Natçhétron*, ou la conſtellation dans la-quelle ſe trouve la Lune; 4°. le *Yogon*; 5°. le *Carenon*. Dans ces almanachs on trouve encore les jours du mois, les éclipſes, &c. &c.

Je terminerai ce Chapitre par quelques réflexions ſur deux points importans de la doctrine qu'on vient de lire.

Le feu conſume l'univers à la mort de Vichenou; ici les Brames ſont d'accord avec tous les peuples ſans exception : ils ont cru que le monde périra par le feu. Quelle peut être la cauſe d'une opinion ſi généralement adoptée? c'eſt ſans doute un fait ſimple &

universel. De bonne heure on reconnut le feu comme un agent destructeur, auquel rien ne résiste dans la nature entière : on fut dès-lors porté à croire qu'un incendie causera la ruine du monde. Les Volcans qui bouleversèrent tant de fois le globe, auront été regardés comme les avant-coureurs de cette future & terrible catastrophe. Ils auront confirmé les hommes dans cette crainte, si même ils ne l'ont fait naître. Tel est, ce me semble, l'origine de ce préjugé commun à toutes les Nations. Les autres causes qu'on pourroit lui assigner, seroient moins naturelles & moins probables.

Les différentes échelles de la durée chez les Indiens, méritent de nous arrêter. Leur examen montrera combien est ingénieux ce systême qui d'abord paroît l'ouvrage d'une imagination en délire.

On a vu qu'un clin d'œil, qui est la plus petite subdivision du tems, sert d'unité pour mesurer toutes les quantités de cette espéce. Le Sadry-Ougam, ou les quatre âges du

monde, d'être 4,320,000 ans. Un jour & une nuit de Brouma eſt de deux mille Sadry-Ougams, ou de vingt-quatre heures de ce Dieu. Trente jours de Brouma ou ſoixante mille Sadry-Ougams, font un de ſes mois; douze de ceux-ci forment une de ſes années, & cent années ſont le terme de ſa vie. La durée de la vie de Brouma ne fait qu'un ſeul jour de Vichenou; ce jour eſt de même l'élément des mois, des années & de la vie de Vichenou, qui ſuivent le même ordre que celle de Brouma: ce réſumé étoit indiſpenſable pour faire entendre ce que nous allons dire.

L'homme & les Géans ſont mortels; la terre qu'ils habitent doit auſſi périr: mais ſemblable au phénix, elle renaîtra de ſes cendres. Brouma, créateur de la terre, meurt pour un inſtant; Vichenou, père de Brouma, paie auſſi à la mort un tribut paſſager: le ſeul Chiven jouit des droits de l'immortalité. Les Indiens ayant établi une chaîne graduelle d'êtres, depuis l'homme juſqu'à Chiven, ont

mesuré la vie de chacun de ces êtres sur leur puissance respective : ainsi dans Homère, la stature & la force des Dieux, sont proportionnées au rang qu'ils occupent. Brouma, créateur de l'univers, doit avoir une durée infiniment plus longue que celle du monde dont les quatre âges ne valent qu'un seul de ses jours; la vie entière de Brouma, inférieur à Vichenou, ne doit, par la même raison, former qu'un jour de Vichenou. La vie de ce dernier doit également avoir des bornes, parce qu'il est subordonné à Chiven, le seul être immortel. Ce système, dans les principes des Indiens, est très-raisonnable : ils ont été conséquens en inventant pour la durée de chacun de ces êtres une échelle particulière, quoique toutes les échelles aient un clin d'œil pour premier & commun élément ; c'est ce que nous pratiquons aussi dans les différentes divisions du tems. Nous comptons par secondes, minutes, heures, jours, semaines, mois, années, lustres, siécles, &c. &c.

Un seul exemple rendra palpable la justesse de la méthode des Indiens. Les Cétacées vivent plusieurs siécles, tandis que des insectes éphémères ne vivent que quelques heures. Si l'on conçoit la vie de la Baleine & celle du Ciron, divisées chacune en un même nombre de parties appellées *Jours*, il faudra un très-grand nombre de ceux du Ciron, pour faire un jour de la Baleine.

Ce n'est point assez d'avoir montré que les nombres attribués par les Brames à la durée du monde & à ses différens âges, quoique chimériques, sont très-adroitement combinés; il faut encore faire voir, d'après les calculs & la découverte de M. le Gentil (*a*), que tous ces nombres sont des *périodes astronomiques* en usage autrefois chez les Chaldéens, qui les avoient vraisemblablement pris des Brachmanes, si l'on n'aime

(a) *Voyage dans les mers des Indes*, T. I, p. 321 — 353. *Mémoire sur la conformité ou la ressemblance de l'Astronomie des Brames de nos jours avec celle des anciens Chaldéens.*

mieux croire que les uns & les autres les reçurent d'un peuple plus ancien. Quoiqu'il en soit, le tableau suivant prouvera invinciblement la vérité de cette assertion, toute étrange qu'elle paroisse.

Suivant les Brames, la précession des équinoxes ou le mouvement annuel des étoiles fixes d'Occident en Orient, est de cinquante-quatre secondes (1 an.) (nous le trouvons de cinquante secondes trente tierces, ou à-peu-près d'un degré en soixante-dix ans); de-là ils forment un cycle de soixante ans, pendant lequel les étoiles fixes changent en longitude de cinquante-quatre minutes, (60 ans.) Bérose, auteur Chaldéen, qui vivoit trois cens ans avant notre Ére, appelle ce cycle *Sossos.*

Les Brames se servent d'une période, l'unisolaire de six cens ans, que Bérose appelle *Néros*, & *Josephe* la *grande année.*

En effet la période de soixante ans est avec celle de six cens dans le même rapport que les nombres 432000 & 4320000 dont les

Brames font uſage dans leurs calculs aſtronomiques. Or ces périodes contiennent un nombre déterminé de fois la période anomaliſtique de deux cens quarante-huit jours, dont les Brames ſe ſervent pour le mouvement de la Lune & de ſon apogée, ſuppoſés partir en même-tems du même point, & ſe mouvoir dans le même ſens, pour ſe rencontrer au bout de deux cens quarante-huit jours à la même heure & au même point d'où ils étoient partis.

	dégrés.	ans.
Les étoiles fixes avançant de 54 minutes en 60 ans, elles avanceront en 3600 ans de . .	54	3600.
Cette période eſt appellée *Saros* par Béroſe; donc les étoiles fixes en 24000 ans font leur révolution entière ou	360	24000.
9 de ces révolutions donnent .		216000.
mais il faut obſerver que la période de 60 ans & celle de 600 ans, réduites en jours à raiſon		

de 360 par année, donne les nombres 21600 & 216000, dont le dernier exprime ici des années.

Celui-ci multiplié par 2, fournit la durée du 4me âge ou *Calyougam* . . . . ans. 432000.

Or Béroſe parle d'obſervations aſtronomiques faites par les anciens Chaldéens, pendant le même nombre d'années 432,000; mais M. le Gentil prouve très-bien que les Anciens ſuppoſoient dans leurs calculs l'année de trois cens ſoixante jours, & diviſ[illegible] en mille parties égales: donc les 432,000 ans des Chaldéens, ne valoient que 432, & les 720,000, dont parlent quelques auteurs, que 720, comme on le lit dans Pline.

Le 4e âge	multiplié par 2, donne pour le 3e.	864,000	ans.
	multiplié par 3, donne pour le 2e.	1,728,000	
	multiplié par 4, donne pour le 1e.	1,296,000	

Donc ces âges contiennent

Le 1e 4	périodes	de . . . . . 432,000 ans.
Le 2e 3	périodes	
Le 3e 2	périodes	
Le 4e 1	période	

Ces dix périodes donnent . . . . . 4,320,000.

Remarquons ici que les chiffres 4, 3 & 2 qui expriment les rapports des trois premiers âges étant écrits ainsi 4, 3, 2, donnent 432, qui correspondent aux quatre cens trente-deux ans d'observations astronomiques des Chaldéens : supposant chacune de ces années divisées en mille parties, on aura 432,000, nombre égal au Calyougam.

Quelque prodigieux que soient ces nombres, & plus encore ceux des vies de Brouma & de Vichenou, on ne doit jamais oublier qu'ils naissent de la précession des équinoxes de cinquante-quatre secondes, plus ou moins de fois répétées; alors ces nombres monstrueux cesseront de paroître absurdes.

De cette division générale de la durée dans ses rapports à tous les êtres, depuis le Créateur jusqu'à l'homme, nous allons passer à la division usuelle & civile du tems chez les Indiens.

CHAPITRE XII.

Division des Siécles, des Années, des Mois & des Jours.

OUTRE l'époque de Salivagana, les Indiens ont une période de soixante années (*a*), dont chacune est désignée par un nom spécifique ; ils ne se servent que de ces noms dans les actes particuliers & billets de commerce & d'emprunt, pour marquer l'année dans laquelle ils contractent ; mais dans les actes de famille qui doivent durer perpé-

(*a*) Cette période est aussi astronomique. Les étoiles fixes changeant, comme on l'a vu dans le Chapitre précédent, de 54 secondes en longitude chaque année, il s'ensuit qu'au bout de soixante ans elles ont parcouru 54 minutes. De-là les Indiens ont tiré le Cycle dont il s'agit ici, qui divise exactement la grande période de 24000 ans, pendant laquelle se fait la révolution entière du ciel.

tuellement, ainſi que dans les inſcriptions des temples, ils joignent au nom de l'année, l'an de l'Ére de Salivagana, & celui du quatriéme âge.

Noms des années de la Période de ſoixante années.

1	Praba	31	Jevalambi
2	Ibava	32	Valembi
3	Soucoula	33	Vigari
4	Pramadouda	34	Charvari
5	Praſſor-Podi	35	Palapava
6	Anguira	36	Soupagrédou
7	Strimouga	37	Souba grédou
8	Bava	38	Crodi
9	Hyouva	39	Vichoua-Vichou
10	Dadon	40	Parabava
11	Itchoura	41	Paravanga
12	Begoudamia	42	Kelega
13	Pramadi	43	Chaomia
14	Vicréma	44	Sadama
15	Vetchou	45	Virodigredou
16	Sittravanon	46	Pavadabi
17	Souvanon	47	Pramadetché
18	Darna	48	Ananda
19	Partiva	49	Ratchada
20	Via	50	Naſſa
21	Sarvajetton	51	Pringala
22	Sarvadari	52	Calcavouti
23	Virodi	53	Sitravachi
24	Vigourdi	54	Raoutri
25	Kara	55	Douamadi
26	Manudana	56	Doundoumi
27	Vigea	57	Routrocari
28	Gea	58	Rarratchéma
29	Manmada	59	Crodana
30	Dounmougui.	60	Atcheïa.

L'année

L'année 1782, correſpond à l'année Soupagrédou de cette période, & a commencé le 10 Avril à douze *Najiguès*, c'eſt-à-dire, à dix heures quarante-huit minutes du matin; elle eſt la dix-ſept cent quatriéme de l'Ére de Salivagana, & la quatre mille huit cent quatre-vingt-troiſiéme du quatriéme âge du monde.

L'année Indienne eſt ſolaire, & ſe diviſe en douze mois; ſelon l'opinion la plus ſuivie, elle eſt compoſée de trois cens ſoixante-cinq jours dix-ſept Najigués, & trente-trois Vinajigués, qui ſont trois cens ſoixante-cinq jours ſept heures une minute douze ſecondes Européennes (*a*).

L'année ayant comme l'on voit quelques

(*a*) L'année ſydérale des Brames, ſelon M. Le Gentil [Tom. I, pag. 230], eſt de 365 jours, 15 heures, 31 minutes, 15 ſecondes indiennes, qui équivalent à 365 jours, 6 heures, 12 minutes, 30 ſecondes européennes. Il y a des années, il eſt vrai, qui contiennent le même nombre de jours, d'heures, de minutes & de ſecondes; mais il y en a auſſi qui en ont plus ou moins.

heures de plus que trois cens ſoixante-cinq jours, les Tamouls, qui ne connoiſſent pas les années Biſſextiles, n'ont point trouvé d'autre moyen pour tomber juſte tous les ans, que de répartir les heures ſur chaque mois; cela fait que les mois ne ſont pas toutes les années de même longueur; c'eſt encore un des moyens dont ſe ſervent les Brames pour ſe rendre abſolument néceſſaires, & tenir le peuple dans la plus grande ſujétion ſpirituelle: lorſqu'on connoît un peu l'Inde, on n'eſt plus ſurpris de la ſuperſtition qui y régne. L'ignorance & l'apathie de ſes habitans les retiendront toujours ſous le joug de ceux qui ſe diſent les agens de la Divinité.

Quoique nous ayons dit que ſuivant l'opinion la plus commune, l'année eſt de trois cens ſoixante-cinq jours dix-ſept Najigués, & trente-trois Vinajigués, cependant il y a des années qui n'ont juſte que trois cens ſoixante-cinq jours, & d'autres qui ont plus ou moins de Najigués.

Les Indiens font peut-être le seul peuple qui commence son année & ses mois à différentes heures du jour. Le premier mois tombe dans notre mois d'Avril.

Quoique l'année des Indiens contienne le même nombre de jours que la nôtre, nos mois ne correspondent point aux leurs, ni pour le nombre de jours, puisqu'ils en ont de trente-deux, ni pour le commencement, puisqu'ils tombent quelquefois au 7, & quelquefois au 13 de nos mois.

Les Indiens font encore une division de l'année en deux parties égales, chacune de six mois, pour compter la marche du Soleil vers le Sud, & son retour vers le Nord. Cette partie du retour du Soleil dans le Nord, qui se nomme *Outraïnon*, commence le premier du mois *Taï*, & finit le dernier du mois *Ani*; l'autre partie qui se nomme *Déchanaïnon*, commence le premier du mois *Addi*, & finit le dernier du mois *Margazi*.

Noms des douze mois.

Chitteré,	Avril, suivant la supputation commune est	de	31	jours.
Vayassi,	Mai aussi..........	de	31	
Ani,	Juin.............	de	32	
Addi,	Juillet............	de	31	
Avani,	Août.............	de	31	
Pretachi,	Septembre.........	de	31	
Arpichi,	Octobre...........	de	30	
Cartigué,	Novembre.........	de	29	
Margazi,	Décembre..........	de	30	
Taï,	Janvier............	de	29	
Massi,	Février............	de	30	
Pangoumi,	Mars.............	de	30	

Je n'ai point ajouté les heures, les minutes & les secondes qu'il doit y avoir à chaque mois, parce qu'elles changent toutes les années.

Ce sont les Brames du Tanjaour & du Temple Canjivaron, qui fixent tous les ans les instans où l'année & les mois commencent; ils font & distribuent les Panjangans, que suivent tous les habitans du Carnate.

Les Tamouls divisent le jour en soixante parties ou petites heures appellées Najigués. La première commence au lever du Soleil,

& la trentiéme finit à ſon coucher ; les trente autres commencent au coucher du Soleil, & finiſſent à ſon lever du jour ſuivant. Ainſi les Najigués, comme les heures italiques, ne ſont pas égaux toute l'année. En général, deux Najigués & demi répondent à une de nos heures.

Un Najigué ſe ſubdiviſe en trois cens ſoixante parties, appellées *Nodi* ou *Lipitam*.

Quelquefois ils diviſent le jour en huit veilles, qu'on nomme *Chamam* ou *Yamam*, dont quatre ſont pour le jour, & quatre pour la nuit.

Les jours de la ſemaine s'appellent *Kijamaï* ou *Varam*. Ils ſont comme les nôtres, conſacrés à des Planétes ; pour exprimer chaque jour, on ajoute Kijamaï au nom de la Planéte à laquelle il eſt approprié.

Naïr ſignifie Soleil : Naïr — Kijamaï ſig. Dimanche.

Tinguel.	La Lune.	Tinguel.	— Kijamaï.	Lundi.
Chevoaï.	Mars...	Chevoaï.	— Kijamaï.	Mardi.
Bouda...	Mercure.	Bouda...	— Kijamaï.	Mercredi.
Vingam.	Jupiter...	Vingam.	— Kijamaï.	Jeudi.
Velli....	Venus...	Velli....	— Kijamaï.	Vendredi.
Sani....	Saturne..	Sani....	— Kijamaï.	Samedi.

CHAPITRE XIII.

Des jours heureux & malheureux.

PRESQUE toutes les erreurs ne sont autre chose que l'abus d'un principe véritable. A peine eût-on soupçonné que le mouvement des astres pouvoit influer sur les corps terrestres, qu'on s'égara dans les rêveries de l'Astrologie judiciaire : on voulut que les Phénoménes moraux s'expliquassent par les mêmes raisons, que les Phénoménes physiques ; les Planétes, devinrent le livre des destinées. Une foule de Charlatans persuadèrent qu'ils avoient le secret d'y lire, & bientôt on les crut sur leur parole : de-là naquirent les Devins & les Sorciers, qui chez toutes les Nations se sont mêlés de prédire l'avenir, & d'annoncer des *jours heureux* & *malheureux* (*a*).

(*a*) Les Égyptiens avoient des jours où ils n'osoient rien

Les Brames intéressés à perpétuer l'empire de la superstition, font un travail suivi toutes les années, pour marquer les jours de bonheur & d'infortune, d'après lequel ils dirigent les actions des Indiens.

Selon ce calcul, il arrive tous les jours un Natchétron, un Yogon, un Tidi, deux Carenons, douze Laquenons, un Ragoucalou, un Couliguen, & quelquefois un Vartchion. Les Natchétrons & les Yogons sont au nombre de vingt-sept; ils commencent à différentes heures du jour, &

entreprendre, & l'étude de leurs Prêtres, ainsi que chez les Grecs & les Romains, étoit de lire dans les planétes les bons & les mauvais augures. Les Chinois n'entreprennent rien, si la *Tortue* ou les caractères de *Confucius*, qu'ils consultent tous les matins, leur annoncent un jour malheureux. Les Gaulois consultoient aussi les Devins : ils observoient les augures, & n'osoient sortir certains jours de la lune & de la semaine. Dans le siécle heureux où la France se vit gouvernée par un grand Roi, *Marie de Médicis* & toute la Cour consultoient encore des Astrologues, & portoient comme les Indiens, les Chinois, les Africains & les Américains, des amulettes pour être heureux.

durent chacun ſoixante Najigués ou vingt-quatre heures : c'eſt ce qu'annoncent les Pandjangans.

Le Tidi dure auſſi ſoixante Najigués, & commence avec la Lune ou plutôt, les Tidis ſont les noms des jours de la Lune : on en compte quatorze, non compris la nouvelle & la pleine Lune, qui ont des noms particuliers. Les mêmes Tidis reviennent après la pleine Lune dans le même rang où ils ſont paſſés après la nouvelle, & ce ſont encore les Pandjangans qui annoncent l'heure du commencement du Tidi.

Les Laquenons ſont les douze ſignes du Zodiaque, & durent enſemble ſoixante Najigués. Au premier Najigué du jour commence le Laquenon du mois, & les autres ſe ſuccédent juſqu'au jour ſuivant.

Le Ragoucalou & le Couliguen, ne durent que trois Najigués trois quarts dans les ſoixante, & ils arrivent chaque jour à des heures fixes.

Le Vartchion qui ne vient qu'à certain

jour marqué par les Pandjangans, ne dure de même que trois Najigués trois quarts.

Parmi les Natchétrons, les Yogons, les Tidis, les Laquenons, les Carenons, & les jours de la ſemaine, il y en a de bons & de mauvais: ſi le plus grand nombre eſt bon, le jour n'eſt pas malheureux; & c'eſt le contraire, s'il eſt mauvais. Le Ragoucalou eſt toujours mauvais, & le Couliguen toujours bon; tant qu'il dure, on ne peut faire aucun acte triſte, comme prières & cérémonies pour les morts.

Le Vartchion eſt terrible; les Indiens n'entreprennent rien pendant ſa durée, l'objet dût-il intéreſſer leur fortune.

Nous allons commencer par les jours de la ſemaine, que nous ſerons obligés de répéter, afin d'en marquer les bons & les mauvais, de même que les heures où le Ragoucalou & le Couliguen arrivent.

			Heures auxquelles commence le Couliguen.	*Heures auxquelles commence le Ragoucalou.*
Dimanche.	Naïr . . .	Mauvais.	à 22 Najigués. $\frac{1}{2}$	à 26 Najigués. $\frac{1}{4}$
Lundi. . . .	Tinguel.	Bon. . . .	à 18. . . . . $\frac{3}{4}$	à 3. . . . . $\frac{3}{4}$
Mardi. . .	Chévoaï.	Mauvais.	à 15. . . . . "	à 22. . . . . $\frac{1}{2}$
Mercredi .	Bouda { Bodin. }	Bon. . . .	à 11. . . . . $\frac{1}{4}$	à 15. . . . . "
Jeudi. . . .	Viagam .	Bon. . . .	à 7. . . . . $\frac{1}{2}$	à 18. . . . . $\frac{3}{4}$
Vendredi .	Velli. . .	Bon. . . .	à 3. . . . . $\frac{3}{4}$	à 11. . . . . $\frac{1}{4}$
Samedi. . .	Sani. . . .	Mauvais.	à 1. . . . . "	à 7. . . . . $\frac{1}{2}$

Les Natchétrons ſont, ſuivant les Indiens, vingt-ſept Étoiles que la Lune parcourt ſucceſſivement, & dans chacune deſquelles elle ſéjourne vingt-quatre heures ou ſoixante Najigués. C'eſt par cette raiſon, qu'ils les appellent *Maiſons de la Lune*, & leur conſacrent à chacune en particulier, un quadrupéde, un oiſeau & un arbre, de même que les ſyllabes de leur langue; de manière que les noms qui commencent par telle ou telle ſyllabe, appartiennent à tel Natchétron. Nous les marquerons ſuivant le rang qu'ils occupent, en joignant à chacun les animaux & les plantes qui leur ſont attribués.

NATCHÉTRONS.

Noms des Natchétrons.		*Quadrupedes.*	*Oiseaux.*	*Plantes.*
1 Atiouadi . . .	Bon . .	Cheval	. . . .	Etti , ...
2 Barani.	Mauvais	Eléphant mâle . .	Corneille	Nélie . . . . . .
3 Cartigué . . .	Mauvais.	Chèvre	Paon	Atri . . . .
4 Rogueni . . .	Bon . . .	Couleuvre capelle.	. . . .	Jambelon . . . .
5 Mourgasirjam.	Bon . . .	Chat (*a*)	Poule	Ébêne . . . . . .
6 Tirvadéré . .	Mauvais.	Chien	Rat palmiste (*b*).	Chinguérécali . .
7 Pouatpouchon.	Bon . . .	Chate	Cigne	Bambou . . . . .
8 Poucho	Bon . . .	Bufle mâle	Plongeon	Arechi . . . . . .
9 Arillon	Mauvais.	Chat	. . . .	Mounémaron . .
10 Magon	Bon . .	Rat domestique . .	Milan mâle . . .	Alémaron . . . .
11 Pourom . . .	Mauvais.	Rat perchal	Milan fumelle . .	Pilachi . . . . . .
12 Outirom . . .	Bon . . .	Taureau	. . . .	Aréli . . . .
13 Astom	Bon . . .	Bufle femelle , . .	Miote espéce d'aigle	Atimaron . . . .
14 Chitéré	Mauvais	Tigre	. . . .	Couvélémaron . .
15 Souadi	Bon . . .	Bouc	Mouche (*c*) . . .	Marondémaron . .
16 Villagom . . .	Mauvais.	Tigresse	. . . .	Valémaron . . . .
17 Amouchon . .	Bon . . .	Biche	. . . .	Mougoujémaron.
18 Queté	Mauvais.	Cerf	. . . .	Paraïmaron . . .
19 Moulon . . .	Bon . . .	Chienne	. . . .	Maramaron . . .
20 Pouradon . . .	Mauvais.	Singe , ...	. . . .	Vangimaron . . .
21 Outraron . . .	Bon . . .	Mangouste	. . . .	Jaquier . . . . .
22 Tirouvanon . .	Bon . . .	Guenon	. . . .	Areque . . . . .
23 Avouton . . .	Bon . . .	Lionne	. . . .	Vanimáron : . .
24 Chadcom . . .	Bon . . .	Jument	Corbeau	Caramboumaron.
25 Pouratadi . . .	Mauvais	Lion	Pluvier	Tema . . . . . .
26 Outratadi . . .	Bon . . .	Vache	. . . .	Vambou . . . . .
27 Aevadi	Bon . . .	Eléphant	. . . .	Ellipé . . . . . .

(*a*) Nom d'une Couleuvre que les Indiens regardent comme le mâle de la Capelle.

(*b*) J'imagine qu'ils n'ont mis cet animal au rang des oiseanx , que parce qu'il est léger, & qu'il saute de branches en branches.

(*c*) Apparemment que les Indiens mettent cet insecte au rang des oiseaux, parce qu'il a des aîles.

Tidis, ou Jours de la Lune.

Le jour de la nouvelle Lune se nomme *Amavassé*, & celui de la pleine Lune, *Parouvon :* ces deux jours sont toujours mauvais. Le tems de la Lune croissante se nomme *Songuilapatcham* (*a*), ou *Parouvapatcham* (*b*) ; celui de son déclin se nomme *Kitchanapatcham* (*c*), ou *Abarapatcham* (*d*).

Les noms des Jours lunaires sont,

1	Prédamé...	ou	Pattyami......	Mauvais.
2	Tondiguei..	ou	Vitiya.........	Bon.
3	TredEguei..	ou	Tiya..........	Bon.
4	Chaoti.....	ou	Savondi.......	Mauvais.
5	Pangémi....	ou	Pangsami......	Bon.
6	Chasti......	ou	Sachti.........	Bon.
7	Sattami.....	ou	Chadémi......	Bon.
8	Atchemi....	ou	Astimi.........	Indifférent.
9	Noami.....	ou	Navami.......	Mauvais.
10	Décémi.....	ou	Tasami........	Bon.
11	Yagadéchi..	ou	Egacatasi......	Bon.
12	Douadéchi..	ou	Touvatasi......	Bon.
13	Trédéchi...	ou	Tiriyotasi......	Bon.
14	Sadératachi.	ou	Sadouratassi....	Bon.

(*a*) *Songuilam* signifie *blancheur, lumière*, à cause de la clarté dont la lune paroît être éclairée au commencement de la nuit après le renouveau.

(*b*) *Parouvan* signifie *principe, partie antérieure.*

(*c*) *Kitcham* ou *Quichen* signifie *noirceur.*

(*d*) *Abaram* signifie *partie postérieure.*

On ſe ſert du terme *Bagoula*, qui ſignifie obſcurité, pour exprimer le tems après la pleine Lune ; & de celui de *Soutta*, qui veut dire clarté, pour exprimer le tems après le renouveau.

Lorſqu'on veut déſigner un Tidi ou jour de la Lune, on dit tel Tidi, après l'Amavaſſé, ou après le Parouvon de tel mois.

Les noms des Tidis ſont des noms numériques de la langue Samſcroutam ; les Indiens, dans la ſuite des tems, en ont fait des Divinités. Les jours de l'Amaſſavé & du Parouvon de tous les mois, ſont des jours de jeûnes & de prières pour les ancêtres morts, à moins qu'il n'y tombe quelque fête.

Laquenons.

Les Laquenons ſont les ſignes du Zodiaque ; le Soleil entre tous les mois dans un de ces ſignes.

Pour connoître ſous quel Laquenon on

ſe trouve à certaine heure du jour, il faut commencer par compter à la première heure du jour le Laquenon du mois, & enſuite des autres, ſuivant leur rang: la durée de chaque Laquenon eſt fixée, & leur totalité donne ſoixante Najigués.

Noms des Mois.		*Noms des Laquenons.*			*Durée journalière.*
Avril.	Chittéré..	Méchon,	le Bélier..,	Bon..	4 Najigués $\frac{1}{4}$
Mai..	Vayaſſi...	Richébon,	le Taureau..	Bon..	4........ $\frac{3}{4}$
Juin...	Ani......	Midounon,	les Gémelles.	Bon..	5........ $\frac{1}{4}$
Juillet.	Addi.....	Carcadagon,	le Cancre..	Mauv.	5........ $\frac{1}{2}$
Août..	Avani....	Singam,	le Lion....	Bon..	5........ $\frac{1}{4}$
Sept..	Prétachi..	Canni,	la Vierge...	Bon..	5........ "
Oct...	Arpichi...	Tolam,	la Balance..	Mauv.	5........ "
Nov..	Cartigué..	Virchigon,	le Scorpion.	Mauv.	5........ $\frac{1}{4}$
Déc..	Margazi..	Danaſſon,	l'Arc......	Mauv.	5........ $\frac{1}{2}$
Janv..	Taï......	Maharan,	le Crocodile.	Bon..	5........ $\frac{1}{4}$
Fév...	Maſſi....	Counbon,	le Vaſe.....	Mauv.	4........ $\frac{3}{4}$
Mars.	Pangoumi.	Minon,	les Poiſſons.	Bon..	4........ $\frac{1}{4}$
					60 *Najigués.*

Ces noms ſignifient la même choſe que les nôtres, excepté *Midounon*, qui veut dire les *Gémelles*, dont l'une tient une maſſue, & l'autre une guittare, au lieu de la maſſue & de la fléche que nous donnons aux Gémeaux. *Danaſſon*, ſignifie un arc, & non comme chez nous, le Sagittaire qui s'en

ſert. *Maharan* eſt une eſpéce de poiſſon fabuleux, célébre par ſes exploits, qui a beaucoup de rapport avec le Crocodile : les Indiens le nomment auſſi *Sourra.*

Les mois les plus heureux pour contracter un mariage, bâtir une maiſon, faire un puits, conſtruire une chauderie, &c. ſont les mois de *Chitteré*, *Vayaſſi*, *Addì* & *Taï* ; les autres mois moins heureux, & dans leſquels les circonſtances ſeules peuvent engager les Indiens à faire quelques actes de conſéquence, ſont les mois d'*Ani*, *Avani*, & *Pangouni* ; dans les mois *Cartigué*, on ne ſe marie qu'en ſecondes nôces; mais jamais dans les autres mois de l'année les Indiens n'entreprendront rien de conſéquence ſans y être forcés ; ces mois ſont réputés très-malheureux.

Yogons.

Il y a vingt-ſept *Yogons* ; qui durent communément chacun ſoixante Najigués :

ils se succédent les uns aux autres sans interruption. Leurs noms sont,

1 Vichecambon.	Bon....	15 Vatchetron.	Bon....
2 Pridi........	Bon....	16 Siddi.......	Bon....
3 Aïchtneman..	Bon....	17 Vedibadon.	Mauvais.
4 Saoubaguinon.	Bon....	18 Varianon..	Bon....
5 Sabonon.....	Bon....	19 Parigon...	Bon....
6 Adicandon...	Mauvais.	20 Chivon....	Bon....
7 Sougarneon..	Bon....	21 Chiddon...	Bon....
8 Dourti.......	Bon....	22 Saddion...	Bon....
9 Choulom....	Mauvais.	23 Soubon....	Bon....
10 Guetom.....	Mauvais.	24 Soubranion.	Bon....
11 Virti........	Bon....	25 Broumon..	Bon....
12 Dourouvon...	Bon....	26 Mahandron.	Bon....
13 Viagadon.....	Mauvais.	27 Vaïtredi...	Mauvais.
14 Archénon....	Bon....		

Le dix-septiéme Yogon que j'ai écrit suivant la prononciation Tamoule *Védibadon*, est connu à Surate sous la prononciation de *Vatibate*; il est regardé comme si mauvais, qu'il sert de nom collectif pour désigner les mauvais jours : de sorte que quoique cet Yogon n'arrive qu'une fois tous les vingt-sept jours, cependant tous les mauvais jours sont nommés à Surate, Vatibate ; & lorsque les Indiens veulent s'excuser de quelques affaires à raison d'un mauvais jour, ils disent que c'est Vatibate.

Carénons.

Carénons.

Les *Carénons* ſont au nombre d'onze ; il en arrive deux tous les jours, & chacun dure trente Najigués ; leurs noms ſont,

1	Baron......	Bon.	7	Pattiré...........	Bon....
2	Balevon....	Bon.	8	Sagounon........	Mauvais.
3	Caoulevon..	Bon.	9	Sadouchoudön...	Mauvais.
4	Tahudele...	Bon.	10	Nagaron.........	Mauvais.
5	Gueneſſi....	Bon.	11	Guimedouguénon.	Mauvais.
6	*Vani*......	Bon.			

Les Tidis, les Natchétrons & les Yogons, durent ordinairement ſoixante Najigués. Il arrive cependant que leur durée peut aller quelquefois juſqu'à ſoixante-ſix & demi, ou ſe réduire à cinquante-trois & demi, mais jamais plus ni moins.

Les Carénons peuvent auſſi diminuer ou augmenter de trois Najigués. La raiſon de ces différences eſt inconnue aux Brames ordinaires & à tous les Choutres.

Je n'ai jamais pu ſavoir d'aucun Brame ce que c'étoit qu'un Yogon & un Carénon,

Quoique les Indiens les regardent comme très-essentiels pour le bonheur ou le malheur de leur vie, ils n'en connoissent que les noms, la durée & les qualités bonnes ou mauvaises. Ils s'en rapportent absolument aux Brames sur tout ce qui peut les intéresser; de manière qu'ils sont obligés d'y recourir quand ils veulent savoir quelque chose de relatif à leur religion, & même à leurs mœurs. Ces derniers font toujours difficulté de les instruire, de crainte qu'on ne perce dans leurs mystères, ce qui leur feroit perdre l'ascendant qu'ils ont sur l'esprit du peuple. Plusieurs Indiens que je consultai, quoiqu'ils connussent parfaitement l'histoire de leurs Dieux, ignoroient absolument, & même se soucioient peu de connoître les jours où ils vivoient. Contens de ce que les *Pandjangancarers* leur annonçoient tous les matins, ils n'en desiroient pas davantage.

La façon de supputer les bons & les mauvais jours, n'est point particulière aux Ta-

mouls, elle eſt générale dans toute l'Inde.

Le *Pandjangan* qui eſt l'Almanach des Tamouls, annonce les *Varons* ou jours de la ſemaine, les Natchétrons, les Yogons, les Carénons & les Tidis; on y voit s'ils ſont heureux, & le tems où ils commencent.

Les Pandjangancarers ou Brames, porteurs de Pandjangan, ſont tenus de les annoncer tous les matins dans les maiſons auxquelles ils ſont attachés; ils diſent auſſi (mais ſans y être obligés) le quantiéme du mois, & l'arrivée des Vartchions; ils n'ont pas beſoin d'annoncer les Rougoucalous, les Couliguens & les Laquenons, parce qu'ils ont des durées ſtables, & arrivent chaque jour à des heures fixes. Quant aux fêtes, comme elles arrivent avec les Natchétrons ou les Tidis, excepté le Pongol, & le premier jour de l'an, qui commence avec le Soleil, il ſuffit de l'annonce du Natchétron, ou du Tidi.

L'exceſſive curioſité des Indiens pour connoître l'avenir, les porte à chercher

tous les moyens de le pénétrer. La persuasion où ils sont que les Brames en ont le privilége, les fait recourir à chaque instant à ces pieux imposteurs. Les gens aisés, & de grande Caste, sont dans l'usage non-seulement de se faire annoncer tous les jours le Natchetron & le Tidi, mais encore de se faire dire la bonne aventure ; ils se réglent sur les prédictions des Pandjangancarers, pour traiter toutes les affaires : on doit penser de combien d'absurdités & de fables ces pronostics sont mêlés.

Les jours bons ou mauvais, les heures funestes ou heureuses, le retour d'un voyage, la guérison d'un malade, la perte de quelques effets, enfin, tout donne matière à recourir aux Devins. On consulte encore l'avenir par le vol, le cri ou le chant des oiseaux. Rien n'est capable de faire vaincre à un Indien la crainte qu'un pronostic fâcheux lui inspire, malgré la preuve qu'il a tous les jours du charlatanisme de ces tireurs d'horoscopes.

Former des pronoſtics ſur les maladies périodiques des femmes, prendre augure ſur la manière dont on a éternué, interprêter les ſonges, obſerver les jours propres à ſe faire raſer, à habiter une maiſon neuve, ou en faire bâtir une autre, tâcher de découvrir ſi une femme enceinte accouchera d'une fille ou d'un garçon, employer les enchantemens contre les bêtes venimeuſes, ſavoir ſi la rencontre ou la vûe de tel autre objet eſt de bon ou de mauvais augure, &c, tout cela s'appelle *ſcience*, & fait la principale étude des Brames qui ſont intéreſſés à entretenir le peuple dans ces erreurs ſuperſtitieuſes, par le profit qu'ils en retirent.

CHAPITRE XIV.

Symbole des Brames.

J'AI cru devoir terminer cette partie de mon Ouvrage par le ſymbole des Brames ; il démontrera que les uſages ſuperſtitieux pratiqués par le peuple crédule & fanatique, ſont bien éloignés de la philoſophie des Brames ; dont la morale eſt de la plus grande pureté (*a*).

L'ÊTRE ſuprême que nous appellons *Chiven*, & que d'autres nomment *Vichenou*, eſt le ſeul que nous reconnoiſſons pour le Tout-Puiſſant ; il eſt le principe des cinq élémens, des actions & des mouvemens qui occaſionnent la vie & le tems : confondu avec nos ames, il nous donne l'exiſtence ;

(*a*) Ce Chapitre eſt une ſimple traduction du Candon.

ainſi la ſubſtance de l'ame & la connoiſſance qu'elle a, n'eſt autre choſe que Dieu lui-même. Il a tout créé, conſerve tout avec bonté, & à la fin doit tout détruire : il eſt le Dieu des Dieux, le Dieu tout-puiſſant ; il eſt ſeul le Seigneur : les Védams, les Yagamons, les Chaſtrons & les Pouranons le certifient. Toutes les Divinités ſubalternes ne ſont que des créatures ; il a détruit pluſieurs fois le monde entier, & l'a recréé de nouveau ; il eſt un Être immenſe, & ſemblable à une lumière, il ſe répand par-tout, il eſt éternel, il n'eſt né de perſonne, il eſt tout, & ſera en tout tems. Il ſe connoît lui ſeul, & eſt incompréhenſible à tout autre : les Dieux mêmes ne comprennent pas ſon eſſence, c'eſt ſa ſubſtance ſuprême qui communique la clarté au Soleil & à la Lune. Ce Dieu ſeul a créé l'univers par ſa puiſſance productive, il maintient tout par ſa puiſſance conſervatrice, & il détruit tout par ſa puiſſance deſtructive ; de ſorte que c'eſt lui qui eſt repréſenté ſous le nom des

trois Dieux, qu'on nomme *Trimourti.* Il a créé les Dieux, les hommes & les animaux ſeulement, pour rendre ſenſible ſa bonté. Tantôt il paroît n'avoir ni ſentiment ni aucune qualité ſenſible ; tantôt ſemblable au feu qui ſe trouve dans le bois & les pierres, dans l'eau & dans l'air, Dieu ſe trouve dans l'intérieur de toutes choſes ; ſa ſageſſe, ſa puiſſance & ſes projets ſont comme une mer immenſe & ſans bornes, perſonne n'eſt en état de la traverſer & de l'approfondir : quoiqu'il n'ait pas la propriété d'avoir un corps ni d'une grande maſſe ni d'un petit atôme, il prend cependant quelquefois une figure, afin que ceux qu'il a créés, & qui étoient plongés dans les ténébres, jouiſſent de la lumière ; & malgré les différentes formes humaines qu'il a priſes, il n'eſt ſenſible ni aux plaiſirs ni aux peines, il eſt par ſa nature exempt de toute viciſſitude. Il n'y a point d'autres Dieux que lui ; perſonne ne peut démêler ni diſtinguer, ni éviter les illuſions qu'il répand dans le monde ; il rem-

plit tout l'univers par son immenſité, il eſt le principe de toutes choſes, ſans avoir eu de principe.

Dieu qui eſt infiniment plus petit qu'un atôme, eſt infiniment plus grand que tout l'univers : ce Dieu indépendant, ce Dieu libre, ce Dieu qui eſt toutes choſes, exiſta toujours ſeul, ſans attribut, ſans acte, ſans qualité, ſans être ſujet au lieu & au tems; de ſorte qu'il eſt immuable. Cet Être unique & ſimple, n'a aucune connexion réelle avec la matière, ainſi que les rayons de la Lune réfléchis dans l'eau paroiſſent être en mouvement avec l'eau qui ſe remue, ſans qu'il y ait rien de réel par rapport à la Lune : voilà l'image de cet Être, avec tout ce qui eſt matière & attribut, paſſions ou actions; cette union eſt encore ſemblable aux ſonges qui font voir & toucher des choſes illuſoires. Dieu ſe manifeſte dans pluſieurs corps, ainſi que dans pluſieurs ames, comme le Soleil qui eſt unique, imprime ſon image dans pluſieurs vaſes d'eau; c'eſt par ſes ordres que

le vent souffle, que le Soleil éclaire, que le feu échauffe, & que la pluie tombe; enfin il est la perfection, le principe, la fin & la gloire de ses adorateurs.

Quant aux Dieux que nous avons multipliés, & que nous honorons sous tant d'images, on ne les a figurés ainsi qu'en faveur des ignorans & des esprits foibles, dont la religion grossière avoit besoin de quelque chose de matériel & de palpable : ils n'auroient pu comprendre la bonté & la grandeur de l'Être suprême, sans toutes les représentations qui les font penser à Dieu, lorsqu'ils apperçoivent ses attributs, dont on a fait pour ainsi dire autant de Dieux différens. Mais au contraire ceux qui peuvent comprendre ce Dieu, n'ont pas besoin d'idoles, car les figures auxquelles nous offrons nos hommages, ne sont proprement que les ressemblances de son Être, d'autant qu'il est venu diverses fois dans le monde, sous des formes que nous honorons en mémoire de ses apparitions divines, & des biens qu'elles nous ont procuré.

Nous croyons aussi que les plantes & les animaux ont véritablement une ame comme nous, & par cette raison que tous les animaux vivans doivent être respectés; que ceux qui les immolent commettent un grand crime.

Nous révérons la sainteté de divers lieux & rivières, parce que Dieu nous a promis de répandre ses graces sur ceux qui les habiteroient.

Les distinctions de nos familles sont fondées sur leur propre origine : nous considérons les Brames comme les premiers, parce qu'ils sont sortis du visage de Brouma; les Chatriers comme les seconds, parce qu'ils sont sortis de ses épaules; les Vassiers comme les troisiémes, parce qu'ils sont sortis de son ventre; & les Choutres ont le quatriéme rang, parce qu'ils sont sortis de ses pieds. Peut-être ces origines ne sont-elles que des figures allégoriques de la vérité, mais nous les croyons très-réelles: voilà notre croyance & notre foi. Elle n'est point parfaite, parce

que nous ne ſavons pas la manière de plaire davantage à Dieu ; mais l'abondance & la grandeur de ſa miſéricorde ſupplée à ce qui nous manque par le culte : nous ſavons ſeulement que nous devons craindre & ſervir Dieu ; c'eſt en quoi nous ſommes tous d'accord : malgré la différence de nos ſectes, nous convenons tous & confeſſons unanimement que ceux qui pratiquent le bien ſont récompenſés ſelon leurs bonnes œuvres ; mais que ceux qui font mal ſont punis ſelon leurs mauvaiſes actions. La bonté de Dieu n'empêche point ſa juſtice, & ſa juſtice ne nuit point à ſa bonté, mais le ſecret de ſa conduite eſt impénétrable. Qui peut meſurer la profondeur de ſes jugemens ? nous adorons ſon incompréhenſibilité.

VOYAGE
AUX INDES ORIENTALES ET A LA CHINE.

LIVRE QUATRIÉME.

OBSERVATIONS sur la Chine, le Royaume du Pégû, Madagascar, les Isles de France & de Bourbon, le Cap de Bonne-Espérance, Céylan, les Maldives, Malacca, les Philippines & les Moluques.

CHAPITRE PREMIER.

De la Chine.

Le titre de ce Chapitre annonce aux Lecteurs une répétition fastidieuse de louanges ou un ordre de vérités qui doit le rem-

plir d'événemens. Un Peuple que nous n'osons nommer qu'avec respect, dont on ne cite les loix qu'avec éloge, & les mœurs qu'avec admiration, mérite plus qu'aucun autre l'attention de l'Observateur & l'examen du Philosophe.

Placé à quatre mille lieues des plages Européennes, les Chinois n'ont été connu dans l'Occident que par les relations *édifiantes* des Missionnaires; ces hommes que le desir de rendre éternellement heureuses des Nations idolâtres où le besoin inquiet de se transporter dans des pays inconnus, pour y annoncer des vérités effrayantes, ont fait renoncer à leur patrie & à ses douceurs, n'ont pas été entiérement désintéressés: pour compensation des fatigues, & pour dédommagement des persécutions auxquelles ils s'exposoient, ils ont envisagé la gloire d'envoyer à leurs compatriotes des relations étonnantes, & des peintures d'un peuple digne d'admiration. On sait d'ailleurs que cette classe d'Européens borne ses connoif-

ſances aux vaines ſubtilités de la ſcholaſtique, & (ce qui nous importe davantage dans la queſtion préſente) à des élémens de morale ſubordonnés aux loix de l'Évangile, & aux vérités révélées.

Ces reproches cependant ne peuvent regarder les Jéſuites; en nous repréſentant les Chinois ſous le jour le plus favorable, & en les peignant avec les couleurs les plus vives, ils avoient un autre intérêt; dans ce Corps à jamais célébre, on avoit ſu réunir les extrêmes: à une vie exemplaire, à une piété tendre & affectueuſe, à l'étude des ſciences, ils joignoient un relâchement de morale commode pour les converſions apparentes, une politique profonde qui rapportoit tout à ſa propre gloire, & une réunion de moyens capables de donner des fers à l'univers entier. Ne pouvant conquérir le globe par la voie des armes, les Jéſuites avoient réſolu de l'aſſervir au nom de l'Éternel; c'eſt pourquoi ils ne ceſſoient d'exalter l'avantage des Théocraties, ſous l'em-

blême desquelles ils vouloient déguiser leur despotisme sacré, image du gouvernement qu'ils bruloient d'établir dans toutes les contrées.

Les Chinois devant servir de base à leur système, il falloit qu'ils représentassent le despote qui les gouvernoit, comme un Prince jouissant d'une autorité sacrée & absolue sur des peuples innombrables, & cachant sa politique & ses décrets sous un voile impénétrable au vulgaire : ils devoient présenter en même-tems les Chinois comme un peuple doux, humain, heureux & satisfait sous la conduite d'un tel père, habile dans l'agriculture, le commerce & les arts, régi par des loix sages, & dans la position morale & civile que tous les hommes doivent ambitionner.

Leurs relations ont annoncé des travaux dont l'étendue étonne l'esprit humain ; à peine avons-nous une seule histoire générale du pays que nous habitons, & l'on nous en offre une de l'empire de la Chine, qu'un

Jésuite

Jésuite prétend avoir traduite de l'original sur lès lieux mêmes. Cette précaution est admirable sans doute, & décéle une profondeur de vues étonnantes, puisque l'histoire exerce sur la crédulité un pouvoir avoué par la raison, & qu'elle en impose par la chaîne des dates & la vraisemblance des détails, puisque c'est enfin dans l'histoire seule que le sage peut étudier les hommes.

Toutes les circonstances favorisoient les Jésuites; eux seuls avoient vaincu les obstacles qui s'opposoient à toute communication avec les Étrangers, & avoient pénétré jusqu'à Pékin.

Leurs relations paroissoient ensevelies dans l'oubli en même-tems que leur influence a été détruite, lorsqu'une classe d'hommes appellés en France les *Economistes*, occupés de calculs sur la subsistance des peuples, a fait revivre dans ses leçons agronomiques, les fables que les Jésuites avoient débitées sur le commerce & le gouvernement des Chinois. Le jour où l'Empereur descend

de ſon trône juſqu'à la charrue, a été célébré dans tous leurs écrits; ils ont préconiſé cette vaine cérémonie auſſi frivole que le culte rendu par les Grecs à Cérès, & qui n'empêche pas que des milliers de Chinois ne meurent de faim, ou n'expoſent leurs enfans, par l'impuiſſance où ils ſont de pourvoir à leur ſubſiſtance.

Les Économiſtes ſe faiſoient un titre de cette Comédie politique, pour blâmer les Souverains de l'Europe, qui partagent leur protection entre le commerce & l'agriculture. Ils demandent hardiment à quoi ſervent les colonies, le commerce maritime, les voyages lointains, & recueillent avidement les menſonges des voyageurs, quand ils favoriſent tant ſoit peu leurs idées. Ils ne comprennent donc pas qu'un terrain quelqu'étendu qu'il ſoit, peut porter plus d'hommes qu'il n'en peut nourrir; qu'il eſt plus aiſé de faire naître un enfant, que d'aſſurer ſa nourriture, & que la population ſans le commerce, eſt une vraie ſurcharge

à un État : le commerce ſeul peut réparer les inégalités de la population, & des productions de la terre ; & le peuple le plus commerçant & le plus maritime, eſt non-ſeulement le plus aſſuré de ſa ſubſiſtance, mais il tient encore dans ſes mains celle des autres Nations.

Je ne ſerai point partial en parlant de la Chine ; je retracerai ſimplement ce que j'ai vu, ce que m'ont raconté les Chinois eux-mêmes, & ce qu'ils ont pu m'apprendre par leurs traditions.

Les entraves que les Chinois mettent à toute liaiſon ſuivie entre eux & les Étrangers, n'ont certainement d'autre cauſe que le ſentiment de leur propre foibleſſe ; s'ils euſſent laiſſé établir les Européens parmi eux, ils n'auroient pas tardé à ſuſciter par leur caractère méfiant & inquiet, des querelles qu'un petit nombre de ces étrangers robuſtes & fiers auroit facilement terminées & prévenues pour jamais. Le Gouvernement Chinois, comme celui de tous les

peuples efclaves, eft trop vicieux pour fe rendre refpectable par fes propres forces. Il ne paroît pas même s'en être jamais occupé ; & s'il ne le fait pas, ne doit-on pas en conclure que c'eft par foibleffe ou par impuiffance? Quant à fes lumières, & à fes vertus, on fait qu'elles font ordinairement les connoiffances & les mœurs d'un peuple emprifonné par une politique dont on lui fait un myftère, tremblant fous des loix qu'il ignore & qui ne font connues que des feuls lettrés, & frémiffant à l'afpect d'un pouvoir dont il eft forcé d'adorer le principe.

Je n'examinerai point fi la Chine fut peuplée par une colonie Indienne ; mais je puis affurer hardiment qu'après les bouleverfemens qu'effuya la terre, ce pays, coupé d'une infinité de rivières & de marécages, ne pût fans doute devenir habitable que long-tems après l'Inde & la Perfe. La fituation de ces derniers pays, favorifoit l'écoulement des eaux, tandis que l'autre n'a pu commencer à fe deffécher qu'après une

ſuite très-longue d'années & de ſiécles.

Il paroît que les premiers chefs élus par les Chinois, les gouvernèrent en pères de famille, & n'étoient ni Empereurs ni Deſpotes ; mais inſenſiblement ils s'accoutumèrent à regardér le dépôt de la puiſſance comme une propriété perſonnelle. Aux ſages loix de la Nature, ils en ſubſtituèrent d'arbitraires, & depuis pluſieurs ſiécles on ne les approche qu'avec crainte. Pour en impoſer, ils éblouirent le peuple par leur magnificence, & ſe firent adorer comme fils de Dieu ; c'eſt par cette raiſon que l'Empereur eſt le grand Patriarche de la Nation, & le ſeul Juge des différends en matière de religion.

Il fallut des armées & des gardes pour conſerver le pouvoir ſuprême toujours menacé par des rebelles qu'on traitoit de barbares & de ſauvages, parce qu'ils vouloient un protecteur & non pas un Roi. Les revenus n'étant pas aſſez conſidérables, on multiplia les impôts & les taxes ; c'eſt ainſi que

le peuple malheureux par la puiſſance d'un ſeul homme, perdît ſes mœurs & ſon génie primitif pour tomber dans l'aviliſſement & l'oppreſſion. Si nous remontons à l'origine des autres Nations, nous trouverons ſouvent la même ſérie d'événemens: la tyrannie au berceau s'annonce ſous les dehors de la bienveillance, on ne la reconnoît que quand on ne peut plus s'en garantir.

Avant que la rivière de Canton fut connue, & que les vaiſſeaux Européens abordaſſent à la Chine, les caravanes alloient chercher les productions du ſol & de l'induſtrie, pour les diſtribuer enſuite dans toute l'Europe; elles en retiroient des profits conſidérables, & l'on trafiqua de cette manière juſqu'à ce que les Portugais, maîtres de l'Inde, virent la néceſſité de fonder le commerce maritime de la Chine: c'eſt en 1518 que leurs premiers bâtimens mouillèrent à Canton; à cette époque, cette Province étoit infeſtée par des brigands qui, placés à l'entrée de la rivière ſur des îles appellées au-

jourd'hui *îles des Larrons*, fortoient de leur retraite, pour enlever les vaisseaux Chinois: ceux-ci foibles & lâches n'osoient plus quitter leurs ports, ni combatre une poignée d'hommes qu'une vie dure rendoient entreprenans; ils se contentoient de les appeller Sauvages, & il fallut qu'une Nation Européenne leur apprit que ces Sauvages n'étoient point invincibles.

Intéressés à les détruire, les Portugais voulurent s'en faire un mérite auprès des Chinois. Ils offrirent leurs services, qu'on s'empressa d'accepter. Les Chinois armèrent conjointement avec eux, se réservant seulement de n'être que simples spectateurs. Les Portugais gagnèrent bataille sur bataille, & purgèrent enfin le pays de ces brigands si redoutés. Pour prix de leurs victoires, ils obtinrent une petite île séche & aride, à l'entrée de la rivière de Canton, où ils bâtirent *Macao*: ils eurent aussi de très-beaux privilèges dont ils ont été privés dans la suite. On leur a laissé *Macao*, mais les Chi-

nois ont élevé un fort qui commande la ville & la citadelle Portugaiſes &, à la moindre plainte on leur intercepte les vivres.

Les Hollandois après s'être emparé de tout le commerce de l'Inde, voulurent en établir un ſolide à la Chine; ils demandèrent un terrain qui leur fut accordé pour y bâtir une loge, mais ils y conſtruiſirent un fort qui ſeroit bientôt devenu redoutable, s'il eût été plus facile d'y faire entrer des canons. La préſence des Mandarins aux déchargemens, ne rendoit pas l'exécution aiſée; cependant ils ſe décidèrent à en débarquer dans de grandes futailles. L'une de ces piéces creva ſous le *Palan* & découvrit leur ruſe; la même nuit leurs vaiſſeaux furent brulés, la loge dont on voit encore les ruines, fut démolie, & le commerce interdit à la Nation Hollandoiſe: ce n'eſt qu'à force de préſens & de prières que'lle eſt parvenue à le rétablir pluſieurs années après cette époque.

Lorſqu'à l'exemple des Portugais, les

autres Nations Européennes tentèrent de faire le commerce de la Chine, les Chinois convaincus de leur foibleſſe, virent la néceſſité d'établir un ordre qui contint des Étrangers avides de leurs productions; ſans cet arrangement, une ſeule poignée d'hommes pouvoit détruire leurs bâtimens, brûler leurs villes, & les réduire à la misère, en leur fermant le débouché des objets qu'ils portent à Canton à grands frais.

Les vaiſſeaux qui vont à la Chine ſont obligés de mouiller à Macao, & d'attendre le Pilote qui doit les remonter. Il apporte avec lui leur chappe (*a*), enſuite il adore & conſulte ſon Pouſſa (*b*), puis il fait lever l'ancre, & l'on entre dans la rivière. Après avoir fait quinze lieues, on prend celle du

(*a*) Paſſeport où il eſt dit qu'il eſt permis à ces barbares de ſe ſoumettre aux loix de l'empire, & d'y faire le commerce.

(*b*) C'eſt leur Dieu ſous le nom de *Ninifo*, qu'ils repréſentent toujours avec un gros ventre.

Tigre, nom qui lui fut donné, parce qu'on crut appercevoir certaine ressemblance entre la gueule de cet animal, & la forme d'une île située à son embouchure. Un fort élevé des deux côtés en défend l'entrée. Là un Douanier se présente, suivi de deux ou trois soldats qui restent à bord à la charge du bâtiment, jusqu'à ce qu'il mouille à *Wampou.* Les deux rives que l'on cotoye, fertilisées par mille ruisseaux, sont ensemencées de riz. Quelques habitations éparses, que les montagnes brulées font ressortir à la vue, offrent un coup d'œil pittoresque, mais on est affligé de voir le terrain le plus propre à la culture couvert de tombeaux, dont chacun remplit une espace immense : à sept lieues de la bouche du Tigre, on apperçoit la *Tour du Lion.* Les grands vaisseaux sont obligés de s'arrêter devant pour attendre la haute mer, parce qu'on y trouve une barre sur laquelle il n'y a que dix-sept pieds d'eau. Les Chinois y ont une batterie de quelques piéces de canon en très-mauvais état.

Dès qu'on aborde à Wampou, deux douanes ou pataches viennent s'amarrer le long du vaiſſeau chacune de ſon côté, de manière que rien ne peut entrer ni ſortir ſans avoir été fouillé par elles. Quand on veut ſe rendre à Canton, on eſt obligé de prendre un paſſeport du Douanier, viſé de quatre autres Douanes, où on eſt également fouillé avec autant d'exactitude qu'à la première. Ce n'eſt que dans les canots des Capitaines qu'il eſt poſſible de frauder : comme ils ont le droit de porter pavillon, ils paſſent ſans s'arrêter aux autres Douanes, après avoir été fouillé à Canton, & s'être muni d'un paſſeport ; alors ils font venir le chef de la Douane à la loge, & traitent avec lui de ce qu'ils veulent frauder : on embarque publiquement le tout, & bientôt à la faveur du pavillon & de la nuit, on arrive à bord ſans éprouver la moindre contradiction.

Aucune marchandiſe ne peut être embarquée ni déchargée, que le vaiſſeau n'ait

été mesuré; cette opération se fait avec un grand appareil. C'est l'*Opeou* (*a*) qui vient le mesurer lui-même; la veille il se fait annoncer par le *Fiador* (*b*) & le *Comprador* (*c*). Le moment de son départ de Canton est proclamé le lendemain par les *Tamtams*, qui se font entendre dans toutes les Douanes; il s'embarque en grande cérémonie dans une galère pavoisée, emmenant ordinairement avec lui trois ou quatre *Hanistes* (*d*): plusieurs autres galères char-

(*a*) La charge d'Opeou répond à celle d'Intendant de province.

(*b*) Le Fiador est chargé de fournir les cargaisons; il répond de la Nation avec laquelle il doit traiter, & si quelque Européen vient à manquer, c'est à lui que la justice a recours.

(*c*) Le Comprador est celui qui fournit généralement tout ce dont on a besoin, excepté les objets de cargaison; il y en a un pour chaque Nation: il approvisionne la loge, & tient sous lui plusieurs commis chargés de la fourniture des vaisseaux.

(*d*) Les Hanistes sont de riches Négocians associés au nombre de sept; ils ont le privilége exclusif du commerce de Canton, & vendent aux autres la permission de faire le

gées de sa musique, & de tout ce qui compose sa maison, l'accompagnent; aussi-tôt qu'on apperçoit la sienne, on envoie un Officier dans un canot pour le complimenter, & le vaisseau le salue d'onze coups de canon. Lorsqu'ils montent à bord, ses bourreaux se rangent en haie sur deux lignes, en criant *hû;* cette espéce de hurlement qui l'annonce, veut dire de se ranger: on mesure le vaisseau dessous le pont, du mât d'*artimon* au mât de *misaine*, & l'on prend sa largeur au *maître bau;* c'est d'après cette mesure qu'on fixe les droits à payer, qui sont pour l'ordinaire de quatre mille à quatre mille cinq cens piastres, si le vaisseau se trouve grand; pour payer quelque chose de moins, on jette le mât d'artimon en avant, & le mât de misaine en arrière.

---

commerce soit en gros, soit en détail; ils ont distribué Canton en autant de quartiers qu'ils sont d'associés, & chacun est chargé de faire payer la rétribution des Négocians de son quartier.

Quand on a fini le meſurage, on fait paſſer l'*Opeou* dans la chambre du Conſeil, où il trouve une collation ſplendide, qui devient la proie de ſes domeſtiques & de ſes bourreaux après qu'il s'eſt levé ; on profite de ce moment pour lui montrer les bijoux & les curioſités qu'on veut vendre. Les Haniſtes ſont obligés d'acheter tout ce qui paroît lui faire plaiſir à quelque prix que ce ſoit & de lui en faire préſent ; de pareilles journées leur coutent quelquefois cinquante mille piaſtres. En partant il donne au Capitaine une paire de bœufs, deux ſacs de farine, & quatre grandes bouteilles de grès pleines de *Samſou* (*a*) ; & quand il s'éloigne, on le ſalue encore d'onze coups de canon.

Le chargement des vaiſſeaux ſe fait dans de grands bateaux, qu'on appelle *bateaux de charge ;* ils peuvent porter de dix à quinze tonneaux. Le *Fiador* inſcrit tous les objets

(*a*) Liqueur très-mauvaiſe tirée du riz que les Chinois appellent *vin Mandarin*.

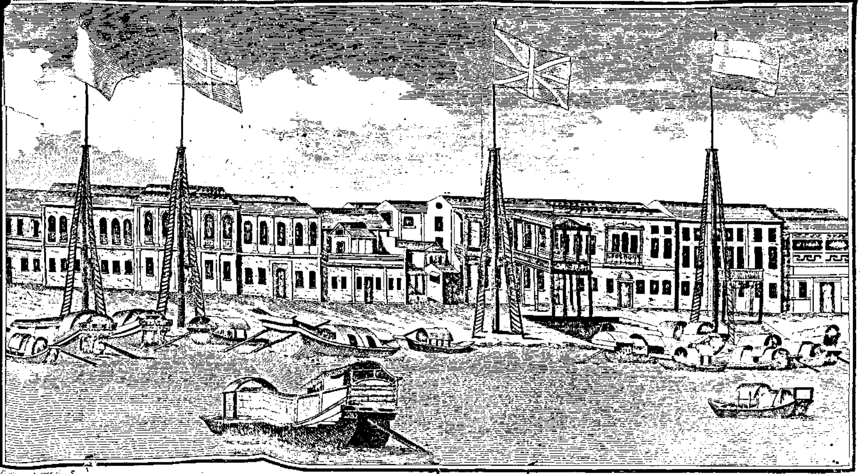
ſur une liſte qu'il fait paſſer à l'Opeou ; ce dernier la viſe, & la remet au Douanier qu'il nomme pour aller chapper les marchandiſes qui doivent être embarquées. Ce Douanier ſe rend le lendemain à la loge avec une troupe d'écrivains ; & comme le Marchand paie ordinairement les droits de tout ce qu'il vend, il marque ſur chaque caiſſe ou ballot ce qu'il contient avec ſa ſignature : quand le Marchand eſt connu, on examine ſeulement ſi les caiſſes n'ont pas été ouvertes pour changer les effets qu'il a déclarés, & on met ſur chacune une empreinte qu'on appelle *Chappe*. Après cette opération, elles ſont embarquées ; quand le Douanier le juge à propos, il fait ouvrir pluſieurs caiſſes, pour voir ſi elles contiennent réellement les choſes qu'on a déſignées ; il arrive ſouvent qu'il n'en ouvre pas une ſeule. On remet la facture de la cargaiſon au Patron du bateau qui doit la faire viſer aux quatre Douanes devant leſquelles on paſſe pour aller à *Wampou*, mais il eſt hors

d'exemple qu'elles ouvrent les caiſſes, quoiqu'elles en aient le droit. Elles ſe bornent à vérifier ſi le nombre en eſt le même, & ſi la chappe eſt exactement ſur chacune; quand le bateau arrive le long du vaiſſeau, pluſieurs Douaniers aſſiſtent toujours au déchargement.

Canton eſt ſitué ſur la rivière du Tigre (*a*), à trente lieues des bords de la mer, & à trois lieues de Wampou. Les canaux diſperſés de toute part forment juſqu'à la mer des milliers d'îles & d'îlots; la marée remonte juſqu'à Canton, & l'on eſt obligé pour faire de l'eau d'envoyer des chaloupes à baſſe marée, à deux lieues au-deſſus de cette ville. Sa ſituation & la beauté de ſon port, regardé comme un des meilleurs de la Chine, l'ont rendu l'entrepôt de tous les bâtimens Chinois qui vont à Hainam, au Japon, à Formoſe, à la Cochinchine, à Manille, à

(*a*) Cette rivière eſt connue auſſi ſous le nom de Fleuve Jaune.

Malacca



VÜE DE LA VILLE DE CANTON.

Malacca & à Batavia. Les Européens y attirent des Négocians de toutes les provinces de ce vaste empire, parce qu'ils sont les seuls qui y portent de l'argent; les autres Nations n'y commercent que par échange: aussi dès qu'ils en sont partis, ces mêmes Négocians se retirent; ceux qui ne retournent pas dans leur province, s'établissent dans la ville Tartare, qui n'est séparée que par un mauvais mur de celle de Canton.

La province est gouvernée par un Viceroi qu'on appelle *Somptok*; il ne peut rien entreprendre sans l'aveu de son Conseil, composé de deux Mandarins nommés par l'Empereur. Mais après avoir pris leur consentement, il est absolu dans l'exécution de son pouvoir.

Canton est fort vaste, mais très-mal bâti; les rues en sont étroites & mal propres; elles ne sont pas alignées comme on l'a prétendu. Cette régularité choqueroit le génie & la superstition chinoise. Les seules qu'on y trouve dans ce genre, sont la *rue Mai-*

chande, appellée par les Européens *rue de la Porcelaine*, & celle des *Bonetiers*. Aussi les Chinois y vendent pendant la journée, mais ils se gardent bien d'y loger en famille, parce que n'étant point bâties selon leur idée, ils regarderoient le choix d'un pareil domicile comme une cause de malheur.

Les autres rues forment une espéce de *mosaïque* plus ou moins considérable, parce qu'un Chinois pour avoir plus de bonheur que son voisin, avance sa maison sur la rue au moins d'un pied, & souvent de deux ou de trois, ce qui forme une irrégularité choquante. Au lieu de ces colonnes dorées dont le Père *le Comte* nous donne la description, on ne trouve que deux mauvais pilastres bruts peints en brun, & destinés à soutenir une petite charpente qui donne de l'ombrage dans la boutique : le dessus de la porte offre un grand écriteau noir sur lequel on trace en jaune ou en lettres d'or le nom & le commerce du propriétaire. La ville est distribuée en plusieurs quartiers séparés

par de mauvaiſes barrières qu'on ferme tous les ſoirs à neuf ou dix heures, alors toute communication eſt interdite; il faut être bien connu pour ſe faire ouvrir. Si dans le jour quelqu'Européen veut ſortir de la ville, à la dernière barrière on lui donne un ſoldat pour l'accompagner & l'épier; il le garantit des huées de la populace, ſur-tout des enfans, moyennant quelque choſe qu'on lui donne en rentrant.

Les maiſons ſont compoſées de cinq ou ſix *angards* placés les uns à la ſuite des autres, & ſéparés par de grandes cours dans leſquelles on entre le plus ſouvent par une porte ronde; elles n'ont jamais qu'un étage: les femmes occupent un logement particulier, & chaque maiſon remplit une eſpace conſidérable, de manière qu'une ville de la Chine auſſi vaſte que Paris, ne contient gueres au-delà de cent mille ames. J'ai vérifié moi-même avec pluſieurs Chinois la population de Canton, de la ville de Tartare, & de celle de Bateaux, que le Père *le Comte*

a portée à quinze cent mille habitans, & le Père *du Halde* à un million; mais quoiqu'en tems de foire, je n'en ai pu trouver que soixante & quinze mille; cela n'empêche pas qu'après Surate, Canton ne soit une des villes les plus considérables & les plus commerçantes de l'Asie. Les gens du pays m'ont assuré que toutes les autres villes de la Chine étoient bâties sur ce modèle; & dans ce cas, pour contenir autant d'habitans que Paris, il faudroit qu'elles eussent au moins cinquante lieues de tour, ce qui ne s'accorde gueres avec le rapport des Missionnaires, quand ils nous assurent que Pékin, qui n'a que six lieues de tour, renferme plusieurs millions d'habitans.

Les meilleurs terrains sont employés à des sépultures, & l'on n'ignore pas aujourd'hui que l'intérieur de la Chine n'étoit ni peuplé ni cultivé, que les Chinois s'étoient jettés sur les bords des rivières & dans les lieux les plus favorables au commerce, & que le reste du pays, couvert de forêts im-

menſes, n'étoit habité que par des bêtes féroces, ou par quelques hommes indépendans qui ſe ſont creuſés des antres ſous terre, où ils ne vivent que de racines. Quelques-uns ſe raſſemblent pour piller les bords des villages, ce qui prouve que la population de la Chine n'eſt pas à beaucoup près auſſi grande qu'on a voulu nous le faire accroire.

Les loges Européennes qu'on appelle *hams*, ſont conſtruites ſur un quai magnifique, dont les Européens firent les frais; elles ſont très-belles : on regarde comme les plus beaux édifices celles des Français & des Anglais. En payant une ſomme conſidérable, il leur fut permis de bâtir la façade à leur manière, pourvu que l'intérieur fût à la Chinoiſe, comme il l'eſt effectivement; chaque Nation a ſon pavillon devant ſa loge, non pas comme une marque de conſidération, mais comme une enſeigne qui la diſtingue des autres.

C'eſt une erreur de croire que les vaiſſeaux Européens allaſſent autrefois ſous les

murs de Canton, & que ce soit nos mœurs, & notre manière libre envers les femmes qui nous aient fait reléguer à Wampou : la construction de nos bâtimens s'est toujours opposée à ce qu'ils remontassent plus haut ; les *sommes* Chinoises mêmes, quand elles sont un peu trop grandes, quoique plates par-dessous, ne peuvent y remonter. C'est un bonheur pour les Chinois que nos vaisseaux mouillent si loin de cette ville, parce que les dépenses d'un voyage retiennent bien des personnes à Wampou, qui tous les jours descendroient à Canton. La grande quantité d'Européens les effrayeroit ; à la moindre dispute, les jeunes marins qui comptent pour rien l'intérêt de leurs armateurs, se prévaudroient du nombre pour soutenir l'honneur de la Nation, & depuis longtems le commerce de la Chine n'existeroit plus. Si on l'abandonnoit, que de misère dans les provinces méridionales ! que deviendroient ces manufactures de Pékin, de Nanquin & de Gaze ? que deviendroient ces

champs immenses de thé? il est bien différent de travailler pour sa Province ou pour des Étrangers qui viennent enlever le superflu de la consommation. Si la Guienne ne cultivoit des vignes que pour elle, & même pour la France, la moitié resteroit inculte.

On a long-tems disputé pour savoir si le commerce de la Chine étoit avantageux aux cinq Nations Européennes qui y portent leur argent; il est sûr que tout commerce où on échange de l'or & de l'argent contre des marchandises, est onéreux pour un État; si elles n'y alloient pas, les dames n'en porteroient pas moins des gazes & des blondes; nos manufactures de porcelaine & de belles poteries auroient plus d'activité; nos plantes aromatiques suppléeroient au thé; nous avons vu les Chinois eux-mêmes lui préférer notre sauge.

Le commerce des Européens en Chine peut monter pendant la paix de vingt-quatre à vingt-six millions. Les Français y envoient

deux vaisseaux & y portent deux à trois millions; la Compagnie Anglaise y envoie quatre, six, & quelquefois huit vaisseaux, sans compter quinze à vingt vaisseaux de côte. La Compagnie y porte quatre millions en argent, & trois millions en drap; les Négocians Anglais de Bengale, Madras, Surate, Bombaye & Cambaye, y portent deux millions en argent, & deux millions en coton, calin, opium & rotin; les Hollandais y ont toutes les années quatre vaisseaux, ils y portent quatre millions en argent, & deux millions en productions de leurs colonies; les Suédois ainsi que les Danois, n'y envoient que deux vaisseaux, & y portent chacun deux millions; le Roi de Prusse y envoyoit autrefois un vaisseau, mais depuis long-tems on n'y voit plus son pavillon; les Espagnols de Manille, & quelques Portugais de Goa vont aussi en Chine, mais ils n'y achétent que le rebut des autres Nations: leur commerce est peu de chose, & ne monte pas à plus d'un million.

Les Nations Européennes retirent de la Chine des thés connus sous les noms de thé *bouy*, thé *vert* & *saothon*; ils sont tous de la même espéce, & ne différent que dans la préparation : j'en ai cependant trouvé six espéces, mais il n'y en a qu'une que l'on cultive généralement dans tout l'Empire. Elle est supérieure aux autres, & a beaucoup de parfum, quand on a eu le soin de cueillir les sommités de l'arbrisseau avant qu'il ait donné des fleurs. On n'est point encore d'accord sur ses propriétés; en général les thés des Provinces méridionales sont préférables; la manière de les connoître demande une grande habitude; les cargaisons sont presque toutes en thé bouy.

On rapporte aussi de la Chine de la grosse porcelaine, des soies écrues, de la rhubarbe, du camphre, du borax, du rotin que les vaisseaux marchands apportent de Malacca, de la gomme lacque, des Nanquins, des Pékins, & quelques autres étoffes de soie; on rapportoit autrefois de l'or, sur lequel

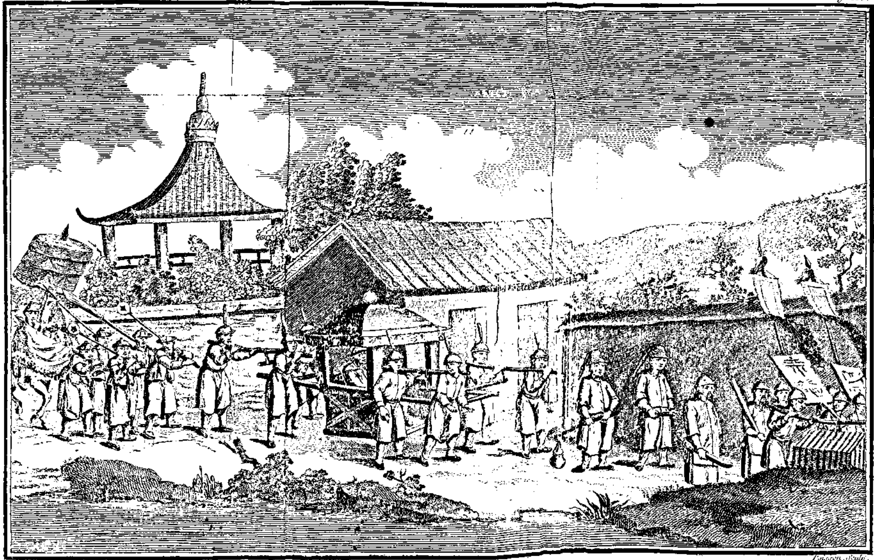
on gagnoit vingt-cinq pour cent; aujourd'hui on gagne dix-huit & vingt sur celui que l'on y porte de l'Inde. Les différentes révolutions, les guerres de leurs voisins, leur ont fait préférer ce métal précieux qui facilite l'exportation de leur fortune en tous lieux.

Si les Chinois sont vexés par leurs supérieurs, les Européens ne le sont pas moins; ils n'ont jamais pu trouver le moyen de se faire rendre justice : l'entrée de la ville Tartare où l'*Opeou* de même que le Viceroi font leur résidence, leur étant interdite, ils ne peuvent se plaindre que par l'entremise du Fiador, & celui-ci ne rend leurs plaintes qu'autant qu'il y est intéressé. Les Anglais, maîtres despotiques de l'Inde, voulant jouer le même rôle à la Chine, font beaucoup de bruit toutes les années; mais ils finissent toujours par payer des sommes considérables pour la plus petite sottise : si les plaintes les mieux fondées ne parviennent point au chef de Canton, comment pourroient-elles arriver jusqu'au trône? depuis que les Euro-

péens font le commerce de la Chine, on n'en a qu'un ſeul exemple. Les Anglais vexés depuis long-tems à un plus haut dégré que les autres nations, ſoit à cauſe de leur libéralité, ſoit dans la crainte qu'ils ne priſſent trop d'empire, expédièrent en ſecret un bâtiment avec le Conſeiller *Ouilt*, qui habitoit la Chine depuis ſon enfance, & parloit le Chinois comme un naturel du pays. Ils le chargèrent de demander juſtice à l'Empereur, & de lui préſenter une requête au nom du Conſeil; tout ſe fit ſi ſecrétement, qu'on n'en fut inſtruit que lorſqu'ils approchèrent de Pékin: leurs plaintes parviennent juſqu'au trône; on nomme quatre Commiſſaires qui viennent en pompe examiner ſi elles ſont fondées; mais bientôt gagnés par des ſommes conſidérables, ils s'accordent tous à dire qu'elles ſont injuſtes; on arrête le vaiſſeau, l'équipage diſparoît, & l'on interroge Ouilt pour connoître l'auteur de la requête: ſon maître de langue a la tête tranchée, ainſi que celui qui l'avoit tranſcrite;

on le condamne à ſubir le même ſort ; mais le regardant comme un Sauvage à qui les loix n'étoient point connues, on commua ſa peine en cinquante coups de bâton, & trois ans de priſon à *Macao*, d'où il ne devoit ſortir que pour être chaſſé ignominieuſement de l'Empire. Cependant les Anglais ont toujours continué le commerce de la Chine.

Cet ordre ou plutôt cette diſcipline ſévère fit admirer les Chinois, & on regarda comme ſage politique la rigueur dont ils usèrent envers les Européens : mais quel eſt donc cette adminiſtration ſi ſage & ſi vantée? Un Étranger eſt ſoumis aux loix du pays, mais par une ſingularité bizarre, il ne lui eſt pas permis de les réclamer ; le Chinois lui-même n'en a pas la liberté : s'il a des débiteurs, il ne peut que leur envoyer les lépreux, ſans qu'ils puiſſent les chaſſer de leurs maiſons. S'il veut plaider, il ſe ruine pour enrichir les dépoſitaires de la juſtice : le Mandarin ſe nourrit des dépouilles de



Sonnerat pinx. Poisson Sculp.

MANDARIN ACCOMPAGNÉ DE SES BOURREAUX.

ceux qui lui ſont ſubordonnés ; ces ſuppôts de la juſtice vivent aux dépens du Peuple, & le Peuple eſt miſérable.

Un Mandarin paſſant dans une ville, fait arrêter qui lui plaît, pour le faire mourir ſous les coups, ſans que perſonne puiſſe embraſſer ſa défenſe : cent bourreaux ſont ſes terribles avant-coureurs, & l'annoncent par une eſpéce de *hurlement. Si* quelqu'un oublie de ſe ranger contre la muraille, il eſt aſſommé de coups de chaînes ou de bambous.

Cependant le Mandarin n'eſt pas lui-même à l'abri du bâton ; l'Empereur lui fait donner la baſtonade pour la plus légère faute. Cette gradation étend les chaînes de l'eſclavage juſqu'aux Princes du ſang. Pour montrer leur ſoumiſſion, les plus grands Mandarins portent toujours avec eux l'inſtrument de leur ſupplice ; ce ſont des chaînes & un coutelas renfermés dans un coffre, couvert de toile peinte, & porté par deux hommes qui les précèdent : ſi l'Empereur les mande,

ils sont obligés de se couvrir de ces chaînes, & de paroître en cet état pour lui prouver leur obéissance. Si le Tribunal des Censeurs appellé par les Jésuites *le Conseil des Sages*, & qui, à ce que l'on prétend, étoit établi dans les premiers tems pour diriger l'Empereur, l'instruire & lui apprendre à gouverner, osoit faire des remontrances comme on nous l'assure, chacun de ces Censeurs périroit dans les supplices.

L'Empereur *Ti-sang* en poignarda onze de sa propre main, & les fit scier en deux, pour avoir osé lui dévoiler la haîne du Peuple qu'il avoit méritée par ses cruautés.

Quoiqu'on ait dit que les places de Mandarins ne s'accordoient qu'au mérite, il est pourtant vrai qu'elles s'achetent : les charges vénales exigent bien quelques épreuves, mais moyennant des présens, les Juges ferment les yeux sur l'examen. Un Marchand riche peut acheter une place de Mandarin pour son fils ou pour lui; dès ce moment il est distingué par un bouton d'or qu'il porte

à ſon bonnet, & ſe trouve exempt du Chabouk, qu'un Mandarin qui paſſe peut faire donner à tous ceux qu'il lui plaît. Les places de Mandarin de guerre ſont plus communes; on ne peut y être reçu qu'après avoir ſubi des épreuves qui conſiſtent à couper une branche avec un ſabre d'un poids énorme, à lever, à bras tendus, des choſes très-peſantes, à courir dans la vaſe avec des ſouliers dont les ſemelles ſont de cuivre, & pèſent au moins trente livres. Quand le Gouvernement connoît un Marchand riche, il le fait Mandarin de ſel, pour le dépouiller honnêtement de ſa fortune. Cette charge, très-lucrative dans d'autres pays, donne quelque conſidération à la Chine, mais finit toujours par ruiner ceux qui la poſsèdent. Un Chinois fort avare ayant été nommé Mandarin de ſel en 1772, aima mieux mourir que de la gérer; il ſe renferma dans une urne, & y périt le quatrième jour.

Les Ordonnances rendues par le Gouvernement ſont toujours affichées, mais elles

n'ont de vigueur qu'autant qu'elles réſiſtent aux injures de l'air : quand l'affiche n'exiſte plus, on ceſſe de les reſpecter, & l'inobſervation n'en eſt point punie. S'il ſe commet un crime, ou quelque choſe contre le bon ordre, il ne parvient point à la connoiſſance du Gouvernement ; le premier Mandarin instruit de l'affaire ſe tranſporte ſur les lieux, & fait punir les coupables ; mais avec de l'argent on évite la baſtonade.

Qu'on ceſſe donc de vanter ces mœurs ſi douces, ce Gouvernement ſi ſage, où l'on achete le droit de commettre des crimes, où le Peuple gémit ſous le joug de l'oppreſſion & de la misère ! eſt-ce là de quoi juſtifier les éloges pompeux de nos faiſeurs de relations ? il eſt vrai qu'en déguiſant des faits réels, ils ont attribué gratuitement aux Chinois des coutumes horribles : on a prétendu qu'un Chinois pouvoit tuer ſa femme ou ſes filles, ſans craindre d'être pourſuivi par les loix ; mais ſi quelques malheureux ont pu commettre de tels crimes, on ne doit

point

point en inculper la Nation. On pourroit imprimer la même tache à tous les peuples, si l'on se bornoit à rassembler des crimes isolés.

Il ne faut pas non plus les accuser de parricides, si dans l'extrême indigence ils exposent leurs enfans, ou les vendent pour leur assurer une subsistance qu'ils sont hors d'état de leur donner. Les Indiens regardent comme une punition de Dieu de n'avoir point d'enfans; la Religion leur prescrit d'en avoir beaucoup, & de les aimer s'ils veulent être heureux : cependant dans les tems de famine on voit les pères & les mères les plus tendres nous livrer leurs enfans pour quelques mesures de riz. Si quelque Chinois venoit parcourir nos hôpitaux remplis de malheureuses victimes de l'amour & de la honte, désavouées par les auteurs de leur existence, ne pourroit-il pas à son tour nous accuser de parricides? C'est aussi sans fondement qu'on leur reproche de les noyer. Tous ceux qu'on voit passer le long des vaisseaux

avec une calebaſſe vuide attachée au dos, m'ont paru être des enfans de bateliers tombés par mégarde, & à qui les pères n'ont pu donner du ſecours: il eſt vraiſemblable qu'ils leur attachent cette calebaſſe pour les faire ſurnager, lorſque cet accident arrive, précaution qu'ils ne prendroient pas s'ils avoient envie de s'en défaire.

L'autorité de l'Empereur eſt ſans bornes; on ne peut lui parler qu'en ſe proſternant: s'il adreſſe la parole aux Seigneurs de ſa Cour, ils doivent fléchir le genouil en recevant ſes ordres. Tout ce qui l'entoure partage le reſpect outré qu'on lui prodigue: un Mandarin manqueroit eſſentiellement, s'il paſſoit devant la porte de ſon palais à cheval ou en voiture, & quand il ſort, tous les Chinois ont ordre de ſe renfermer dans leurs maiſons. Celui qui ſe trouve ſur ſon paſſage, ne peut éviter la mort qu'en tournant le dos & en ſe jettant la face contre terre. C'eſt pour cela qu'aucune maiſon chinoiſe n'a de fenêtre ſur la rue; on ferme ſoigneuſement

les boutiques par-tout où l'Empereur doit paſſer : il eſt précédé de deux mille bourreaux qui portent des faiſceaux, des tam-tams & toutes ſortes d'armes de juſtice. Tel eſt ce Prince débonnaire que les Miſſionnaires nous ont peint, cherchant le bonheur dans l'amitié de ſes Sujets.

Quoique l'uſurpateur Tartare ait adopté les loix chinoiſes, ce n'eſt pas une raiſon pour les croire bonnes. Il eſt de l'intérêt & de la politique du Conquérant, de ne point réformer ce qui plaît au Peuple qu'il a ſoumis, ſur-tout quand tout eſt à ſon avantage.

Les arts & les ſciences ne feront jamais de progrès à la Chine ; le Gouvernement y mettra toujours obſtacle, parce que ſi le Peuple venoit à s'éclairer, il faudroit néceſſairement en changer la forme : auſſi les plus érudits commencent à peine à ſavoir lire & écrire à la fin de leur vie. Leur ſcience & leur habileté conſiſtent dans des difficultés vaincues, & le Gouvernement ne

paroît tranquille, que parce qu'il régit des hommes lâches.

Cette Nation, quoique très-ancienne, ne cherche point à réformer ses abus; les hommes n'ont point de génie, point d'activité dans l'imagination, tout se fait machinalement ou par routine. Les Voyageurs s'accordent assez sur cet article; si l'on dépouille leurs ouvrages de l'enthousiasme, on verra qu'ils ne font consister l'industrie Chinoise que dans des bagatelles: le Chinois riche n'est pas même cultivateur; tout ce que l'on raconte à ce sujet est faux. Il passe la moitié de sa vie à connoître les caractères innombrables de sa langue, & l'autre moitié dans son sérail. On ignore dans ce pays jusqu'à la manière de transplanter les arbres, de les couper & de les greffer: leurs jardins ne ressemblent à rien; ils n'offrent pas même d'arbres fruitiers, à moins qu'ils ne s'y trouvent plantés par la Nature. On est bien éloigné d'y trouver, comme dans les jardins Eu-

ropéens, les plantes des quatre parties du monde : un rocher factice, un petit pont, un belvéder & quelques labyrinthes, en font tout l'ornement. Cette agriculture si vantée se réduit à planter du riz, qu'un malheureux enfoncé dans l'eau jusqu'aux genoux, met dans des trous sur les bords des rivières.

On ne trouve pas chez eux un seul Peintre ; ils ne mettent ni dessin ni composition dans leurs ouvrages. Il est vrai qu'ils appliquent agréablement les couleurs sur le verre ; mais les couleurs pures & tranchantes qu'ils posent les unes à côté des autres, ne peuvent être appellées peintures que par ceux qui ne s'y connoissent point. Leurs tableaux mal dessinés ne brillent que par l'enluminure : après les avoir tracés, ils ne les ébauchent point pour juger de leur effet, mais ils travaillent séparément chaque partie, & la finissent sans songer à l'ensemble. Incapables de rien composer, ils calquent tout ce qu'ils peignent ; & comme celui qui peint la tête & les bras ne sait pas peindre les dra-

peries, le tableau paſſe dans une ſeconde main, & de-là dans une troiſiéme qui ſe charge du fond : de plus ils n'ont aucune idée de la perſpective, le fond eſt auſſi brillant en couleur que les figures, & c'eſt dans les nues qu'ils placent les lointains.

Quant à la Sculpture, ils la connoiſſent à peine : point de ſtatues de marbre ni de pierre On voit ſeulement dans leurs Pagodes quelques grandes figures de bois ou de carton peint ; elles ſont toutes giganteſques, difformes & ſans proportion : toute la figure eſt unie par deux morceaux de bois qui correſpondent de la tête aux pieds, & la font tenir droite ſur ſon piédeſtal ; auſſi n'ont-elles aucune grace. On connoît leurs Magots, qui ſont aujourd'hui répandus dans toute l'Europe. Ils modélent encore le portrait, mais de la manière dont ils travaillent, c'eſt un hazard quand ils ſaiſiſſent la reſſemblance : l'artiſte fait d'abord une tête d'imagination, pendant qu'un de ſes apprentiſs fait le corps ſéparément ; enſuite il tâche

d'en rapprocher les traits de ceux de l'original; & quand cette tête eſt finie, on la place ſur le corps, par le moyen d'un morceau de bois qui les traverſe & les unit, puis un ouvrier y colle pluſieurs couches de papier fin, & remet l'ouvrage à un troiſiéme, qui y paſſe alternativement des couches de blanc & de rouge.

La Géométrie ni l'Architecture n'y ſont pas mieux cultivées; on n'y trouve point d'Architecte. Les temples qui dans tous les autres pays inſpirent le reſpect par leur magnificence, n'ont rien de majeſtueux à la Chine: ils ſont cependant embellis au dehors; les colonnes qui en font le principal ornement, ſont de bois & de la même groſſeur dans toutes leurs parties: on les place fort près les unes des autres, ce qui fait que les Pagodes reſſemblent plutôt à des halles qu'à des temples. On ne les connoît que par quelques figures coloſſales en carton qui décorent la porte; il y a toujours une cour dans le milieu qui renferme le foyer

où l'on brûle le ſandal & les papiers dorés : dans le fond eſt un autel ſur lequel eſt placée l'idole à groſſe bedaine. On y brûle des cierges comme ſur les nôtres, & pendant l'Office, le Peuple reſte proſterné.

Les Jéſuites ont fait paſſer les Chinois pour de grands Aſtronomes ; mais comment pourroient-ils calculer une éclipſe ? ils ne comptent que ſur des boules enfilées, comme faiſoient autrefois les Ruſſes, & n'y peuvent faire entrer les fractions impaires. Ont-ils inventé quelques inſtrumens propres à l'obſervation des aſtres ? S'ils ont quelque goût pour l'Aſtronomie, c'eſt par une ſuite de leur indolence & de leur ſuperſtition ; & les Jéſuites étoient bien moins conſidérés comme des Aſtronomes que comme des Aſtrologues, puiſque le Père *du Halde*, l'apologiſte de ce peuple, nous aſſure qu'ils n'y étoient tolérés qu'en faveur des almanachs qu'ils compoſoient, & qu'ils ne manquoient jamais de remplir de prédictions aſtrologiques adaptées au goût des Princes & de la Nation.

Lorſque les Jéſuites & les autres Miſſionnaires diſputèrent pour ſavoir ſi le mot *Tien* ſignifioit *Ciel* ou *Dieu*, les Chinois regardant ces Etrangers comme une race turbulente propre à faire des factions, & craignant qu'ils n'acquiſſent des partiſans, les chaſsèrent & les envoyèrent à Macao, où ils devoient être embarqués ; mais un heureux hazard les fit rappeller à Pékin. Peu de tems après, leur exil, un Aſtronome lettré de la première claſſe annonça une éclipſe ; ſes calculs furent vérifiés par le tribunal des Mathématiques, qui crut les avoir trouvés juſtes ; mais l'éclipſe étant arrivée un jour plus tard qu'il ne l'avoit annoncée, l'Empereur lui fit trancher la tête : ce Prince reconnoiſſant l'ignorance de ſon peuple, rappella les Miſſionnaires, & les renferma dans une enceinte, afin qu'ils ne puſſent occaſionner des troubles dans l'Empire. Si les Chinois étoient bons Aſtronomes, s'ils poſſédoient l'Aſtronomie depuis ſi long-tems, s'ils l'avoient même corrigée, s'abaiſſeroient-ils juſqu'à

demander des sujets à des Nations étrangères ? leur orgueil ne souffre-t-il pas d'en avoir besoin ? Comme depuis l'extinction des Jésuites il passe peu de Missionnaires lettrés à la Chine, l'Empereur envoya à Canton en 1778, pour demander des Artistes à toutes les Nations, & sur-tout des Astronomes, assurant qu'ils jouiroient à la cour de Pékin de toutes sortes de priviléges, & qu'ils y seroient traités comme des Mandarins.

Leur opinion sur les planettes, qu'ils élèvent autant que les étoiles, ne prouve-t-elle pas leur ignorance en fait d'Astronomie, de même que les terreurs singulières qu'ils éprouvent à l'approche des éclipses ? Quand elles sont annoncées, on les affiche trois jours avant qu'elles n'arrivent, & il est enjoint à tous les Chinois de prier le *Poussa*, pour que l'*Ammé-Paoâ*, qui signifie Crapaud à trois pattes, n'avale pas le Soleil.

Ils ne sont pas mieux instruits en Géographie. La terre, selon eux, est de forme quar-

rée, & leur Empire eſt dans le centre : la Marine eſt encore une ſcience dont ils ne ſe doutent point ; ils attribuent le flux & le reflux à un gros poiſſon qui ſiége au fond de la mer : dans les tempêtes, quand le danger exigeroit la manœuvre la plus prompte, ils adreſſent leurs prières à la bouſſole, & périſſent avec l'objet de leur adoration.

Leurs vaiſſeaux ou *ſommes*, ſont des machines énormes. Il y en a qui portent juſqu'à mille tonneaux. Les deux extrémités ſont prodigieuſement élevées, & préſentent au vent une ſurface conſidérable. Il en périt plus de la moitié, parce qu'une fois ſur le côté, ils ne peuvent plus ſe relever. Leurs ancres ſont de bois, leurs voiles de nattes, & leurs cables de rotins.

Ils ne connoiſſent point les inſtrumens avec leſquels nous prenons *hauteur*. Ceux qui vont au Japon ou aux Philippines, ſe dirigent par les aſtres, comme feroit le Sauvage le plus groſſier ; & ceux qui font route

vers Batavia, Malacca ou Quéda, ne quittent jamais la terre de vue : telles ſont leurs connoiſſances en marine. Cependant ils ont fait autrefois le commerce de l'Inde. Ils alloient à la côte de Coromandel, & même juſqu'au fond du golfe de Bengale. On voit encore à Negapatnam les ruines d'une tour Chinoiſe; mais il eſt faux qu'ils aient jamais entrepris d'envoyer en Europe une eſcadre de ſix cens bâtimens, comme l'ont avancé pluſieurs Jéſuites, & que ces prétendus bâtimens, en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance, ſe ſoient vus diſperſés par une tempête qui les fit périr ou jetter au plein. Les Chinois ſeroient en plus grand nombre dans cette partie de la côte d'Afrique ſi cette anecdote étoit vraie : ceux qui s'y trouvent en très-petite quantité, ſont natifs de Batavia, ou deſcendent de ceux qui s'y ſont établis.

C'eſt peut-être un grand bien pour cet Empire, d'avoir conſervé ſes anciennes habitudes. Si les Chinois étoient devenus bons

marins, ils auroient découvert des pays qui ne leur étoient point connus, & de fréquentes émigrations en auroient été la suite. Le Gouvernement semble les avoir prévues, puisqu'il a fait des loix qui défendent les voyages dans les pays étrangers, & déclarent infâmes ceux qui sortent du royaume. Ceux qu'on voit établis aux Philippines, à Malacca, à Batavia, descendent des Chinois qui désertèrent leur patrie, quand les Tartares s'en rendirent les maîtres, afin de ne pas se laisser couper les cheveux.

Leur musique est aussi mauvaise que chez les Indiens : celui qui fait le plus de bruit est le meilleur musicien.

Jamais ils n'ont pu faire ni montre ni pendule, quoiqu'ils s'y soient exactement appliqués, & nos ouvrages les plus grossiers en ce genre, excitent leur admiration.

Ils doivent à la Nature la beauté de leur vernis.

Leurs soieries que l'on admire ici, parce qu'elles viennent de loin, & qu'elles sont à

très-bon compte dans le pays, ne pourroient pas souffrir de comparaison avec celles de nos manufactures de Lyon: quant aux métiers dont ils se servent pour les faire, ils sont bien loin d'avoir la simplicité des nôtres, & ils ne les doivent qu'aux lumières des Jésuites.

Leur porcelaine l'emporte-elle sur celle de Séve & Saxe?

Les Belles-Lettres y sont encore dans l'enfance, malgré la prodigieuse quantité de Lettrés. Leur Encyclopédie prouve combien ils sont inférieurs en ce genre aux Nations européennes, & même aux Indiens: elle traite particuliérement de la manière dont on doit apprendre à connoître les jours heureux & malheureux; de quel côté le lit doit être placé dans la chambre; à quelle heure on doit manger, sortir, nétoyer la maison, &c. Cette Nation n'acquerra jamais de vastes connoissances, parce qu'il est impossible que des gens dont la vie ne suffit pas pour apprendre leur langue, soient jamais instruits.

Confucius, ce grand Légiſlateur qu'on éleve au-deſſus de la ſageſſe humaine, a fait quelques livres de morale adaptés au génie de la Nation; car ils ne contiennent qu'un amas de choſes obſcures, de viſions, de ſentences & de vieux contes mêlés d'un peu de philoſophie: tous les manuſcrits que les Miſſionnaires nous ont envoyés pour être des traductions de ſes ouvrages, ont été faits par eux.

Confucius établit une ſecte; les Lettrés, & tous les ſoi-diſans ſages la compoſent: il eſt regardé comme le plus grand Philoſophe que l'Empire Chinois ait produit. Ses ouvrages, quoique pleins d'abſurdités, ſont adorés; & lorſqu'un particulier ouvre une école publique, il la dédie à Confucius.

Confucius & ſes deſcendans ont écrit des milliers de ſentences qu'on a accommodées aux événemens, comme nous avons interprété celles de Noſtradamus & du Juif-errant. Aujourd'hui, en France, il n'y a que les bonnes femmes & les enfans qui y

croient; à la Chine, c'eſt d'après elles qu'on dirige toutes les opérations.

Les Chinois n'entreprennent rien ſans avoir conſulté les caractères de Confucius (*a*), & brûlé devant ſa figure une bougie de ſandal, de même qu'un morceau de papier doré; d'autres conſultent la tortue ou la féve (*b*); ces trois choſes ſont regardées comme très-eſſentielles, & font agir les trois quarts des Chinois. Ils paſſent toute la journée dans l'inquiétude, ſi l'oracle ne leur a pas annoncé qu'elle ſera heureuſe.

Leur ſuperſtition pour le nombre neuf eſt extrême; tout ſe fait par ce nombre; on bat neuf fois la tête (*c*) ſi l'on aborde un Man-

---

(*a*) Ce ſont des fiches de bambou ſur leſquelles ſont gravés les caractères indiqués par Confucius, dans ſon chapitre des Augures; on en tire pluſieurs, & leurs caractères doivent correſpondre les uns aux autres.

(*b*) La féve eſt une eſpèce de forme briſée que les Chinois jettent en l'air pour voir ſi les deux piéces dont elle eſt compoſée tomberont ſur le même côté.

(*c*) Battre la tête, c'eſt la pencher neuf fois contre terre en ſe proſternant.

darin

darin, & celui-ci fait la même cérémonie en approchant l'Empereur. Toutes les tours font à neuf étages ; elles avoient *été* conftruites pour annoncer dans la Capitale ce qui fe paffoit jufqu'aux limites du Royaume, par le moyen des fignaux ; il y en avoit de trois lieues en trois lieues ; mais aujourd'hui qu'elles tombent en ruine, elles ne fervent que de corps-de-garde.

Les Mandarins font divifés en neuf claffes : on punit les parens d'un criminel jufqu'au neuviéme degré, & fa famille eft déshonorée jufqu'à la neuviéme génération.

Les cérémonies puériles qu'ils obfervent dans les faluts, les vifites & les feftins, font autant de loix auxquelles ils ne peuvent déroger ; un Chinois ne recevroit pas fon meilleur ami fans avoir fes bottes.

Le falut ordinaire d'égal à égal, confifte à joindre les mains fermées devant la poitrine, enfuite on les remue à plufieurs reprifes, en penchant un peu la tête, & prononçant *fin, fin* ; mais pour une perfonne

à laquelle on doit du reſpect, on incline profondément le corps en joignant les mains, qu'on éleve & qu'on abaiſſe juſqu'à terre.

Les Chinois ont des femmes autant que leur fortune leur permet d'en avoir : des loix ſi contraires à la Nature ne peuvent qu'influer ſur les mœurs, & nuire à la population ; ils ſont extrêmement jaloux & renferment leurs femmes ; leur frère même n'a pas la liberté de les voir ; on ne trouve dans les rues que celles des malheureux à qui l'indigence ne permet point d'être polygames, & dont les pieds n'ont pas été reſſerrés ; car dans l'enfance on met aux filles des ſouliers de cuivre, pour empêcher les pieds de croître : la circulation une fois interrompue, les jambes ſe deſſéchent & ne peuvent plus ſupporter le corps, auſſi vont-elles toutes en *cannetant* comme les oyes. Cette coutume, qui dans le principe étoit l'ouvrage de la politique, eſt devenue l'effet de l'amour-propre ; on ſe mutile de la ſorte pour annoncer qu'on vit dans la molleſſe,

& qu'on n'a pas besoin de travailler: c'est par la même raison que les Chinoises laissent croître leurs ongles & ne les coupent jamais.

Les maisons ne sont pas richement meublées; quelques fauteuils, des tabourets & des tables sur lesquelles on place des vases antiques, en forment les principaux ornemens. Mais le plus précieux de tous est la figure du Dieu qu'on éléve au-dessus d'une petite chapelle, devant laquelle on fait les prières & les cérémonies journalières.

L'habit chinois est une espéce de chemise de soie de différentes couleurs qui se boutonne pardevant; ils en mettent quelquefois jusqu'à huit les unes sur les autres, & dans les tems froids ils y ajoutent une espéce de mantelet de drap noir. Ils portent de grands caleçons par-dessous, & des bottes de satin quelquefois piquées, dont les semelles sont de papier, & ont plus d'un pouce d'épaisseur. Ils se rasent les cheveux, n'en conservant qu'une seule touffe derrière la tête, pour

former une treſſe qu'on nomme *peneſé;* ce n'eſt qu'aux pères de famille qu'il eſt permis d'avoir des mouſtaches, ils les conſervent précieuſement, & ne ceſſent d'y paſſer la main afin de les rendre liſſes. Ils ne coupent jamais l'ongle du petit doigt, excepté les ouvriers à qui le travail des mains ne permet pas ce faſte. L'habillement des femmes eſt preſque le même que celui des hommes; la friſure de celles qui ſont mariées dans la province de Canton, conſiſte à ramaſſer tous les cheveux dans le milieu de la tête pour en faire des eſpéces de nœuds ornés de fleurs & retenues par des épingles d'or. Les filles les coupent tout autour du front, à deux pouces de leur racine, & ne les relèvent point; mais ces modes ne ſont pas générales, elles varient ſelon les Provinces.

Les Mandarins ſont diſtingués par le bouton d'or, de perle ou de corail, qu'ils portent au bonnet ſuivant leur grade. C'eſt encore à la ceinture qu'on diſtingue les états, par la quantité de perles dont elle eſt ſur-

chargée. Les Mandarins de la première classe portent sur la poitrine & le dos une piéce d'étoffe quarrée, où brillent l'or & l'argent, & sur laquelle les attributs de leur dignité sont brodés ; on les reconnoît à cette marque, de même qu'à la quantité de bourreaux qui les précèdent & portent des banderoles, des parasols, de grands fouets, traînent des chaînes & des bambous ; par cet appareil ils en imposent au peuple, qui tremble à la vûe de ce redoutable & nombreux cortège. Les Mandarins qui voyagent en bateaux, ont des galéres, ou plutôt des maisons flottantes, qu'on appelle *champans ;* elles sont très-commodes, & divisées intérieurement en plusieurs chambres. Ils ont pour l'ordinaire des Musiciens, & une suite convenable à leur rang. On reconnoît leur grade aux banderoles & aux piques placées en trophée sur le tillac de la galère.

L'idée de la mort ne cesse de tourmenter les Chinois, & les poursuit jusque dans leurs plaisirs. Cependant elle leur paroît moins

cruelle, s'ils peuvent acheter un cercueil & placer leur tombeau ſur le penchant d'une colline, dans une ſituation agréable.

Ils dépenſent des ſommes exceſſives pour les funérailles, qui ſe font quelquefois ſix ans après la mort, avec une magnificence dont rien n'approche. Ils louent des hommes qu'ils habillent de blanc, pour former le deuil & pleurer à la ſuite du convoi. Pendant pluſieurs jours conſécutifs on proméne le défunt ſur la rivière au ſon de quantité d'inſtrumens; le bateau qui le porte, & ceux qui l'accompagnent, ſont illuminés de manière que les feux diverſement colorés, forment des deſſins juſqu'au ſommet des mâts. Si le tombeau ſe trouve éloigné de l'endroit où le Chinois eſt mort, on l'y tranſporte en grande pompe; on forme des pendals de diſtance en diſtance, pour repoſer le corps: ſes parens & ſes amis lui portent des préſens & des vivres, & quand il eſt dans ſon dernier aſyle, on continue toujours à lui porter à manger.

La couleur blanche étant celle du deuil chez les Chinois, & la noire représentant la joie, les Européens pour se prêter à leur usage, portent presque tous une veste de satin noir.

On distingue trois principales sectes dans l'Empire, celle des *Lettrés*, qui suit la doctrine de Confucius, celle de *Lao-Kium*, & celle *de Foé*, qui est la plus considérable & la plus ancienne; les dogmes de cette dernière sont les mêmes que ceux de Vichenou, dont la métempsycose est la base.

Les Prêtres de Foé s'appellent *Bonzes*; le nombre en est prodigieux, on en compte plus d'un million dans l'Empire; ils ne vivent que d'aumônes. Semblables aux Religieux de tous les pays, ils cachent beaucoup d'orgueil & d'avidité sous l'apparence de l'abnégation & de la modestie. Ils ne sont pas méprisés comme on a voulu nous le faire accroire; leur Chef jouit des plus grands privilèges : quand il se présente chez le Viceroi de sa Province, il ne rend le salut

qu'après avoir été ſalué par ce Seigneur, & s'aſſied avant lui ſans en attendre l'ordre. Lorſque Foé prêcha le dogme de la métempſycoſe, il ne manqua pas de joindre au précepte, d'aimer les animaux, celui de chérir les Moines & de leur faire l'aumône : quoique l'union de ces deux préceptes ne ſoit pas tout-à-fait inconſéquente, ils ne laiſſent pas que d'être abſurdes & pernicieux l'un & l'autre.

Les Bonzes ſe font raſer le *peneſé*, portent une robe griſe & ne ſe marient point : les Supérieurs ſe ſont aviſés d'un ſtratagême fort ingénieux, tant pour obvier aux friponneries des membres ſubalternes, que pour attirer des aumônes plus conſidérables ; ils obligent les quêteurs à porter un regiſtre, où ceux qui font des charités au Couvent les inſcrivent & les ſignent de leur propre main ; politique avantageuſe qui force l'amour-propre à devenir libéral.

Les Chinois ſont bien faits, leſtes & forts dans le badinage ; mais dans une diſpute ſé-

rieuse, toutes leurs petites supercheries disparoissent, la crainte & la lâcheté l'emportent & les obligent à prendre la fuite. Dès leur bas âge, ils s'étudient à lever des poids de cent & cent cinquante livres, jusqu'à ce qu'ils puissent les élever au-dessus de leur tête, à bras tendu. Sept à huit sacs remplis de terre & pendus au plancher, sont encore des champions contre lesquels ils s'exercent à se battre. Ils se mettent dans le milieu de ces différens sacs, les agitent & tâchent d'en éviter les coups; ils ont une manière de roidir leurs muscles, qu'ils appellent *se rendre dur*, & quand ils luttent, ils s'en servent avantageusement contre leur adversaire, parce qu'ils roidissent la partie menacée du coup, & celui qui le donne se fait plus de mal qu'il n'en fait à celui qui le reçoit.

Mais tout cela ne les rend point courageux. Ils sont très-mauvais guerriers & seront toujours vaincus par les Nations qui voudront les attaquer. Aucune de leurs villes ne pourroit soutenir un siége de trois jours;

tous leurs forts ſont à-peu-près ronds & ſans élévation ; les murs n'ont point d'épaiſſeur, les embrâſures ſont inégales, ne forment qu'un ſimple trou fait de manière qu'on ne peut diriger le canon que dans un ſeul point, & leur artillerie n'eſt propre qu'à des réjouiſſances : leurs fuſils ſont à méche, & quand ils s'en ſervent, ils détournent la tête après avoir ajuſté le coup.

Lyſtching ſe mit à la tête d'une troupe de brigands en 1640, détrôna l'Empereur, ſe fit proclamer à ſa place, & fut bientôt maître de tout l'Empire. *Ouſankouei* voulut le venger, leva des troupes, & combattit l'uſurpateur. Les Tartares profitèrent de ces troubles ; leur Général s'empara de la capitale de la Chine, & mit ſon neveu *Chun-Tchi* ſur le trône.

Trente mille *Barmans* détruiſirent il y a peu de tems une armée de cent mille Chinois; enfin tous ceux qui parviendront avec quelques forces à la Chine, s'empareront de cet Empire.

Les Chinois entendent bien le trafic, parce que ce genre de commerce ne demande pas beaucoup de génie. Ils n'ont qu'une ſeule monnoie de mauvais cuivre, qu'on appelle *cache*; elle offre un trou quarré dans le milieu, qui ſert à l'enfiler : ils ont une autre monnoie idéale qu'on nomme la *Taële*; elle vaut dix maſſes, & 7 liv. 10 ſ. argent de France; la maſſe vaut dix *condorins*, le *condorin* dix *caches*, & la *cache* dix *hards*. La taële eſt la baſe de tous les comptes.

Les Chinois ſont frippons, fiers, inſolens & lâches; dix Européens armés ſeulement d'un bâton, en feroient fuir mille, & s'ils ne nous accordent aucune liberté, c'eſt parce qu'ils connoiſſent leur foibleſſe. Nous avons paru trop empreſſés à commercer avec eux, ils n'ont pas manqué de s'en prévaloir; d'ailleurs la crainte de partir ſans cargaiſon & ſans vivres, fait ſacrifier juſqu'à l'honneur de ſa Nation. N'eſt-il pas honteux pour les Anglais d'avoir été forcés de payer un Matelot, afin qu'il reçut le Chabouk à la place

d'un Capitaine de leurs vaiſſeaux, & cela parce qu'il n'avoit pas été poſſible à ce dernier d'empêcher l'incendie d'un bateau Chinois. N'eſt-il pas encore honteux pour la Nation Françaiſe, qu'un domeſtique de M. Rot, Supercargue de la Compagnie, ait ſubi trois ans de priſon à la place de ſon maître, qui fut encore obligé de payer quatre mille piaſtres, pour avoir eu le malheur de tuer involontairement un Chinois à la chaſſe.

La cupidité ſeule peut faire ſupporter aux Nations européennes des injures pareilles, & les ſoumettre à la merci d'un peuple auſſi mépriſable par ſon caractère que par ſon ignorance.

CHAPITRE II.

Du Pégû.

QUAND les Portugais s'établirent dans cette contrée, ils la trouvèrent divisée en deux royaumes: les *Abassys*, connus des Européens sous le nom de *Pégouins*, habitoient celui du Pégû, & les *Barmans*, celui d'Ava. Ces deux Nations gouvernées par des Puissances rivales, ne vécurent pas long-tems en bonne intelligence. Le Roi d'Ava, jaloux du commerce de ses voisins, rassembla des troupes nombreuses en 1685, & leur déclara la guerre: il les soumit, fit périr leur Monarque avec toute sa famille, & voulut anéantir jusqu'au nom de Pégû. Les deux États réunis sous sa puissance, ne formèrent plus qu'un royaume. Il s'étend jusqu'à la Chine du côté du nord; à l'orient, il est

borné par le Tonquin, le Quinam & la Cochinchine; au midi, par le royaume de Siam; à l'occident, en partie par la mer, & en remontant, il se termine à Chatigam, qui confine au Bengale.

En 1735, les vaincus secouèrent le joug, & vengèrent le sang de leurs anciens maîtres; par un juste retour, ils massacrèrent le tyran avec toute sa famille; & comme il ne leur restoit aucun Prince légitime, ils élurent un nouveau Roi. La fermeté du Prince ramena le calme : lorsqu'il eut affermi sa puissance par son courage & par le supplice des factieux, il ne s'occupa qu'à rendre à ses États leur première splendeur, en y faisant refleurir le commerce. Les Européens y furent attirés; & les Anglais profitant de cette circonstance, y établirent plusieurs comptoirs, tels que ceux de la grande & de la petite Négrailles & celui de Bacim, sur la pointe occidentale de la côte du Pégû.

Dans ce même tems, les Zélandois chassés de Banquibazard, par Allaverdikan Nabab

du Bengale, ſe réfugièrent au Pégû, & voulurent s'y établir par la force des armes; mais trop foibles pour exécuter une pareille entrepriſe, ils y furent maſſacrés.

Les Français profitèrent mieux des bonnes diſpoſitions du Prince: M. Dupleix, Gouverneur général dans l'Inde, lui envoya un Ambaſſadeur en 1751, avec des préſens conſidérables; les Français obtinrent du Roi du Pégû la permiſſion de faire un établiſſement à Siriam (*a*), & ils s'y feroient maintenus ſans la révolution ſuivante.

Après vingt ans de paix, un ſimple villageois leva l'étendard de la révolte: il étoit Barman d'origine, & s'appelloit *Alompra.* Suivi de quelques Laboureurs dont il étoit le chef, il voulut devenir le Libérateur de ſa Nation, & l'affranchir du joug des Pé-

(*a*) Ville du Pégû où les Européens venoient faire leur commerce. Quoique cette ville n'exiſte plus, la rivière conſerve encore le nom de rivière de *Siriam*, nom qu'elle a donné aux beaux grenats Siriams, appellés ſi improprement *Syriens.*

gouins. Ces rebelles armés ſeulement d'un bâton, obtinrent d'abord quelques ſuccès. Le Roi du Pégû mépriſant un ſemblable ennemi, ne lui oppoſa que peu de réſiſtance; mais il éprouva dans la ſuite qu'il n'en eſt point qui ne ſoient dangereux. Le parti d'Alompra groſſiſſoit de jour en jour. Il ſe vit bientôt à la tête de vingt mille Barmans, à l'aide deſquels il s'empara de la capitale du Royaume, où il trouva des munitions & des armes. Devenu plus ambitieux par cette conquête, il ſe fit proclamer Roi, deſcendit la rivière avec une rapidité ſurprenante, & vint camper à deux lieues de Siriam, dans l'endroit même où il jetta les fondemens de la ville de Rangon, qui depuis eſt devenue l'entrepôt du commerce : il mit le ſiége devant Siriam, & la fit raſer pour punir les habitans de leur réſiſtance pendant dix-huit mois.

Les Français étoient convenus avec Alompra d'une neutralité qu'ils n'obſervèrent pas. Le Roi du Pégû avoit fait

demander

demander des ſecours à Pondichéry : on fut long-tems à ſe décider; mais enfin au mois de Juillet 1756, on lui fit paſſer quelques troupes avec des munitions ſur les vaiſſeaux le *Diligent* & la *Galathée.* Quoique ce dernier arrivât long-tems avant l'autre, il ne put mouiller à Siriam que deux jours après la reddition de cette ville : le Capitaine tomba dans un piége que lui tendit Alompra. Ce conquérant indigné contre les Français, s'empara du vaiſſeau, fit trancher la tête à tous les Officiers, de même qu'à l'agent de la Nation, & retint priſonniers les Matelots & les Soldats.

Le Diligent forcé de relâcher aux îles *Nicobards*, n'arriva que ſix ſemaines après la Galathée; le Capitaine plus prudent, n'entra dans la rivière qu'avec précaution; & lorſqu'il apprit le maſſacre des Français, il retourna à Pondichéry.

Alompra ſe ſervit utilement des munitions & des ſoldats pris ſur la Galathée; après avoir promis des récompenſes à ces

derniers, il bloqua le Roi de Pégû dans sa Capitale. Celui-ci soutint le siége jusqu'au mois de Mai 1757, têms auquel il se vit forcé de se rendre. Le vainqueur usa de stratagême pour s'en défaire. Il étoit dit dans les annales, que celui qui mettroit une couronne sur la Pagode de Rangon, vaincroit tous ses ennemis, & seroit reconnu pour le Roi le plus puissant. Il en fit faire une d'or enrichie de diamans & de rubis, aussi pesante que lui, sa femme & ses enfans; après l'avoir placée sur le cône de la Pagode en présence du Roi prisonnier, il lui demanda s'il le reconnoissoit pour son maître; & sur sa réponse négative, il lui fit trancher la tête.

Pendant ces troubles les Anglais se fortifièrent dans leurs établissemens de Bacim & de Negrailles : comme ils étoient les seuls Européens qui se fussent avisés de construire des forts, ils devinrent suspects au nouveau Roi, qui les attaqua plusieurs fois à la tête des Barmans; mais il fut toujours

repoussé : enfin, employant contre eux les Français, qu'il avoit retenus prisonniers, il les chassa totalement de son royaume.

On sait que la misère & la dépopulation sont les suites inévitables de la guerre. Lorsqu'Alompra voulut jouir du fruit de ses travaux, il s'affligea de ne régner que sur des ruines. Pour y remédier, il ne vit d'autre moyen que de faire la conquête de Siam, & de répandre dans ses États les hommes que cette conquête lui soumettroit; en conséquence, il partit suivi de quarante mille hommes : dans sa route, il s'empara de *Tavaye*, de *Tennasserin* & de *Mergui*. Bientôt il pénétra jusqu'à Siam, dont il fit le siége; & sans doute il auroit triomphé, si une dyssenterie, produite par les fatigues d'un siége long & pénible, ne l'eût emporté en Septembre 1760, dans la cinquantiéme année de son âge.

Ses fils qui l'avoient suivi dans cette expédition, firent embaumer & transporter son corps au Pégu, avec toute la pompe dûe à

ſa mémoire · l'aîné qui s'appelloit *Kandropa*, fût déclaré ſon ſucceſſeur. Ami de la paix, il gouverna ſon peuple avec ſageſſe ; mais après cinq ans d'un règne paiſible, il mourut ſans laiſſer d'héritiers, & la couronne paſſa ſur la tête de *Zékinmédou* ſon frère.

Celui-ci marchant ſur les traces d'Alompra, recommença la guerre avec les Siamois : il eût le bonheur de terminer glorieuſement ce que ſon père avoit entrepris avec courage. Siam fut conquiſe & le Roi fait priſonnier, ainſi que toute ſa famille. Ce malheureux Prince dépouillé de ſes États, offre encore aujourd'hui dans Ava, l'exemple le plus frappant des viciſſitudes de la fortune ; ſes mains accoutumées à porter le ſceptre, ont été forcées de s'endurcir aux travaux les plus vils : privé de tous ſes biens, réduit à la dernière misère, il ſemble que le vainqueur n'ait reſpecté ſa vie, que pour lui faire deſirer le trépas.

Après avoir jetté pluſieurs millions de priſonniers Siamois dans ſon royaume,

Zékinmédou ſoumit les Caſſayers, & déclara la guerre aux Chinois. Ce peuple nombreux n'eût pas de peine à lui oppoſer une armée de cent mille hommes; la ſienne n'étoit compoſée que de trente mille, mais il fondit ſur eux avec tant de fureur, qu'il les mit en déroute, & fit ſoixante mille priſonniers, qui furent envoyés aux environs d'Ava, pour y cultiver la terre.

C'eſt à-peu-près dans le même-tems; c'eſt-à-dire, en 1769, que la Compagnie des Indes lui fit demander la permiſſion de rétablir ſon commerce dans le Pégû. Le Député qu'elle lui envoya, fût reçu de ce Prince avec beaucoup de diſtinction; il lui donna les marques les plus éclatantes de ſon eſtime pour la Nation françaiſe, & le renvoya chargé d'une lettre adreſſée au Conſeil de Pondichéry, & conçue en ces termes.

« Moi Empereur d'Ava, Roi des Rois & » de toute puiſſance, vous fais ſavoir que » j'ai reçu la lettre que votre Ambaſſadeur,

» M. Féraud, m'a remise avec les présens
» qui consistent en une piéce de velours
» rouge, une autre de velours noire, une
» troisiéme de velours jaune, cinq piéces
» d'étoffes d'or ou d'argent, deux paquets
» de galons d'or, & deux paquets de galons
» d'argent, huit cent vingt-quatre petits cou-
» teaux, un fusil à deux coups damasquiné
» en or, cinq cens vingt-cinq fusils de muni-
» tion, deux cens quatre-vingt-six boulets,
» dix-huit cens balles à fusil, cent grenades
» armées, un baril de pierres à fusil, dix
» barils de poudre. J'ai pareillement reçu
» la lettre que votre Ambassadeur m'a re-
» mise, & que Milard mon esclave m'a inter-
» prétée (*a*). J'ai reçu votre Ambassadeur

(*a*) M. Milard avoit passé sur la *Galathée* en qualité de volontaire; il eut le bonheur d'échapper au massacre des Français, & de gagner l'amitié du Roi, qui lui donna la place de grand Maître d'artillerie, & de Capitaine de ses gardes. Dans plusieurs occasions, il rendit des services importans aux Français, & nommément à M. de *Gouyon*, commandant le *Castries*, qui s'y trouva pendant les troubles de 1775, où les

» dans mon palais d'or. A l'égard des de-
» mandes que vous me faites, je ne puis
» vous accorder l'île Moulque, parce que
» c'est un endroit suspect; je ne veux pas
» non plus vous rendre les cinq Français:
» vous me faites aussi mention de leur paye,
» & vous me demandez une personne pour
» régler leur compte; je laisse cela à la dis-
» position de Milard. Je vous exempte de
» tous droits, & je vous laisse libres dans
» votre commerce. Je vous accorde aussi
» l'endroit au sud de Rangon, qui se nomme
» *Mangthu*; la grandeur du terrain le long
» de la rivière, est de cinq cens *Thas* (*a*),
» & la largeur de deux cens, que le Gou-
» verneur de Rangon fera mesurer. Tous
» les vaisseaux français qui viendront mouil-
» ler dans le port de l'établissement fran-
» çais, seront obligés de donner le compte

Français furent soupçonnés de favoriser les rébelles; il est mort en 1778.

(*a*) Le Thas est de dix pieds & demi.

» de leurs marchandiſes & autres effets au
» Gouverneur de Rangon, pour voir quels
» ſont les préſens que je dois exiger pour
» me dédommager des droits : vous ne pour-
» rez vendre aucune munition de guerre
» dans tous mes États, ſans ma permiſſion.
» J'envoie mes ordres en conſéquence au
» Gouverneur de Rangon. Quand il arri-
» vera des vaiſſeaux français, il aura ſoin
» de faire la viſite à bord ; & ſitôt que les
» marchandiſes ſeront dans les magaſins, il
» fera mettre la chappe.

» Tous les vaiſſeaux qui viendront mouil-
» ler dans l'établiſſement français, ſeront
» obligés de mettre leur gouvernail à terre.

» Je vous envoie votre Ambaſſadeur avec
» l'accord que je lui ai fait ».

Donné le 12 de la Lune
du mois de Kchoug, 1132.

La Compagnie des Indes obtint donc un emplacement conſidérable à Rangon, avec le droit d'y bâtir ſes magaſins, & d'y arbo-

rer le pavillon français ; elle fut la ſeule à qui le Roi du Pégu ait encore accordé ce dernier privilége : les Anglais, les Hollandais, les Arméniens, ne purent l'obtenir. Mais la Compagnie n'ayant pas ſu profiter de ces avantages, les Français qui vont commercer aujourd'hui dans cette contrée, n'y ſont plus diſtingués des autres Nations ; le Souverain les regarde comme ſes eſclaves, dès qu'ils mettent le pied dans ſes États.

Les Siamois ne reſtèrent pas long-tems ſous les loix des Barmans : ceux qui s'étoient retirés dans les bois pour éviter l'eſclavage, ſe raſſemblèrent, élurent un Roi Chinois d'origine, & marchant ſous ſes drapeaux, ils chaſsèrent les Pégouins & les Barmans du royaume de Siam. Le Roi d'Ava voulut les ſoumettre une ſeconde fois ; à cet effet, il raſſembla des troupes nombreuſes en 1775, compoſées de Pégouins & de Barmans. Les premiers ſupérieurs en forces, ſe révoltèrent, maſſacrèrent la plus grande

partie des Barmans, & dirigèrent leurs armes ſur Rangon; mais n'ayant point de généraux pour les guider, ils échouèrent dans leur entrepriſe, & n'opérèrent aucune révolution. Zékinmédou rétablit la tranquillité dans ſon royaume, & mourut l'année ſuivante. Ses frères, ſuivant le teſtament d'Alompra, devoient régner ſucceſſivement; mais quelque tems avant ſa mort, Zekinmédou avoit fait reconnoître pour Roi ſon fils aîné, qui monta ſur le trône à l'âge de vingt-deux ans. Pour éviter toute diſcuſſion avec ſes oncles, il les fit maſſacrer au nombre de cinq, de même que ſes frères; les Seigneurs qui leur étoient attachés, eurent le même ſort. C'eſt par ces meurtres abominables qu'il ſe trouve aujourd'hui paiſible poſſeſſeur d'un ſceptre ſouillé de ſang, & flétri par les mains impures qui le retiennent.

Les Pégouins & les Barmans ne ſont pas diviſés en caſtes ou tribus. Ils ſuivent tous la même religion, qui, dans ſon principe,

paroit être celle des Brames : le dogme de la métempsycose en est la base ; mais ils l'ont défiguré au point qu'aujourd'hui ils mangent toutes sortes d'animaux, même du bœuf, pourvu qu'ils s'abstiennent de le tuer. Quant à leurs Dieux, ils en comptent sept principaux ; les cinq premiers se sont incarnés, & ont déja vécu sur la terre, pour apprendre aux hommes à connoître la vertu.

Les deux autres doivent y ramener un jour le tems heureux des premiers âges. Cependant ils n'en adorent qu'un seul, qu'ils appellent *Godéman* ; il est le dernier des cinq qui se sont incarnés, & paroît être le même que Vichenou.

Les livres sacrés ne marquent point le tems de sa vie terrestre. Ils se bornent à dire qu'en mourant, il a promis de répandre ses graces infinies pendant six mille ans sur ceux qui l'invoqueroient ; c'est pour les mériter que les Pégouins & les Barmans vont régulièrement dans sa Pagode une fois la semaine ; & tous les jours de fête, ils y

chantent ſes louanges, brûlent des cierges devant ſa figure, lui offrent des viandes, du poiſſon, des légumes & du riz cuit : ces offrandes deviennent la proie des chiens & d'autres animaux qui entrent dans la pagode & qui en ſortent librement.

Leurs temples ſont ornés avec décence; ils ne les rempliſſent pas de figures obſcènes, comme les habitans de la côte de Coromandel, de Malabar & du Bengale. Les Pégouins ont une vénération particulière pour celui de *Kelkel*, près de Siriam, & les Barmans pour celui de *Digon*, près de Rangon. Ce dernier eſt ſingulièrement conſtruit; il ſe termine en cône, & n'a ni portes ni fenêtres : c'eſt par une ouverture pratiquée au ſommet, ſur lequel on voit la couronne d'or qu'y fit placer Alompra, que les Princes, les Seigneurs & le Peuple, jettent les richeſſes immenſes qu'ils apportent en offrandes. Ce tréſor doit être un des plus riches de la terre, ſi toutefois les Barmans n'ont pas trouvé le moyen de le piller par quelque ſouterrain.

Par une coutume barbare, lorſqu'on bâtit une Pagode, les premières perſonnes qui paſſent ſont jettées dans les fondemens. Cette horrible cérémonie eſt cependant aſſez ordinaire, parce que ces peuples conſacrent preſque toutes leurs richeſſes à la conſtruction de pareils édifices, ce qui eſt parmi eux une œuvre très-méritoire, de même que de fonder des *Baos* (a), ou de contribuer aux funérailles de leurs Talapoins, qu'ils brûlent avec pompe.

Cette magnificence qu'ils mettent dans les obſéques de leurs Prêtres, annonce combien ils les révèrent. Ils ſont moins inſtruits que les Brames, & portent le nom de *Ponguis*. Quoiqu'on les appelle *Talapoins*, ils n'ont aucun rapport avec les Prêtres du Tibet, & ne connoiſſent point le grand *Lama*, comme l'ont avancé quelques Auteurs.

Le Souverain eſt honoré d'une manière

(a) Eſpéce de Couvent.

qui tient de l'adoration : par un usage commun chez les Orientaux, on se prosterne devant lui les mains jointes, les pieds nuds, jettés en arrière & collés contre les cuisses; les Grands même sont obligés de prendre cette humiliante posture toutes les fois qu'ils l'approchent.

Dans toutes les cérémonies, il se place sur un trône très-élevé, pour montrer combien il est au-dessus des Princes qui composent sa cour ; aucun de ces derniers ne peut rester dans la ville lorsqu'il en sort, & l'on a grand soin d'en fermer les portes. Enfin il est si persuadé qu'il est assez puissant pour commander à tous les Rois de la terre, qu'après son dîner une trompette annonce que le Roi des Rois, & de toute puissance, vient de se lever de table, & qu'il est libre à tous les autres de s'y mettre. Il croit qu'il n'y a pas de Souverain qui posséde un Empire aussi beau que le sien, & que les autres Nations ne sauroient s'en passer. Le Peuple même est dans cette erreur ; il appelle

les Étrangers, *Gens de bois*; & leur pardonne tout ce qu'ils peuvent faire contre ses usages, parce qu'il l'attribue à leur grossiéreté naturelle & à leur peu d'éducation (*a*).

L'Empereur a droit de vie & de mort sur tous ses Sujets, qu'il regarde comme des esclaves. Cette servitude pèse continuellement sur les particuliers, & les contraint d'afficher la misère. Celui qui posséde quelque chose, assigne des pensions pour la nourriture des Talapoins, ou fait bâtir des Pagodes; s'il garde son argent, le Gouverneur lui suscite une mauvaise affaire, & bientôt il est dépouillé: s'il le cache, & qu'on vienne à le découvrir, il ne lui en coûte pas moins que la vie, parce qu'on soupçonne qu'il le réservoit pour former des intrigues.

Cependant le Pégouin chérit sa patrie;

(*a*) D'après de tels principes, c'est s'exposer tout au moins au ridicule que de représenter dans les graces qu'on leur demande, qu'elles contribueront à enrichir ce Royaume par l'augmentation du commerce.

il eſt poli, prévenant, affable, mais ſuſceptible & chicaneur. Les loix n'ont pas trouvé de meilleur frein que de les punir par la bourſe; toutes les inſultes ont été prévues & taxées à une amende pécuniaire (a), de ſorte qu'on ſe met à l'abri de toute pourſuite, pourvu qu'on conſigne la ſomme, & qu'on paie les épices des Juges & des

(a) Sous les Empereurs Romains, les inſultes furent auſſi taxées & rachetées. Pour faire ſentir le ridicule d'une ſemblable loi, un Patricien ne ſortoit jamais qu'accompagné d'eſclaves chargés d'argent. Il appliquoit des ſoufflets aux paſſans & leur payoit auſſi-tôt la taxe. Juvenal diſoit avec autant de raiſon que d'énergie: *omnia Romæ cum pretio*. A cet égard, Rome moderne a été plus corrompue que Rome ancienne. On ſait que ſous la ſeconde race de nos Rois, tous les crimes furent taxés à la Chancellerie romaine, ſans en excepter les plus horribles; ces taxes ſont rapportées, comme propres à faire connoître l'eſprit du ſiécle, par l'Abbé Velli, dans ſon hiſtoire de France. Dans les loix Bourguignones, Lombardes, Saliques, Ripuaires & même dans les Capitulaires de Charlemagne, tous les crimes, inſultes, étoient taxés: encore aujourd'hui les crimes ſe rachétent en Turquie, même le meurtre & l'aſſaſſinat. Cette horrible vénalité des graces pour des crimes impardonnables, éxiſte ſous d'autres noms dans la plupart des États de l'Europe.

Écrivains.

Écrivains. On excepte cependant le cas d'assassinat; mais ce n'est que pour le peuple dans ce pays comme dans tous les autres, les Grands échappent au supplice, & peuvent être criminels impunément. Celui qui en attaque un autre en justice, n'est pas toujours sûr de gagner sa cause. Si les preuves manquent, on plonge les deux parties dans l'eau. Le premier qui revient sur la surface, a perdu son procès; mais il peut se libérer en se faisant esclave de corps de l'Empereur, auquel il donne tout son bien: au moyen de cet abandon, son adversaire n'a plus de prise sur lui.

Les Pégouins sont fort sobres: presque toute leur nourriture consiste en légumes ou poissons pourris, qu'ils appellent *Prox*, & qui leur servent d'épices pour assaisonner les ragoûts. Ils sont lascifs, comme tous les Orientaux: le mariage n'est point indissoluble, la Justice en ordonne la cassation; mais la partie qui la demande, ne peut emporter de la maison que ce qu'elle a sur

le corps. La pluralité des femmes, si commune dans tout l'Orient, n'est que tolérée au Pégû; elle y est même défendue par la Religion. Cependant on y trouve des couvens de femmes publiques, où chacun peut choisir pour son argent. Les femmes convaincues d'adultère sont forcées d'entrer dans ces couvens & de s'y prostituer (*a*). Les hommes suivant la loi, doivent être punis de mort, mais ils se rédiment avec de l'argent.

Les femmes du peuple vont presque nues; il ne leur est permis de porter qu'une espéce de jupon qui ne descend qu'aux genoux: passé par derrière, il n'est pas assez ample pour croiser tout-à-fait au-devant, de manière qu'une femme qui marche montre jusqu'au haut de la cuisse. Les femmes des

(*a*) A Rome les femmes convaincues d'adultère étoient renfermées dans une espéce de cachot près des portes de la ville; là, elles étoient abandonnées à la brutalité des libertins.

Seigneurs en portent de plus ou moins longs, ſuivant le rang qu'elles occupent.

On brûle généralement tous les morts; mais les Grands & les Talapoins renommés par leur ſcience, ſont préalablement embaumés & mis dans des cercueils de plomb. Souvent on ne les porte au bûcher que ſix mois après leur trépas.

Les voyages au Pégû ne ſont plus ſi lucratifs qu'ils l'étoient autrefois. Pour faire quelque bénéfice, les vaiſſeaux que le commerce y attire, ſont obligés de paſſer à Achem, où ils portent des fuſils, de la poudre, de petits canons, de groſſes toiles de quinze conjons, du fil d'or, du galon & du drap; ils prennent en échange du benjoin, du camphre & de l'or, ſur lequel on ne gagne aujourd'hui que quatre pour cent; les autres objets rendent peu de choſe. Le bénéfice de la vente ne va pas au-delà de vingt à vingt-cinq pour cent. Le Roi faiſant ſeul le commerce, oblige de vendre & d'acheter de ſon Agent au prix qu'il veut;

quand on peut ſouſtraire à ſa cupidité quelques marchandiſes, on les vend à ſon peuple qu'il opprime, & l'on y gagne conſidérablement.

Les Français avoient ſu acquérir la confiance des Achémois qui les préféroient aux Anglais à cauſe de leur douceur; mais quelques expéditions que les Français ont faites contre eux, les ont totalement aliénés, notamment celles du vaiſſeau *la Paix* en 1770, & de l'*Etoile* à *Borneo* en 1775. Ils les leur rappellent toutes les fois qu'ils y vont, & jamais on ne pourra les leur faire oublier. Un ſouvenir pareil mettra toujours obſtacle au commerce qu'ils voudront faire avec ce peuple, car il eſt lâche, & conſéquemment traître & vindicatif.

Dès qu'un vaiſſeau mouille dans le port, il doit faire ſaluer le Roi par un des officiers de l'équipage; mais on ne l'approche pas les mains vuides, il faut toujours lui faire quelques préſens. Autrefois avant que d'entrer dans ſes appartemens, on étoit obligé

d'ôter ses souliers; aujourd'hui on peut s'en dispenser, pourvu qu'on en mette une paire de drap rouge par-dessus ceux qu'on porte ordinairement.

Les vaisseaux qui vont au Pégû, prennent à Achem une partie de leur cargaison en *Aréques*; elles doivent être préparées différemment de celles qu'on porte à la côte de Coromandel, ce qui oblige d'y séjourner près de quatre mois. Ils achévent de compléter leur cargaison en cocos aux îles Nicobards. Ces deux objets rendus au Pégû, donnent toujours un bénéfice de trente-cinq à quarante pour un.

On suit au Pégû les mêmes usages qu'au Japon. Aussi-tôt qu'un vaisseau mouille devant Rangon, le Gouverneur envoye ordre de mettre à terre le gouvernail & les canons montés; on est obligé de donner une liste fidelle des hommes d'équipage, des armes offensives & défensives dont on est pourvu, de la quantité des balles de marchandises qu'on apporte, & généralement

de tout ce qui eſt à bord. On ſépare ce qui eſt de l'armement, ou à l'uſage du vaiſſeau & ce qui eſt à vendre. Après cette déclaration, le Gouverneur fait donner un magaſin où tout doit être dépoſé.

Juſqu'à la parfaite exécution de ce dernier article, il n'eſt permis de communiquer avec perſonne. Le Gouverneur ſe rend enſuite au vaiſſeau ſuivi d'un nombreux cortége qui profite du repas qu'on eſt obligé de lui donner; & ſi dans ſa viſite il trouve quelque choſe qui n'ait point été déclaré, fût-ce même de l'argent, il le confiſque: un Officier ne peut garder qu'une vingtaine de roupies, car il faut que l'argent ſoit emmagaſiné comme les marchandiſes, avec la différence qu'il ne paie aucun droit, & qu'on a l'attention de le rendre. La viſite finie, on fait au Gouverneur les préſens d'uſage, qui conſiſtent en aſſiettes de porcelaine, en ſucre & en boëtes de thé. Les opérations du commerce ſont ſouvent retardées par ces préliminaires, parce qu'on ne peut ſe

procurer un ouvrier quelque besoin qu'on en ait, jusqu'à ce qu'ils soient entiérement remplis.

On fait une seconde visite de tout ce qui a été mis dans le magasin. Les balles sont ouvertes à l'effet d'en payer les droits; ceux du Roi consistent à dix pour cent en nature, car on compte neuf piéces, & la dixiéme est pour lui: les écrivains, gardiens, & celui qui chappe les marchandises, ont deux & demi pour cent. L'un des Chefs a le droit aussi de prendre cinq piéces, mais non pas des considérables, comme draps & autres objets de prix. Après toutes ces vérifications, il est permis de charger le vaisseau.

Le bois de tek qu'on en rapporte est excellent pour la construction, & propre à faire de beaux meubles. Il se conserve dans l'eau sans se corrompre, au point qu'il n'est pas rare de voir des vaisseaux construits au Pégu naviguer plus de cent ans. Ce pays est très-riche par lui-même; on y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre & de

calin, mais on ne les exploite pas. Le fer, plus tendre que le nôtre, s'y trouve pur en masses de quinze à vingt livres, prêt à être mis en œuvre. Les rubis, quoique très-communs, ont cependant une valeur, mais on ne peut les sortir du royaume que par contre-bande; il en coûteroit des sommes immenses, si l'on étoit pris en fraude, peut-être la liberté même & la confiscation du vaisseau.

On y trouve aussi des saphirs, des émeraudes, des topases, des aigues marines. Les Pégouins appellent toutes ces pierres fines *Rubis*, & les distinguent par la dénomination de rubis bleu, rubis verd, rubis jaune, &c. (*a*)

Le soufre & le brai y sont communs &

(*a*) D'après une conversation que j'ai eue avec le savant M. Romé de l'Isle, à qui l'Histoire Naturelle doit tant de découvertes utiles, j'appris que toutes ces pierres fines orientales paroissent être les mêmes, puisqu'elles ont la même crystallisation, la même pesanteur & la même dureté, & qu'elles ne doivent la différence de leur couleur qu'aux parties qui les ont colorées. Ainsi les Pégouins n'ont pas tout-à-fait tort de donner la même dénomination à toutes ces pierres fines.

à très-bon compte ; la terre y eſt fertile, mais on ne la cultive que pour avoir du riz. On en ſéme une eſpéce particulière qui eſt très-eſtimée à la côte. Elle s'appelle *Plot.* Lorſqu'on en fait cuire, il ſe diſſout & ſe réduit en gelée.

Les Pégouins n'ont aucune manufacture de toile ni de ſoie ; ils ſe contentent de fabriquer pour leur uſage quelques étoffes de coton : les autres productions ſont l'indigo, le cachou, l'ivoire, les huiles de poiſſon, de bois & de terre. Les chevaux ſont de la plus grande beauté ; les éléphans, les buffles ſont monſtrueux, ainſi que les bœufs & les moutons dont le pays abonde. La branche de commerce la plus lucrative feroit celle du ſalpêtre qu'on y trouve auſſi communément qu'au Bengale ; mais cet objet eſt de la plus grande contrebande, & le Souverain n'a jamais voulu permettre qu'on en fit l'exportation.

Il feroit très-utile au commerce de la France de rétablir ſes négociations avec le

Pégû; mais cette faveur dépend du ſuccès que ſes armes auront ſur la côte de l'Inde, & exige le rétabliſſement de la paix entre les Puiſſances Européennes.

CHAPITRE III.

De l'Isle de Madagascar.

JE ne pourrai donner une description générale de Madagascar ; l'étendue du pays & la variété des cantons exigeroient un séjour très-long. La multitude des gouvernemens & les guerres continuelles qui existent dans ce pays, s'opposeroient d'ailleurs aux voyages & aux examens d'un observateur : je me bornerai donc à décrire ce que je me suis trouvé à portée d'apprendre & d'examiner moi-même.

Jusqu'ici nos succès n'ont pas été heureux dans cette île ; plusieurs fois nous avons abandonné nos comptoirs, & souvent nous en avons été chassés : il est même douteux que nous puissions nous y fixer d'une manière solide, parce que les habitans veulent être traités avec douceur. Les Français s'ac-

coutumeront-ils jamais à regarder comme des hommes des êtres qui ont l'épiderme noir? Avant de nous connoître, les Madégaſſes vivoient dans cette heureuſe ignorance du crime ou de la vertu qui ſuppoſe l'innocence des premiers âges. Bientôt ils ſuivirent l'exemple d'une nation qui, ſelon eux, étoit deſcendue du Soleil (*a*) pour leur donner des loix; mais ce n'eſt pas impunément que nous leur avons apporté nos vices. Auteurs de leur dépravation, nous en avons été les premières victimes; ils apprirent de nous le meurtre & le brigandage dont ils ſe ſervirent enſuite contre leurs maîtres.

Nous ne connoiſſons de Madagaſcar que la côte de l'eſt: les meilleurs ports de cette côte ſont le fort Dauphin, Tamatave, Foule-

(*a*) Avant que les Européens abordaſſent les côtes de Madagaſcar, les *Madégaſſes* croyoient qu'ils devoient être vaincus par les Enfans du Soleil; quand les Français vinrent y faire des établiſſemens, ils les prirent pour ces mêmes Enfans du Soleil qui leur étoient annoncés, & ſe laiſsèrent ſubjuguer.

pointe, l'île Sainte-Marie, & le port Choiſeuil dans la baye d'Antongil. La partie du oueſt eſt très-peu fréquentée à cauſe de la cruauté des habitans de cette côte, & par conſéquent elle eſt très-peu connue.

Il y a trois races d'hommes très-diſtinctes à Madagaſcar; la première eſt très-noire, & a les cheveux courts & crépus: elle paroît être la ſeule qui ſoit originaire de cette île. Ceux qui forment la ſeconde, habitent quelques provinces de l'intérieur; ils ſont bazannés & ont les cheveux longs & plats; on les nomme *Malambous*: ils ſont continuellement en guerre avec les premiers; on les eſtime moins à l'île de France que les autres, parce qu'ils ſont moins forts pour le travail, & qu'ils ſont en général très-pareſſeux: leurs traits reſſemblent aſſez à ceux des Malais. La troiſiéme habite les environs du fort Dauphin, & quelques parties de la côte de l'oueſt; ils deſcendent de quelques anciens Arabes qui s'établirent dans l'île après un naufrage: ils ont conſervé la figure, de même

que certaines coutumes de leurs ancêtres; mais ils n'en ont aucune connoissance: ils disent seulement qu'ils ne sont point originaires du pays, & se regardent comme enfans de la mer, parce qu'elle a jetté leurs pères dans cette contrée. Ils écrivent la langue *Madégasse* en caractères Arabes, sur une espèce de mauvais papier qu'ils fabriquent eux-mêmes aveo une écorce d'arbre battue qu'on appelle *Foutache*; ils écrivent encore sur des feuilles de Ravénala (*a*), pour lors ils se servent du poinçon, à la manière des Indiens: les caractères tracés sur la feuille, n'y sont pas d'abord très-sensibles; mais à mesure qu'elle séche, ils deviennent très-noirs. Ces hommes sont reconnus pour savans dans toute la côte; on ne manque pas d'y recourir lorsqu'on a quelqu'inquiétude, des sacrifices à faire, ou des augures à tirer. Ils

(*a*) Arbre du genre du Musa, dont les feuilles & les fruits ont beaucoup de rapport avec ceux du Bananier. Voyez à l'article des Plantes. *Liv. v.*

ſe ſont attribué le droit excluſif de tuer les animaux: un Madégaſſe qui tueroit une poule dans leur pays, commettroit un grand crime; & lorſqu'un Étranger y paſſe, s'il veut manger une volaille, il envoie chercher un habitant qui lui coupe le col. Ceux qui mangent du cochon perdent cette prérogative. Ils ont une telle horreur pour ces animaux, qu'ils ne permettent pas même qu'il en paſſe dans leur village.

On prétend que l'intérieur de l'île renferme une Nation blanche & naine qui vit ſous terre à-peu-près comme les Hottentots; on la dit fort laborieuſe, ne fréquentant point ſes voiſins, faiſant du jour la nuit, & de la nuit le jour, & ſacrifiant tous ceux qui pénètrent dans les lieux qu'elle habite. Je n'oſerai garantir ſon exiſtence. J'ai vu cependant au fort Dauphin une fille âgée de trente ans, qu'on aſſuroit être de cette nation, du moins on l'avoit amenée pour telle à M. de Modave; elle étoit aſſez blanche, & n'avoit pas plus de trois pieds &

demi, mais c'étoit sans doute un phénoméne particulier, car si ces êtres existoient, nous en aurions vu quelques-uns dans nos comptoirs.

L'habillement des Madégasses est une simple pagne (*a*), longue de trois aunes, qu'ils mettent sur leurs épaules, & dont les deux bouts tombent par-devant : les chefs en portent en soie ou en coton, garnies à leur extrémité de franges & de verroterie, ou de grains d'étain; ils se couvrent la tête avec une calotte faite de joncs. Les femmes se ceignent les reins d'une toile bleue de trois ou quatre brasses, ce qui fait l'effet d'un jupon ; par-dessous elles portent toujours une toile blanche plus ou moins grande par propreté : elles ont aussi une espéce de corset ou demi chemise de toile bleue, qui ne descend qu'à la moitié du sein, & qui est orné

(*a*) Étoffe faite avec les feuilles du Raphia ou Mouphia, espéce de Palmier, qui m'a paru être le même que le Sagou des Moluques ; on connoît en Europe ces étoffes sous le nom d'*étoffes d'écorce d'arbre*, quelques-unes surpassent par leur finesse nos plus beaux camelots.

par-devant

par-devant de plusieurs plaques d'or ou d'argent qui servent d'agraffes. Elles portent des pendans d'oreilles, & ont aux bras des anneaux d'argent & de verroterie, & au col des chaînes d'or ou d'argent, travaillées dans le pays.

Leur nourriture à Foule-pointe est le riz, qu'ils mangent avec du poisson, ou avec une poule dépecée, cuite dans l'eau; ils mettent dans le bouillon quelques feuilles de Ravensara (*a*), & un peu d'eau de mer, car ils ne connoissent pas le sel; dans l'intérieur de l'île, ils se servent à la place d'eau de mer de la feuille d'un arbre que nous connoissons sous le nom d'*arbre de sel.* Des feuilles de bananier leur servent de nappes & de plats; on met dessus d'un côté le riz, & de l'autre la viande: pour manger le riz, ils se servent aussi d'un morceau de feuille de bananier, replié en forme de petit cornet, & versent dessus un peu de bouillon.

(*a*) Voyez sa description, à l'article des Plantes, *Liv. v.*

Ils ne boivent après leur repas que de l'eau qui a bouilli dans le vase où on a fait cuire le riz, & au fond duquel il s'est formé une croûte fort épaisse; cette précaution est très-utile dans ce pays où les eaux en général sont très-mauvaises & presque toutes saumâtres.

Leurs maisons sont composées d'un seul appartement dans lequel couche toute la famille, & dont la charpente est construite avec de gros piquets enfoncés en terre : les parois sont faites avec des côtes de la feuille de Ravénala jointes ensemble & liées contre des lattes de bambou; en dedans elles sont tapissées de nattes. Le toît est couvert de feuilles de Ravénala, dont les côtes sont rapprochées les unes à côté des autres, ce qui forme une couverture très-solide : le plancher est ordinairement élevé d'un ou de deux pieds ; il est fait de fortes claies de bambou, recouvertes de nattes, excepté dans un des coins de l'appartement où est le foyer pour faire la cuisine. Ils y entre-

tiennent continuellement du feu, même pendant la nuit, pour leur ſanté.

Les demeures des chefs ne ſont pas mieux ornées; la ſeule choſe qui les diſtingue eſt une paliſſade qui les entoure avec un mât plus élevé que le bâtiment, & placé devant la maiſon auquel ſont ſuſpendues les cornes de tous les bœufs qu'on a ſacrifiés dans les fêtes publiques.

Leurs meubles conſiſtent en quelques vaſes de terre pour la cuiſine, en bambous ou calebaſſes pour aller puiſer de l'eau, & en petits paniers de nattes pour ſerrer leurs pagnes.

Leurs armes, avant qu'ils connuſſent les Européens, étoient la *ſagaye*, eſpéce de javelot long de cinq à ſix pieds, ferré par les deux bouts, qu'ils lancent très-adroitement; mais depuis que nous traitons avec eux, ils ſe ſervent de fuſils, de piſtolets & de ſabres.

Les arts n'ont pas fait de grands progrès dans cette contrée; les femmes du ſud ſont

X 2

des pagnes avec du coton & de la ſoie, & celles du nord avec les feuilles du raphia. Leurs métiers ſont ſimples & compoſés ſeulement de quatre morceaux de bois mis en terre. On y trouve des Orfévres & des Forgerons qui font des chaînes & autres ouvrages auxquels ils ne donnent point le poli. Les ſoufflets dont ils ſe ſervent pour leurs forges, ſont compoſés de deux troncs d'arbres creux, & liés enſemble; dans le bas il y a deux tuyaux de fer, & dans l'intérieur de chaque tronc, un piſton garni de raphia qui tient lieu d'étouppe: l'apprentif qui fait jouer cette machine, enfonce alternativement l'un des piſtons, tandis qu'il leve l'autre. Ils ont fait toutes les pieces qui compoſent un fuſil, mais il ne leur a pas été poſſible d'en percer le canon.

L'agriculture n'eſt pas plus avancée que les arts. On n'y voit point de jardins ni d'arbres fruitiers. Les habitans du nord ne cultivent que le riz dont ils ſe nourriſſent; & comme cette plante ne réuſſit point dans

les terres méridionales, ceux du ſud y ſuppléent par le petit Mil. Ils ne labourent point; après avoir brulé les herbes des marécages, ils y ſément leur riz au commencement des pluies. Dans pluſieurs endroits ils ne ſe donnent même pas la peine de ſémer; ils laiſſent ſur leur tige des épis dont le grain tombe & ſe reproduit.

Les Médecins y jouiſſent d'une grande conſidération; toute leur ſcience conſiſte à connoître quelques plantes aromatiques aſtringentes & purgatives, dont ordinairement ils font un mélange pour les boiſſons ou pour les bains; mais on ne les appelle que dans les maladies graves, & après avoir épuiſé les remédes généraux & connus de tout le monde. Ces remédes ſe réduiſent à broyer une eſpéce de pois monſtrueux avec un peu de chaux pour en faire un emplâtre, qu'on applique enſuite ſur la partie la plus ſouffrante. Si la maladie devient ſérieuſe, ils mettent une branche d'arbre quelconque garnie de ſes feuilles au-deſſus de leur porte,

& la ferment avec une ficelle qui forme un triangle, au moyen d'un bâton planté en terre : par ce ſigne, les amis ſont avertis qu'ils ne peuvent point entrer comme à l'ordinaire, & que la porte n'eſt ouverte qu'au Médecin & aux autres perſonnes dont le ſervice eſt utile au malade.

Le Médecin lui fait des cataplaſmes & le met au régime ; quelquefois il a recours à la ſaignée, mais ce n'eſt jamais qu'à la dernière extrémité. S'il eſt obligé d'en venir à cette opération, il la fait à toutes les parties du corps, & particuliérement à celle qu'il croit être le ſiége de la douleur. Il y applique d'abord une corne de bœuf par ſon côté le plus large ; un petit trou qu'on a eu ſoin de pratiquer à l'autre extrémité, lui ſert à pomper avec la bouche pour attirer le ſang ſur cette partie : enſuite il prend un mauvais couteau, dont la pointe eſt recourbée, fait pluſieurs ſcarifications, & remet une ſeconde fois la corne. Si la maladie augmente, on fait des ſacrifices, & l'on immole des

bœufs, qui ſont diſtribués aux voiſins, après toutefois qu'on a prélevé la portion du Dieu bienfaiſant, & de l'Être malfaiſant: les cornes ſont expoſées ſur une perche devant la porte de la maiſon. Si le malade meurt, & qu'il ſoit riche, on recommence les ſacrifices, & l'on ne diſcontinue pas d'en faire juſqu'à ce qu'on ait enterré le cadavre, ce qui forme un intervalle de pluſieurs jours. Pendant la nuit, on tire des coups de fuſil devant la maiſon, pour écarter les mauvais génies; enſuite on place le défunt dans une bierre de bois avec ſes plus beaux habits, & on l'enſevelit hors du village: on conſtruit ſur le lieu de ſa ſépulture une cahute, devant laquelle on place ſur une perche toutes les cornes des bœufs ſacrifiés à ſa mort. S'il tient à quelques familles de conſidération qui vivent éloignées de l'endroit; comme en général toutes les grandes familles ont des tombeaux qui leur ſont affectés, après les ſacrifices, on le tranſporte chez ſes parens en grande pompe, & les mêmes cérémonies

s'y renouvellent pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'on le dépose dans le tombeau de ses ancêtres.

Les Madégasses n'ont, à proprement parler aucune religion. Ils reconnoissent cependant deux principes, l'un bon, & l'autre mauvais, ils nomment le premier *Janhar*, ce qui signifie *grand, Dieu tout-puissant :* ils ne lui élévent point de temples, ne le représentent jamais sous des formes sensibles, & ne lui adressent point de prières, parce qu'il est bon, mais ils lui font des sacrifices.

Le second s'appelle *Angat ;* ils réservent toujours pour ce dernier une portion des victimes qu'ils immolent à l'autre.

Ils pensent qu'après la mort les hommes deviennent des mauvais esprits, qui quelquefois leur apparoissent & leur parlent dans leurs songes : le dogme de la métempsycose ne leur est pas connu ; cependant selon le caractère de la personne, ils croient que certaines ames passent dans le corps d'un animal ou d'une plante, & parce qu'ils

virent des ſerpens ſur le tombeau d'un chef cruel & ſanguinaire qui, pour découvrir les myſtères de la génération, avoit fait ouvrir le ventre à pluſieurs femmes enceintes, ils crurent que ſon ame avoit paſſé dans le corps de ces reptiles. A la baye d'Antongil, on révère un Badamier qu'on dit être ſorti des cendres d'un chef bienfaiſant.

Quelques-uns ſans avoir la moindre idée de Mahomet, ſe diſent Muſulmans, parce qu'ils trafiquent avec des Arabes qui viennent leur enlever l'argent que les Français leur apportent toutes les années, en y allant acheter des eſclaves, des bœufs, & deux ou trois millions de riz. Ceux-là joignent au Mahométiſme les ſuperſtitions les plus extravagantes; on les circoncit dès leur enfance; cette cérémonie ne ſe fait que tous les trois ans: elle amène un grand jour de fête, dans lequel on aſſemble les enfans de tous les environs pour les mutiler. Le chef fait tuer pluſieurs bœufs, & fournir *le tok* (*a*) : tant

(*a*) Boiſſon faite avec des cannes à ſucre, & dans laquelle

que les provifions durent, la fête eft brillante, mais dès qu'il n'y a plus à boire, chacun retourne dans fon village.

Semblables à prefque tous les peuples fauvages, les habitans de Madagafcar regardent les éclipfes comme des préfages de quelque grand malheur ; mais ils font raffurés par l'idée qu'il ne doit tomber que fur les perfonnes d'une condition relevée.

A la naiffance des enfans, ils tirent les augures ; & s'ils ne font pas favorables, ils les expofent dans les bois à la merci des bêtes féroces.

On croiroit ces peuples adorateurs de la mer, par la cérémonie qu'ils font, lorfqu'ils entreprennent quelque voyage le long de la côte ; c'eft une efpéce de bénédiction qu'ils donnent à leur bateau : le pilote prend de l'eau de mer dans un morceau de feuille de

---

il entre du Bela-aye, dont les propriétés font les mêmes que celles du Simarouba ; ils font encore une efpéce d'eau-de-vie de riz très-forte & auffi claire que l'eau de roche.

Ravénala, puis il adresse des prières à l'élément qui va le porter; il le conjure de ne point faire de mal à son navire, de le garantir au contraire de tous les écueils, & de le ramener promptement au port chargé de beaucoup d'esclaves: ensuite il se met dans l'eau, fait le tour de sa pirogue & l'asperge tout au tour; après cette opération, il revient sur le bord & fait un trou dans la terre, pour y déposer le morceau de feuille de Ravénala. Les autres Noirs qui doivent faire le voyage dans le même bateau, s'asseyent tous autour, adressent des prières à la mer, mettent leur bateau à flot & s'embarquent.

On trouve à Madagascar des espéces de convulsionnaires qui passent pour sorciers; ils entrent en fureur, & paroissent mourir dans le même instant: après plusieurs heures passées dans cet état, ils semblent sortir d'un long somme, & débitent toutes les rêveries qui leur viennent à l'idée.

Les Madégasses ont des femmes autant

qu'ils en veulent; ils les répudient quand il leur plaît, & se tiennent fort honorés, lorsqu'un Européen en jouit : elles sont le travail du ménage, mais l'occupation ne les empêche pas d'être coquettes au point de passer des journées entières à se parer pour plaire à leurs amans.

Ce n'est pas par les démonstrations d'une gaieté bruyante, ni par des embrassades [ils en ignorent l'usage] que les Madégasses expriment le plaisir de revoir des parens ou des amis dont une longue absence les avoit séparés. Ils se contentent de se passer les mains l'une sur l'aûtre sans se les presser.

Les Madégasses ont différentes épreuves par lesquelles ils s'imaginent reconnoître la vérité. Les principales sont celles de l'eau, du Tanguin & du feu. La première consiste à jurer par le Cayman : ceux qui s'y soumettent sont obligés de traverser une rivière où ces reptiles se trouvent en grande quantité, & de rester un certain tems dans le milieu; si les Caymans ne les attaquent

point; on les tient pour innocens. Les habitans du sud ont une autre épreuve par l'eau : dans cette dernière, on attend que la mer soit extrêmement courroucée; alors on expose le coupable sur une roche placée en dehors du fort Dauphin, & s'il est respecté par les vagues, son innocence est reconnue. Celle du feu se pratique en passant un fer rouge sur la langue; & comme il est impossible qu'elle ne soit pas brûlée, ceux qui la subissent sont toujours regardés comme coupables.

Le Tanguin est un des poisons les plus terribles du règne végétal; dans les cas douteux où les preuves manquent, on en fait avaler aux criminels; mais il n'y a guères que ceux qui possédent des esclaves & des troupeaux qui passent par cette épreuve. Lorsqu'un chef perd quelqu'un de ses parens, s'il connoît un particulier riche, il forme un *cabar*, c'est-à-dire, une assemblée ou conseil des principaux du village & des chefs des environs; il accuse en leur présence celui

dont il veut usurper le bien d'avoir empoisonné son parent, & demande qu'il prenne le Tanguin : si l'on décide qu'il le prendra, le chef va l'annoncer lui-même à l'accusé. Celui-ci n'ayant point commis le crime, est très-persuadé que le poison ne l'incommodera pas ; il désigne le jour auquel il doit le prendre, fait venir ses parens des terres, & se prépare à cette épreuve, en ne mangeant rien de tout ce qui a eu vie. Au jour indiqué, on lui verse une bonne dose de Tanguin, qui le met ordinairement au tombeau : s'il meurt, il est reconnu coupable, & ses parens deviennent esclaves du chef à qui les richesses appartiennent de droit. Cependant comme le chef n'a guères en vue que de s'emparer de ses esclaves & des troupeaux, il laisse la liberté aux parens. C'est ainsi que dans un pays soumis à des loix aussi barbares, chacun est forcé de cacher ce qu'il posséde, s'il veut échapper à l'oppression des chefs : ceux-ci ne risquent point d'être esclaves, car dès qu'ils sont pris à la guerre, ils sont aussi-tôt sagayés.

L'île de Madagafcar eft divifée en petites fouverainetés; chaque village a fon chef, qui vit comme indépendant: la royauté y eft héréditaire.

Le *Dian* ou chef ne peut rien entreprendre fans affembler le Confeil; les Étrangers, & même les ennemis, peuvent y affifter; chacun y donne fes conclufions & parle à fon tour fuivant fon rang: jamais on n'entend deux voix enfemble.

Si ce pays étoit habité par les Européens, il feroit peut-être le plus beau, le plus puiffant & le plus riche de la Nature; on y trouve des montagnes de quartz & de cryftal de roche, des mines d'or, d'argent & de cuivre, des pierres précieufes, de l'ambre, & beaucoup de quadrupèdes, d'oifeaux, d'infectes & de reptiles qui nous font très-peu connus, de même que les productions végétales dont l'humanité pourroit tirer de grands fecours.

Je vais donner une idée des différentes provinces méridionales que nous connoif-

sons, & sur lesquelles M. Bouchet (*a*) a fait quelques observations utiles, ainsi que sur les maladies épidémiques de ce pays.

Ces Provinces s'appellent *Matalan*, *Manatingue*, *Anossie*, *Androué*, *Antecouda* ou *Empate*, *Mariafale*, *Fiérien*, *Machicores*, *Salame*, *Elaquelaque*, *la vallée d'Amboulle*, *Mandréré*, *Ecouda-inverse* & *Manatan* ou *Raqui-Mouchy*.

La province de *Matalan* est sans contredit une des meilleures de Madagascar; elle est située sur une agréable colline, dont la croupe offre une pente douce qui se prolonge jusqu'au bord de la mer : plusieurs rivières y coulent sans effort, & contribuent à la fertilité du terrain. On y trouve des bois de haute futaie, de même qu'une grande quantité de cocotiers, d'aréquiers, & d'autres palmiers; le manioc, les patates, les

(*a*) M. Bouchet passa dans cette île en 1768, en qualité de Chirurgien-Major, lorsque M. de Modave y fut envoyé pour faire l'établissement du Fort-Dauphin.

cambards

cambards y viennent d'une groſſeur prodigieuſe, & les cannes à ſucre y ſont beaucoup plus belles que dans nos îles. Les habitans cultivent le riz en terre sèche. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût une rade le long de cette côte, où l'on pût mettre les vaiſſeaux à l'abri, car c'eſt la partie de Madagaſcar la plus propre à l'établiſſement d'une colonie; ſa ſituation & le peu de marécages qu'on y trouve, annonce qu'elle eſt moins mal-ſaine que toutes celles que nous avons habitées.

Cette Province eſt gouvernée par vingt chefs de village dont un ſeul a la prépondérance dans les grandes affaires; on les appelle *Zafé-Raminie*; ils deſcendent tous d'une famille Arabe, qui vint s'établir dans cette contrée, & dont le chef s'appelloit Raminie: il eût pluſieurs enfans; deux ſe retirèrent dans la province d'Anoſſie, s'en rendirent les maîtres, & leurs deſcendans la gouvernent encore aujourd'hui. Les autres héritèrent de l'autorité de leur père, & de-

puis environ trois cens ans elle réſide dans les mains de leurs ſucceſſeurs.

Matalan nourrit environ ſix mille habitans, & quatre mille bêtes à cornes. Les moutons & les cabrits y ſont fort rares, mais la volaille eſt très-abondante; on y trouve une grande quantité de gibier, & différentes eſpéces de pigeons & de perroquets.

La province de *Manatingue* eſt arroſée par la rivière *Ménanpanie*, qui ſe diviſe en plusieurs branches. Les îlots qu'elle embraſſe, fréquemment ſubmergés par ſes eaux, forment enſuite des marécages qui rendent cette Province mal-ſaine. Ses productions moins abondantes que celle de Matalan, ſont cependant les mêmes. Elle nourrit environ deux mille bêtes à cornes, & trois mille habitans gouvernés par huit chefs appellés *Zaphé-Raniou.* Ces derniers, naturels du pays, ſont preſque toujours en guerre avec les Zaphé-Raminies, qu'ils regardent comme

des uſurpateurs étrangers ; leur caractère porté à la trahiſon les fait craindre de leurs voiſins.

La mer briſe tellement le long des côtes de Manatingue & de Matalan, que les pirogues du pays même ne peuvent mettre à terre que dans le beau tems.

La province d'*Anoſſie*, dans laquelle eſt bâtie le fort Dauphin, eſt bornée à l'eſt par la mer, & à l'oueſt par une chaîne de montagnes. Le bord de la mer n'offre qu'un ſable aride & léger, incapable de ſe prêter à la culture ; il ne produit que de petits arbriſſeaux & un maigre pâturage. L'intérieur eſt infecté par les eaux ſtagnantes des marais : on y trouve pluſieurs rivières très-poiſſonneuſes, qui ne ſe débouchent qu'une fois ou deux l'année dans les grandes inondations, pour ſe rendre à la mer. Les gorges des montagnes ſont couvertes de beaux arbres propres à la conſtruction ; mais le pays en général eſt ſi ſec, que ſi les habitans n'avoient pas la précaution de planter le riz

dans les étangs, ils manqueroient ſouvent de vivres.

Cette Province renferme environ quinze mille bêtes à cornes, & c'eſt le pays où les cabrits & les moutons réuſſiſſent le mieux. Les oranges, les bananes, les ananas & les grenades, ſont les fruits qui s'y trouvent le plus communément; on y voit auſſi quelques plants de vigne qui, ſans être cultivés, donnent un très-bon raiſin. Le nombre des habitans ſe monte à dix mille; ils ſont gouvernés par deux chefs qui portent le même nom que ceux de Matalan, parce qu'ils deſcendent des deux fils de Raminie. Ils partagent également le pouvoir ſuprême, & tous ont droit de vie & de mort ſur leurs ſujets.

On trouve pluſieurs baies dans cette Province; nos vaiſſeaux mouillent ordinairement dans celle du fort Dauphin, mais elle n'eſt pas la meilleure: celle de Sainte-Luce eſt beaucoup plus ſûre; les bateaux abordent plus facilement à terre, & les vaiſſeaux ſont

à l'abri des vents généraux dans celle des Galions.

On voit encore dans l'étang de *Fauzer* les ruines d'un fort que les Portugais y bâtirent en *1506*, lorſqu'ils abordèrent à Madagaſcar. On voit auſſi des excavations conſidérables ſur une montagne dont ils exploitèrent les mines ; les habitans aſſurent qu'ils en tirèrent beaucoup d'or.

La province d'*Androué* eſt arroſée par la rivière *Mandar*, qui ne dégorge dans la mer que deux ou trois fois l'année ; elle roule des eaux ſaumâtres juſqu'à plus de vingt lieues dans les terres : le pays eſt extrêmement plat, & preſque au niveau de la mer, ce qui rend toutes ſes eaux infectes ; ſans un fort cordon de ſable, il ſeroit inondé dans les orages & les grandes marées. Son terrain eſt aride & peu propre à la culture du riz ; les habitans cultivent du petit mil, du maïs, des patates, du côton & du *palma chriſti*, dont ils font de l'huile qu'ils échangent pour du riz avec leurs voiſins : ils ſont plus ſauvages

que ces derniers, & ceux-ci pour les empêcher de commercer avec nous, leur persuadent que nous n'achetons des esclaves que pour les dévorer.

Cette Province contient trois mille habitans, gouvernés par huit chefs; elle nourrit deux mille bêtes à cornes & des troupeaux considérables de moutons & de cabrits.

Les vaisseaux ne peuvent mouiller qu'en pleine côte, où la mer est assez tranquille; les bateaux abordent facilement à terre.

La province d'*Antécouda* ou d'*Empate*, contient six mille habitans, commandés par onze chefs; ils sont déserteurs des Provinces adjacentes, & par conséquent toujours en guerre avec leurs voisins.

Son sol est composé d'une terre rougeâtre qui n'est propre qu'à la culture du petit mil, des patates & du maïs. On n'y trouve que de très-mauvaises eaux; les habitans sont réduits à boire celle de pluie, qu'ils ramassent dans les tems d'orage.

On y voit peu de bêtes à cornes, parce

qu'elles n'y trouvent pas de quoi paître, mais les moutons & les cabrits y réussissent très-bien.

Les vaisseaux mouillent en pleine côte; cependant ils pourroient se mettre à l'abri du cap Sainte-Marie, auprès duquel on voit sur toutes les cartes une baye qu'on nomme *Baye S. Jean*; elle n'est probablement qu'un lac entouré d'un cordon fort étroit du côté de la mer, & qui se ferme lorsque les vents soufflent de la partie du sud. Les habitans assurent y avoir vu entrer un vaisseau qui n'en a jamais pu sortir.

La province de *Mariafale* est très-étendue; son terrain n'est pas moins aride que celui des précédentes. On n'y cultive que du mil, du maïs, des ambrevades & des melons d'eau; cependant on en trouve quelques parties assez bien boisées: elle est arrosée par une très-grande rivière qui se dégorge à la mer, & forme une anse où les vaisseaux peuvent mouiller, à moins que

les vents de sud & de sud-est ne battent en côte.

Elle nourrit dix mille habitans gouvernés par dix chefs barbares & cruels : lorsque *la Syrène* se perdit, l'un d'entre eux nommé *Dian-Bason*, arrêta tous les malheureux qui se sauvèrent du naufrage, & ne les renvoya qu'après les avoir inhumainement dépouillés : mais quelques jours après il fut massacré par les autres, qui vouloient être de moitié dans ce brigandage.

Les bœufs, les moutons, les cabrits & les esclaves abondent dans cette contrée ; c'est de-là que les habitans du fort Dauphin tirent la plus grande partie de ceux qu'ils nous vendent.

La province de *Fiéren* où la baye de *S. Augustin* est située, n'offre qu'un terrain aride, peu boisé, surmonté de grosses roches ferrugineuses, & couvert de *fatagues* (*a*).

(*a*) Espéce de liseron qui, rampant sur la terre, couvre les bords de la mer & les endroits sabloneux.

Elle contient environ huit mille habitans, gouvernés par ſept chefs. Les Anglais fréquentent la baye de S. Auguſtin plus qu'aucune autre Nation. Ils y portent quelques marchandiſes qu'ils échangent pour des eſclaves. Les moutons & les cabrits y ſont à très-bon compte : le pays eſt arroſé par une très-grande rivière, & nourrit à-peu-près ſix mille bêtes à cornes.

La province des *Machicores* ſe trouve dans l'intérieur de l'île ; elle eſt remplie de petites montagnes couvertes de cailloux, & contient environ dix mille habitans, gouvernés par onze chefs. Ils ne recueillent que le riz, qu'ils plantent dans les marécages à la ſuite des pluies. Les femmes élèvent des vers à ſoie qui leur fourniſſent de quoi faire des pagnes, qu'elles vendent fort chères, & qui ſont très-eſtimées.

Cette Province nourrit à-peu-près mille bêtes à cornes ; on y trouve des carrières de différens marbres blancs, noirs & gris, de même qu'une eſpèce de tuf qu'on coupe en

sortant de terre aussi facilement que le savon, & qui durcit à l'air.

Les habitans riches ont des Sérails gardés par des eunuques comme dans plusieurs autres Provinces : il est à présumer que cet usage qui est en horreur dans toute la partie du nord, leur est venu des Arabes, ainsi que la circoncision qu'on trouve généralement répandue dans l'île.

La province de *Salame* est renfermée dans de hautes montagnes, d'où s'échappent plusieurs ruisseaux qui vont fertiliser les vallées, & sur lesquelles on trouve quantité de plants de vignes : elle contient environ deux mille habitans, commandés par cinq chefs. On y trouve encore les ruines d'une maison de pierre de trente pieds de long sur vingt de large, que les gens du pays disent avoir été bâtie par des Européens qui vinrent s'établir chez eux.

La petite province *Délaquelaque* est située entre celles d'Anossie & d'Androué ; son terrain peu propre à la culture & couvert de

roches ferrugineuſes, ne laiſſe pas que d'être excellent pour le pâturage. Elle contient environ deux mille habitans gouvernés par quatre chefs.

La vallée d'*Amboulle* eſt une des plus belles Provinces de Madagaſcar; arroſée par une très-grande rivière, elle s'étend d'un côté juſqu'à Manatingue, & de l'autre elle eſt bornée par une chaîne de montagnes qui n'offre que trois paſſages. Les gorges ſont couvertes de bois propres à la conſtruction, & fertiliſées par de petits ruiſſeaux; cette vallée peut contenir quinze mille habitans gouvernés par douze chefs: les bêtes à cornes y deviennent plus groſſes, & réuſſiſſent mieux que dans les autres Provinces.

Cet endroit dont le terrain peut ſe labourer, ſeroit propre à l'établiſſement d'une colonie; elle pourroit ſubſiſter d'elle-même & devenir conſidérable, en y joignant la province de Manatingue. Les Français l'ont autrefois habitée, & l'on voit encore un mur conſidérable de trois pieds de large, qui for-

moit l'enceinte de leur établiſſement, de même que le puits qu'ils y creusèrent. Quand les habitans eurent maſſacré tous les Européens, qui faiſoient leur réſidence au fort Dauphin, les Français de la vallée d'Amboulle périrent de misère, & furent tués par les Madégaſſes; ils n'en épargnèrent que deux, l'un parce qu'il avoit épouſé la fille d'un des chefs, & l'autre, parce qu'il commandoit dans un village.

On y trouve deux ſources d'eaux minérales chaudes: elles ont le même degré de chaleur, le même goût & les mêmes propriétés, ce qui prouve qu'elles ont le même foyer, quoique éloignées de quatre lieues l'une de l'autre.

Les Naturels du pays leur attribuent de grandes propriétés, particuliérement pour toute ſorte de douleur; on y voit encore une petite rivière qui charie de la poudre d'or, près de laquelle ſe trouvent les ruines d'une petite redoute, qui fût, dit-on, bâtie par les Européens.

Le petit pays de *Mandrérè* forme une province qui contient deux mille habitans, gouvernés par quatre chefs. Il eſt ſitué ſur un empatement de montagnes très-élevé; pendant quatre mois de l'année, il y fait aſſez de froid pour que l'eau ſoit gelée à deux pouces d'épaiſſeur. La terre eſt très-bonne, & l'on y cultive de très-bon riz; on y voit les reſtes d'une ancienne habitation que les Français y bâtirent en 1662.

La province d'*Ecouda-Enverſe* eſt bonne & fertile, mais on la fréquente peu, parce que les habitans au nombre de trois mille, gouvernés par ſix chefs, ſont toujours en guerre avec ceux des Matatan ou de Manatingue.

Le pays de *Manatan* ou *Racquimouchi*, forme une petite province ſituée à la ſource de la rivière de Matatan; le ſol eſt ſi aride, qu'il n'y vient que des cambards & des bananiers: il renferme deux mille habitans, gouvernés par ſix chefs qui deſcendent d'un petit homme de trois pieds, & quoiqu'ils ſoient

d'une taille ordinaire, ils ont conservé le nom de *Zaphé-raquimouché*, qui veut dire Nain. C'est apparemment ce qui fait croire que l'île renferme une race Naine.

On trouve dans cette Province quantité de bœufs sauvages d'une espèce particulière; ils sont très-petits, & n'ont pas de loupe comme les autres.

Après avoir donné une légère idée du sol, des productions, de la population de Madagascar & des moyens d'y commercer, je parlerai de la salubrité ou de l'intempérance de l'air & des maladies qui en résultent.

OBSERVATIONS

Sur les Fiévres épidémiques de l'Isle de Madagascar.

Ce sont les mêmes causes qui produisent les fiévres épidémiques dans toute cette grande île; leur dégré de malignité ne varie que relativement au plus ou moins d'action

de ces caufes réunies. La première vient fans doute de cette multitude de marais dont les eaux croupiffantes infectées par la grande quantité d'herbes & de paille de riz qui fe pourrit annuellement, ne ceffent de fournir des exhalaifons putrides; en fecond lieu, les différens dégrés de chaleur & les vents généraux qui circulent avec plus ou moins de facilité, peuvent étendre ou refferrer ce levain morbifique.

Inftruits par une longue expérience, ces Infulaires ont appris que les endroits bas & marécageux étoient mal fains, qu'il falloit habiter les lieux élevés, & ne cultiver les marais qu'avec précaution. Auffi voit-on dans toute l'île qu'ils bâtiffent leurs villages fur des montagnes, & que tous les chefs, & même les fimples particuliers ne travaillent prefque jamais à la culture du riz, furtout aux plantations, abandonnant entiérement ce foin dangéreux à leurs efclaves. Les trois quarts pour obvier à cet inconvénient, ne cultivent que du mil, & ne vivent

que de racines ou de graines des bois qu'ils recueillent sans se donner beaucoup de peine.

Peut-être la chaleur excessive du climat est-elle la première cause de cette paresse insouciante; mais la seconde fondée sur l'expérience, a dû nécessairement s'y joindre.

Les cruelles maladies de cette contrée n'attaquent pas seulement les hommes; presque tout le règne animal en est la victime. On observe une grande différence dans ces espèces de fièvres, quoiqu'elles soient produites par une première cause commune, car il est certain que Madagascar étant situé sous la zone torride, son climat brûlant doit augmenter l'action de ce levain fébril, & par conséquent occasionner & produire une fièvre plus forte & plus maligne. Les marais de cette île causent des fièvres dans toutes les saisons, sur-tout à ceux qui ne sont pas faits au climat; mais le tems le plus dangéreux, soit pour les habitans, soit pour les étrangers, est depuis le premier Novembre

jusqu'à

jusqu'à la fin d'Avril : il est sûr que pendant ces six mois où la chaleur est à son dernier période, ce levain morbifique s'insinue dans le corps des animaux, exerce son action dissolvante, âcre, putrésanguine, & change par sa nature une partie des liqueurs circulantes, en une grande quantité de bile.

Ces humeurs acquièrent à leur tour une nouvelle acrimonie, & donnent naissance à la fièvre ou à la dyssenterie, ou enfin à la péripommonie bilieuse, & quelquefois à ces trois maladies en même-tems. Les Naturels du pays dont la poitrine est plus délicate que celle des Européens, sont quelquefois attaqués d'une fièvre violente, d'une forte dyssenterie, & d'un embarras aux poumons, qui le plus souvent finissent par abcéder : cette dernière maladie est principalement occasionnée par le mauvais régime que les Noirs observent lorsqu'ils ont la fièvre, & par les drogues que les Médecins leur font prendre.

Le commerce avec les femmes contribue

beaucoup à donner les fièvres ; il eſt très-dangéreux, parce qu'elles ſont toutes gâtées : d'ailleurs elles énervent par leur lubricité. Pluſieurs perſonnes ſont mortes au deuxiéme accès de fièvre, après avoir paſſé quelques nuits avec ces femmes.

L'uſage des viandes graſſes n'y eſt pas moins funeſte, parce que les alimens donnent naiſſance à une grande quantité d'humeurs bilieuſes qui ſe dépravent plus promptement ou plus lentement, ſuivant la quantité de liqueurs circulantes.

Cette maladie s'annonce ſouvent par un violent accès de fièvre, d'autrefois par un grand abattement des bras & des jambes ; la bouche eſt mauvaiſe, on a peu d'appétit, un ſommeil inquiet & toujours un mal de tête exceſſif. Il ſurvient enſuite un friſſon ſuivi d'une chaleur âcre & ſéche ; le pouls vîte & petit pendant le friſſon, s'élève dans la chaleur, qui ſouvent eſt très-forte ; alors le mal de tête augmente, le malade ſouffre & fait des efforts ſuivis d'un vomiſſement de

bile âcre, jaune & verdâtre : cette chaleur dure plusieurs heures, souvent toute la nuit, & diminue un peu le matin ; le pouls toujours fièvreux, l'est alors un peu moins ; la langue est chargée d'un sédiment d'un jaune brun, les dents se salissent, l'haleine a une mauvaise odeur ; la peau pour l'ordinaire est séche, brûlante, & prend souvent une couleur de jaunisse ; il y a quelquefois un peu de transpiration, mais elle n'est point salutaire au malade, cette fièvre redouble toujours, & communément à des heures irrégulières.

Il arrive quelquefois qu'elle se déclare par une forte colique, suivi d'un flux de ventre qui continue plusieurs jours sans autres symptômes. De petits accès de fièvre surviennent ensuite, & vont toujours en augmentant ; quelquefois ils interrompent cette évacuation bilieuse, d'autrefois le flux augmente en même-tems que la fièvre, alors la déjection acquiert de jour en jour de l'acrimonie : cette humeur vicieuse, âcre & irritante, enflamme & ulcère l'intérieur des

inteſtins, & produit le vrai flux dyſſentérique. Cette eſpèce de dyſſenterie eſt d'autant plus dangéreuſe, qu'elle eſt produite & retenue par cette humeur morbifique qui circule dans la maſſe des liqueurs, & qui va ſe mêler avec les ſucs qui paſſent par les couloirs de l'eſtomac & des inteſtins. De ſemblables flux de ventre ſont preſque toujours mortels, pour peu que la maladie ſoit négligée ou mal traitée dans le principe.

De quelque manière que la fièvre ſe déclare, lorſqu'elle eſt abandonnée à elle-même ou mal traitée, elle augmente de jour en jour, les redoublemens deviennent plus longs, plus fréquens & irréguliers, quelquefois le ventre ſe tend. Quelques-uns éprouvent des engorgemens aux parotides & aux maxillaires, qui ne viennent preſque jamais à ſuppuration ; il s'enſuit un aſſoupiſſement & des rêves, le malade ne ſent plus ſes beſoins, les matières abondantes qui ſortent de ſon corps, ont une odeur très-fétide, elles ſont de couleur de ſafran, & le

plus ſouvent ſanguinolentes : on obſerve auſſi quelquefois de petits mouvemens convulſifs, ſur-tout au viſage ; alors le pouls devient de jour en jour petit, irrégulier, intermittent, la poitrine ſe remplit, & le malade expire.

Cette maladie n'a point de terme fixe pour le tems de la mort ou de la guériſon. Dans la partie du nord, de même qu'à la côte de l'eſt, elle va très-ſouvent du quatrième au huitième jour ; dans le ſud, les progrès ſont moins rapides, & le plus ſouvent le malade ne meurt qu'après deux ou trois mois de ſouffrance.

M. Bouchet a remis au Gouvernement un précis de la manière qu'il a toujours employée avec ſuccès dans le traitement de ces fièvres ſi funeſtes aux Européens ; je ne le rapporterai point, parce qu'il m'éloigneroit trop de mon ſujet.

Je terminerai ce Chapitre en obſervant qu'il ſeroit très-avantageux pour le commerce de France que ce pays fut plus connu,

plus fréquenté, parce que produisant le sucre & presque toutes les denrées qui se cultivent dans les Indes occidentales, & étant peuplé d'habitans encore sauvages, il paroît propre à former des colonies d'un nouveau genre qui, si elles étoient établies avec prudence, & sous des loix combinées sagement, pourroient procurer des avantages très-grands, & n'avoir pas les inconvéniens des colonies fondées jusqu'à présent.

CHAPITRE IV.

DES ÎLES DE FRANCE ET DE BOURBON.

De l'Ile de France.

L'ILE de France fut autrefois habitée par les Hollandais : ils voulurent même y fonder une colonie ; mais les produits ne couvrant point les dépenſes, ils ſe virent forcés de l'abandonner. M. de la Bourdonnais, Gouverneur pour la Compagnie, à l'île de Bourbon, crut devoir prendre poſſeſſion d'un pays qui par ſa proximité ſe trouvoit à la convenance de ſon Gouvernement. Il envoya des habitans pour le peupler, & dans la ſuite on en fit le chef-lieu ; mais quelques peines qu'on ſe ſoit données, le ſol toujours ingrat, ne fournit point à la ſubſiſtance

du Colon, il faut que sa nourriture annuelle lui vienne des Nations étrangères : le port où l'on peut faire un entrepôt pour l'Inde, est le seul avantage qu'on puisse retirer de cet établissement ; cependant on n'y voit point de mendians, parce qu'on n'y connoît que deux États, le Maître & l'Esclave. Ses habitans commencent à s'attacher à la culture. On y trouve des cafeteries & des sucreries considérables, de même qu'un indigo supérieur à celui de l'Amérique ; mais sa plante trop sèche dans cette île, en fera bientôt négliger la culture, parce qu'elle ne rend point les frais qu'elle exige : on n'a pas manqué d'en rapporter différentes espèces de Madagascar, de la côte de Coromandel, d'Agra, du Bengale, de la Chine & de l'Amérique, pour les y naturaliser ; le succès n'en a pas été complet, il paroît qu'elles ont toutes dégénéré, & que l'espèce Amériquaine n'étoit pas la bonne, puisque dans tous les essais elle n'a rendu que la moitié de ce qu'on en retire dans

le nouveau continent. M. *de Coſſigni*, l'un des plus zèlés cultivateurs de cette contrée, a fait des découvertes très-intéreſſantes ſur cette matière : elles ſont conſignées dans ſon traité de l'Indigoterie, que le Gouvernement a fait imprimer à l'île de France.

Les Épiceries donnent des eſpérances mieux fondées, MM. *de Trémigon* & *de Coëtivi*, les y portèrent en 1769 & 1771. Ces deux expéditions furent faites par M. *Poivre*, Intendant des îles de France & de Bourbon, qui ne cherchant qu'à enrichir ces deux colonies, n'épargna rien pour leur procurer cette nouvelle branche de commerce.

On a prétendu juſqu'à ce jour que les épiceries venues à l'île de France perdroient de leur qualité ; mais ceux qui ont avancé ces faits, ſont reconnus pour des perſonnes jalouſes de la gloire que M. Poivre avoit acquiſe pendant ſon adminiſtration. Cet Intendant a eu des ennemis, & même en a encore dans la colonie, parce que l'homme utile eſt preſque toujours en butte à l'envie,

& la victime de l'ingratitude. Les épiceries viennent très-bien à l'île de France ; aujourd'hui les gérofliers plantés de graines, sont chargés de cloux qui ne le cèdent en rien à ceux que les Hollandais nous vendent, & dans peu les Français pourront non-seulement se passer d'eux, mais encore en vendre aux autres Nations. Les muscadiers n'ont pas aussi bien réussi, parce qu'ils sont de nature bisexe, qualité qu'on ne leur connoissoit point, de sorte qu'il ne s'en est trouvé que fort peu de femelles dans le nombre de ceux qu'on a rapportés, ce qui ne leur a pas permis de se multiplier aussi promptement que les gérofliers. Ces heureuses tentatives méritent de fixer toute l'attention des Colons ; mais il est à craindre que les Européens qui passent dans cette île, ne les fassent errer de projets en projets, en leur communiquant leurs idées systématiques, & qu'ils n'abandonnent le café, pour planter du coton, qu'ils arracheront ensuite pour planter la canne à sucre, le blé, le maïs

ou le manioc. D'ailleurs, ce qui nuira toujours aux progrès de la culture, c'eſt qu'aucun Européen n'y paſſe dans le deſſein de s'y fixer; on y va pour trois ou quatre ans, pendant leſquels on cherche à s'enrichir, en expoſant le peu d'argent qu'on y porte ſur les vaiſſeaux qui vont acheter des hommes à Madagaſcar ou à Mozambique, commerce ordinairement lucratif, comme la plupart de ceux qui aviliſſent la Nature.

L'habitant n'emploie jamais ſes bénéfices à l'amélioration des terres; les eſclaves ne travaillent que nonchalamment; que peut-on attendre d'un malheureux qu'on force à grands coups de fouets de rapporter l'intérêt de ce qu'il coûte? J'ai connu des maîtres humains & compatiſſans, qui ne les maltraitant point, adouciſſoient leur ſervitude, mais ils ſont en très-petit nombre. Les autres exercent ſur leurs Nègres une tyrannie cruelle & révoltante. L'eſclave après avoir travaillé toute la journée, ſe voit obligé de chercher ſa nourriture dans les bois, & ne

vit que de racines malfaisantes. Ils meurent de misère & de mauvais traitement, sans exciter le moindre sentiment de commisération ; aussi ne laissent-ils pas échapper l'occasion de briser leurs fers, pour aller chercher dans les forêts l'indépendance & la misère.

Toutes les ressources de l'industrie ne peuvent rien sur l'île de France, elle sera toujours ingrate envers ceux qui l'habitent ; ils ne parviendront jamais à s'y procurer une vie commode ; car sans compter les ravages produits par les ouragans, ils ont encore à lutter contre des légions de rats & d'oiseaux destructeurs ; le tarin & le gros bec de Java qu'on avoit d'abord apportés comme des espèces curieuses, & que l'on conservoit précieusement dans des cages, se sont aujourd'hui tellement multipliés, qu'ils dévorent presque toutes les récoltes. Pour les écarter des champs ensemencés, on est obligé d'y mettre plusieurs noirs en sentinelle, qui ne cessent de crier & de frapper

des mains. Les rats y ſont en ſi grande quantité, que ſouvent ils dévorent un champ de maïs dans une ſeule nuit; ils mangent auſſi les fruits, & détruiſent les jeunes arbres par leurs racines. Ce fut, dit-on, la cauſe pour laquelle les Hollandais abandonnèrent cette île.

Ces animaux pernicieux ont fixé l'attention du Gouvernement; chaque habitant eſt obligé d'en détruire une certaine quantité ſuivant le nombre de noirs qu'il poſſéde, & d'envoyer au bureau de la Police les têtes des oiſeaux & les queues des rats qu'il a tués. Mais toutes ces précautions ſont inutiles. Il eſt impoſſible qu'on parvienne à s'en délivrer, à moins que de gros oiſeaux de proie & des détachemens de ſoldats ne conſpirent en même-tems contre eux; c'eſt de cette manière qu'on détruiſit autrefois les ſauterelles, dont le nombre étoit ſi prodigieux, que lorſqu'un nuage de ces inſectes ſe repoſoit ſur un champ de riz, de blé ou de maïs, il n'en reſtoit aucune trace. Les martins, eſ-

pèces de merles apportés de l'Inde, firent leur nourriture de cet inſecte, & le Gouvernement acheva de les détruire ; mais l'homme qui n'enviſage que le mal préſent, s'eſt laſſé de voir ſon bienfaiteur ; & malgré toutes les défenſes, on tue tous les jours beaucoup de martins.

L'île de France fût & ſera toujours funeſte aux établiſſemens que les Français auront dans l'Inde. On croit qu'elle eſt le centre de leur commerce, & que les troupes qu'on y entrepoſe peuvent en tems de guerre donner un prompt ſecours à nos comptoirs ; mais on ſait qu'il faut quatre mois pour porter les nouvelles & les ordres à l'île de France : quelque diligence qu'on mette dans les opérations antérieures à l'embarquement, il s'en écoule encore huit autres ; auſſi ce n'eſt qu'après une année que toutes les eſcadres envoyées dans l'Inde, ſont parvenues à leur deſtination. Les Anglais au contraire ont les nouvelles en ſoixante-dix jours ; maîtres de l'Inde, ils s'y trouvent avec des

forces confidérables, & chaffent entièrement les Français avant même qu'on foit inftruit de la guerre à l'île de France. Pour fe foutenir dans cette riche contrée, il faut néceffairement un port à la côte de Malabar, d'où nos efcadres puiffent obferver en tout tems celles des ennemis : on fait que deux fois on n'a dû la perte de Pondichéry qu'à l'abandon des efcadres qui quittèrent la côte de Coromandel pour revenir à l'île de France.

Si l'on avoit entretenu dans l'Inde les troupes qu'on a jufqu'à ce jour envoyées dans cette île, quoique mieux nourries & mieux habillées, elles auroient infiniment moins coûté ; d'ailleurs elles s'y feroient trouvé portées & aclimatées dans les momens utiles ; & fi avec leur fecours les Français n'avoient pas fait des conquêtes, du moins auroient-elles pu conferver leurs établiffemens, & faire refpecter leur pavillon. Je fens bien que l'Officier chargé de commander à l'île de France, prétendra toujours qu'il eft effentiel

d'y laiſſer des troupes nombreuſes en cas de rupture prochaine : il eſt de ſa grandeur d'avoir beaucoup d'hommes ſous ſon commandement ; mais en ſervant ſon orgueil, ils deviennent inutiles à leur patrie. Ce n'eſt pas qu'on doive abandonner cette île ; en tems de paix, elle peut ſervir de magaſin à toutes les Nations européennes que le commerce attire dans l'Inde. Mais que d'abus n'y auroit-il pas à réformer avant que le Roi puiſſe en retirer quelque profit? Pour y parvenir, il faudroit changer entièrement la forme de l'adminiſtration.

Quoique l'île de France n'occupe qu'un point ſur la terre, elle eſt le monument le plus remarquable des bouleverſemens que le globe a eſſuyés. Tout ce qui la compoſe eſt mêlé de fer ; tout a paſſé par les flammes ; on y trouve même la bouche d'un volcan éteint, & pluſieurs grottes profondes.

Le climat eſt doux, tempéré, fort égal ; point de reptiles venimeux ; on n'y connoît

d'animal

d'animal malfaiſant que le ſcorpion & le cent-pied, ou ſcolopendre.

Cette île étoit autrefois très-ſaine; mais depuis qu'on a remué les terres, on y eſt ſujet à la fièvre. Outre cela [comme l'a très-bien obſervé M. de Coſſigni dans ſon *Traité de l'Indigoterie*] les eaux de rivière contiennent beaucoup de mucilage par la décompoſition des végétaux qui y tombent; ce qui produit des obſtructions, des flux de ſang & des dyſſenteries dont on ne guérit qu'avec peine.

L'île de France doit la plupart de ſes productions végétales à des voyageurs zélés qui les ont apportées de l'Inde, de la Chine, du cap de Bonne-Eſpérance & d'Europe. Les bœufs, de même que la plupart des oiſeaux, viennent de Madagaſcar, & les chevaux de l'île de Bourbon & du Cap. La côte eſt fort poiſſonneuſe; elle fournit quantité de coquillages, de madrépores & même du corail: les légumes y ſont bons, le cochon excellent; les petits pois & les artichaux valent ceux

de France. On commence à y cultiver des pommes de terre qu'on a rapportées du Cap ; les patates y ſont très-communes : dans certains endroits, les troupeaux réuſſiſſent bien & ſont d'un grand revenu ; mais comme on n'envoie à la boucherie que les bœufs malades ou morts d'accident, les habitans du port ne mangent que de mauvaiſe viande.

La nourriture des noirs eſt le maïs, le manioc, les patates, les cambars & les racines de ſonge. Les fruits les plus communs ſont les différentes eſpèces de bananes, l'ananas, la goyave, la jam-roſade & la mangue; on y trouve auſſi des pêches & des pommes; mais outre qu'elles n'y ſont pas communes, elles ne valent pas celles d'Europe à beaucoup près. Certains quartiers produiſent encore des raiſins & des fraiſes.

On commence à recueillir quelques autres bons fruits, graces aux ſoins de quelques zélés cultivateurs, ſur-tout de M. *Céré*, Directeur du Jardin du Roi, qui a diſtribué

dans toute l'île des graines de Litchi, de Longane, de Wampi, d'Avocat, d'Evi ou fruit de Cythère, de Rima ou fruit à pain, de cacao, de gérofle & de muſcade, de Ravenſara, de ſandal, &c. M. de Coſſigni qui poſſéde le plus beau jardin de la colonie, s'eſt encore empreſſé de multiplier & de partager avec les habitans les plantes rares & précieuſes qu'il a fait venir à grands frais d'Europe, du Cap, de Batavia, de la Chine & de l'Inde.

Quant aux bois, celui d'ébene eſt très-commun; on en trouve même pluſieurs eſpéces, telles que la noire, la blanche, & la marbrée. M. *Linné* fils vient de déterminer le genre de cet arbre qui n'étoit point connu, & il en fait des *dioſpiros*. Dans le tems que nous faiſions le commerce de la Chine, le bois d'ébene formoit un objet d'exportation: parmi les autres différentes eſpéces de bois, on n'en trouve aucune propre à la conſtruction. Les bois de l'île de France en général ſont tous trop lourds & tra-

vaillent sans cesse; celui de Takamaka, le seul qu'on puisse employer dans les cas urgens, donne une résine dont on se sert en médecine, connue sous le nom de *Takamaque*. Le bois de canelle est celui qu'on emploie le plus généralement en menuiserie: il est bien marbré, mais il contracte une odeur fétide plusieurs mois après qu'on l'a travaillé; les bois de natte, de pomme & de Takamaka, servent ordinairement pour les pièces de charpente. M. Aché vient d'en trouver un très-beau qu'on a pris pour une espéce de bois de rose, mais il ne l'est point.

L'île de France est très-fertile en gibier; on y trouve des pintades en quantité, des perdrix communes & des pintadées, des tourterelles, des corbigos, deux espèces de lièvres qui ne ressemblent point à ceux d'Europe: la première espéce petite, tient autant du lapin que du lièvre; elle ne terre point; son corps est alongé, ses oreilles courtes & sa chair blanche. L'autre est plus grande,

mais moins que celle d'Europe ; ses oreilles sont moins longues, son poil est lisse & court ; d'ailleurs elle est très-distinguée par une tache noire & triangulaire qu'elle porte derrière la tête. Les cerfs commencent à ne plus y être si communs ; pour en empêcher la destruction totale, le Gouvernement s'est vu forcé de rendre une ordonnance qui soumet à l'amende tous ceux qui seront convaincus d'en avoir tué.

De l'Isle de Bourbon.

L'ISLE de Bourbon est préférable à l'île de France, soit par son étendue, soit par ses productions : ses premiers habitans vivoient dans une simplicité qni tenoit de l'état de nature ; placés sous un ciel serein où l'on n'avoit jamais connu les maladies, ils s'occupoient à la culture du café, du blé & de l'indigo ; le débit de ces denrées & l'accroissement de leurs troupeaux suffisoient à leur ambition. La présence des Eu-

ropéens n'avoit pas encore étendu la sphére de leurs jouissances, ni les limites de leurs desirs ; mais bientôt ils pénétrèrent dans cette contrée avec quantité d'esclaves : il fallut défricher les montagnes pour satisfaire leur cupidité ; les éruptions réitérées du volcan, embrâsèrent une partie de l'île : l'air ne fut plus le même, les maladies s'y naturalisèrent & firent des progrès rapides. On envoya les enfans à Paris pour y faire leurs études ; ils rapportèrent dans leur patrie les vices de la capitale ; la somme des besoins s'étendit en raison de la diminution des richesses ; l'agriculture fut abandonnée à des esclaves, & regardée comme un soin vil & méprisable dont le propriétaire auroit rougi de se charger, de manière qu'aujourd'hui cette île à peu de chose près, est au niveau de l'île de France.

Bientôt les productions du sol ne suffiront plus à la subsistance des habitans, & dans les émigrations prochaines & inévitables, les *Séchelles* ne peuvent manquer de

devenir une ressource; ces îles méritent en effet l'attention du Gouvernement; leur position avantageuse pour les vaisseaux qui vont dans l'Inde, la bonté de leur terroir, leurs différens ports, où l'on n'a jamais éprouvé de coups de vent, tout doit les faire préférer aux îles de France & de Bourbon.

L'île de Bourbon n'a point de port; on dit qu'il seroit possible d'en faire deux, l'un à la rivière *Dabord*, & l'autre dans le grand étang du quartier S. Paul; mais je pense qu'on ne doit jamais l'entreprendre.

Les productions sont à-peu-près les mêmes que celles de l'île de France; le café sur-tout est délicieux, on le distingue difficilement de celui de Moka; on en faisoit une exportation considérable, mais l'ouragan de 1772 détruisit toutes les cafeteries; alors on changea cette culture en celle du blé & du maïs qu'on verse dans les magasins du Roi; mais si le Roi retire les troupes de l'île de France, les habitans deviendront misérables.

On voit par ce que je viens de dire, que ces deux entrepôts ne subsistent qu'aux dépens du commerce de l'Inde, & au détriment des finances du royaume.

Fin du Tome II.

00083470

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 June, 2016